LA FOLLE JOURNÉE,

OU

LE MARIAGE DE FIGARO.

Cet Ouvrage se trouve,

A Versailles, chez BLAIZOT, Libraire du Roi.
A Bordeaux, chez les freres LABOTTIERE.
A Lille, chez J. J. JACQUEZ.
A Grenoble, chez BRETTE.
A Bayonne, chez FAUVET DU HARD.
A Bruxelles, chez DUJARDIN.
A Nantes, chez DESPILLY.
A Rennes, chez ROBIQUET l'aîné.
A Nîmes, chez GAUDE & Compagnie.
A Montpellier, chez RIGAUD, PONS & Compagnie.
A Châlons-sur-Saône, chez DE LIVANI.
A Angers, chez PAVIE, Lib. Imp. du Roi.

Et chez les principaux Libraires des autres Villes du Royaume.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

PAR un abus punissable, on a envoyé à Amsterdam, un prétendu Manuscrit de cette Piece, tiré de mémoire & défiguré, plein de lacunes, de contre-sens & d'absurdités. On l'a imprimé & vendu en y mettant le nom de M. de *Beaumarchais*. Des Comédiens de Province se sont permis de donner & représenter cette production comme l'ouvrage de l'Auteur : il n'a manqué à tous ces gens de bien que d'être loués dans quelques Feuilles Périodiques.

LA FOLLE JOURNÉE,

OU

LE MARIAGE DE FIGARO,

Comédie en cinq Actes, en Prose,

PAR M. DE BEAUMARCHAIS.

Représentée pour la première fois par les Comédiens Français ordinaires du Roi, le Mardi 27 Avril 1784.

> En faveur du badinage,
> Faites grace à la raison. *Vaud. de la Piece.*





AU PALAIS-ROYAL,

Chez RUAULT, Libraire, près le Théâtre, N° 216.

M. DCC. LXXXV.



PRÉFACE.

En écrivant cette Préface, mon but n'eſt pas de rechercher oiſeuſement ſi j'ai mis au Théâtre une Piece bonne ou mauvaiſe; il n'eſt plus tems pour moi : mais d'examiner ſcrupuleuſement, & je le dois toujours, ſi j'ai fait une œuvre blâmable.

Perſonne n'étant tenu de faire une comédie qui reſſemble aux autres; ſi je me ſuis écarté d'un chemin trop battu, pour des raiſons qui m'ont paru ſolides; ira-t-on me juger, comme l'ont fait MM. tels, ſur des regles qui ne ſont pas les miennes ? imprimer puérilement que je reporte l'art à ſon enfance, parce que j'entreprens de frayer un nouveau ſentier à cet art dont la loi première, & peut-être la ſeule, eſt d'amuſer en inſtruiſant ? Mais ce n'eſt pas de cela qu'il s'agit.

Il y a ſouvent très-loin du mal que l'on dit d'un ouvrage à celui qu'on en penſe. Le trait qui nous pourſuit, le mot qui importune reſte enſeveli dans le cœur, pendant que la bouche ſe venge en blâmant preſque tout le reſte. De ſorte qu'on peut regarder comme un point

établi au Théâtre, qu'en fait de reproche à l'Auteur, ce qui nous affecte le plus eſt ce dont on parle le moins.

Il eſt peut-être utile de dévoiler aux yeux de tous, ce double aſpect des comédies, & j'aurai fait encor un bon uſage de la mienne, ſi je parviens en la ſcrutant, à fixer l'opinion publique ſur ce qu'on doit entendre par ces mots : Qu'eſt-ce que LA DÉCENCE THÉATRALE?

A force de nous montrer délicats, fins connaiſſeurs, & d'affecter, comme j'ai dit autre part, l'hypocriſie de la décence auprès du relâchement des mœurs, nous devenons des êtres nuls, incapables de s'amuſer & de juger de ce qui leur convient : faut-il le dire enfin? des bégueules raſſaſiées qui ne ſavent plus ce qu'elles veulent, ni ce qu'elles doivent aimer ou rejetter. Déja ces mots ſi rebattus, *bon ton*, *bonne compagnie*, toujours ajuſtés au niveau de chaque inſipide cotterie, & dont la latitude eſt ſi grande qu'on ne ſait où ils commencent & finiſſent, ont détruit la franche & vraie gaité qui diſtinguait de tout autre, le comique de notre nation.

Ajoutez-y le pédanteſque abus de ces autres grands mots *décence* & *bonnes mœurs*, qui donnent un air ſi important, ſi ſupérieur, que nos jugeurs de comédies ſeraient déſolés de n'avoir pas à les prononcer ſur toutes les pieces de

Théâtre, & vous connaîtrez à-peu-près ce qui garote le génie, intimide tous les Auteurs, & porte un coup mortel à la vigueur de l'intrigue, sans laquelle il n'y a pourtant que du bel esprit à la glace, & des comédies de quatre jours.

Enfin, pour dernier mal, tous les états de la société sont parvenus à se soustaire à la censure dramatique : on ne pourrait mettre au Théâtre *les Plaideurs* de *Racine*, sans entendre aujourd'hui les *Dandins* & les *Brid'oisons*, même des gens plus éclairés, s'écrier qu'il n'y a plus ni mœurs, ni respect pour les Magistrats.

On ne ferait point le *Turcaret*, sans avoir à l'instant sur les bras, Fermes, Sous-fermes, Traites & Gabelles, Droits-réunis, Tailles, Taillons, le Trop-plein, le Trop-bu, tous les Impositeurs royaux. Il est vrai qu'aujourd'hui *Turcaret* n'a plus de modeles. On l'offrirait sous d'autres traits, l'obstacle resterait le même.

On ne jouerait point *les Fâcheux, les Marquis, les Emprunteurs* de *Molière*, sans révolter à la fois la haute, la moyenne, la moderne & l'antique Noblesse. Ses *Femmes savantes* irriteraient nos féminins bureaux d'esprit ; mais quel calculateur peut évaluer la force & la longueur du levier qu'il faudrait, de nos jours, pour élever jusqu'au Théâtre l'œuvre sublime du *Tartuffe*? Aussi l'Auteur qui se compromet avec le Public

pour l'amuser, *ou pour l'instruire*, au lieu d'intriguer à son choix son ouvrage, est-il obligé de tourniller dans des incidens impossibles, de persifler au lieu de rire, & de prendre ses modeles hors de la société, crainte de se trouver mille ennemis, dont il ne connaissait aucun en composant son triste Drame.

J'ai donc réfléchi que si quelque homme courageux ne secouait pas toute cette poussière, bientôt l'ennui des Pieces françaises porterait la nation au frivole opéra-comique, & plus loin encor, aux Boulevards, à ce ramas infect de tréteaux élevés à notre honte, où la décente liberté bannie du Théâtre français, se change en une licence effrénée; où la jeunesse va se nourrir de grossières inepties, & perdre, avec ses mœurs, le goût de la décence & des chefs-d'œuvre de nos maîtres. J'ai tenté d'être cet homme, & si je n'ai pas mis plus de talent à mes ouvrages, au moins mon intention s'est-elle manifestée dans tous.

J'ai pensé, je pense encor, qu'on n'obtient ni grand pathétique, ni profonde moralité, ni bon & vrai comique au Théâtre, sans des situations fortes, & qui naissent toujours d'une disconvenance sociale, dans le sujet qu'on veut traiter. L'Auteur tragique, hardi dans ses moyens, ose admettre le crime atroce; les conspirations,

l'ufurpation du trône, le meurtre, l'empoifonnement, l'incefte dans *Œdipe* & *Phédre*; le fratricide dans *Vendôme*; le parricide dans *Mahomet*; le régicide dans *Machbet*, &c. &c. La comédie, moins audacieufe, n'excede pas les difconvenances, parce que fes tableaux font tirés de nos mœurs, fes fujets, de la fociété. Mais comment frapper fur l'avarice, à moins de mettre en fcène un méprifable avare ? démafquer l'hypocrifie, fans montrer, comme *Orgon* dans le *Tartuffe*, un abominable hypocrite, *époufant fa fille & convoitant fa femme ?* un homme à bonnes fortunes, fans le faire parcourir un cercle entier de femmes galantes; un joueur effréné, fans l'envelopper de fripons, s'il ne l'eft pas déja lui-même ?

Tous ces gens-là font loin d'être vertueux; l'Auteur ne les donne pas pour tels : il n'eft le patron d'aucun d'eux ; il eft le peintre de leurs vices. Et parce que le lion eft féroce, le loup vorace & glouton, le renard rufé, cauteleux, la fable eft-elle fans moralité ? quand l'Auteur la dirige contre un fot que la louange enivre, il fait choir du bec du corbeau le fromage dans la gueule du renard, fa moralité eft remplie : s'il la tournait contre le bas flatteur, il finirait fon apologue ainfi : *le renard s'en faifit, le dévore ; mais le fromage était empoifonné.* La fable eft une comédie légère, & toute comédie n'eft qu'un

long apologue : leur différence eſt, que dans la fable les animaux ont de l'eſprit ; & que dans notre comédie les hommes ſont ſouvent des bêtes, & qui pis eſt, des bêtes méchantes.

Ainſi, lorſque *Molière*, qui fut ſi tourmenté par les ſots, donne à l'*Avare* un fils prodigue & vicieux qui lui vole ſa caſſette, & l'injurie en face ; eſt-ce des vertus ou des vices qu'il tire ſa moralité ? Que lui importent ſes fantômes ? c'eſt vous qu'il entend corriger. Il eſt vrai que les afficheurs & balayeurs littéraires de ſon tems, ne manquèrent pas d'apprendre au bon Public combien tout cela était horrible ! Il eſt auſſi prouvé que des envieux très-importans, ou des importans très-envieux ſe déchaînèrent contre lui. Voyez le ſévère *Boileau* dans ſon épître au grand *Racine*, venger ſon ami qui n'eſt plus, en rappellant ainſi les faits :

L'Ignorance & l'Erreur à ſes naiſſantes Pieces,
En habits de Marquis, en robes de Comteſſes,
Venaient pour diffamer ſon chef-d'œuvre nouveau,
Et ſecouaient la tête à l'endroit le plus beau.
Le Commandeur voulait la ſcène plus exacte ;
Le Vicomte indigné, ſortait au ſecond acte :
L'un, défenſeur zèlé des dévôts mis en jeu,
Pour prix de ſes bons mots, le condamnait au feu ;
L'autre, *fougueux Marquis*, lui déclarant la guerre,
Voulait venger la Cour immolée au Parterre.

On voit même dans un placet de *Molière* à *Louis XIV* qui fut si grand en protégeant les Arts, & sans le goût éclairé duquel notre Théâtre n'aurait pas un seul chef-d'œuvre de *Molière* ; on voit ce philosophe Auteur se plaindre amèrement au Roi, que pour avoir démasqué les hypocrites, ils imprimaient par-tout qu'il était *un libertin, un impie, un athée, un démon vêtu de chair, habillé en homme* ; & cela s'imprimait avec APPROBATION ET PRIVILEGE de ce Roi qui le protégeait : rien là-dessus n'est empiré.

Mais, parce que les personnages d'une Piece s'y montrent sous des mœurs vicieuses, faut-il les bannir de la Scène? Que poursuivrait-on au Théâtre ? les travers & les ridicules ? cela vaut bien la peine d'écrire ! ils sont chez nous comme les modes ; on ne s'en corrige point, on en change.

Les vices, les abus, voilà ce qui ne change point, mais se déguise en mille formes sous le masque des mœurs dominantes : leur arracher ce masque & les montrer à découvert, telle est la noble tâche de l'homme qui se voue au Théâtre. Soit qu'il moralise en riant, soit qu'il pleure en moralisant : Héraclite ou Démocrite, il n'a pas un autre devoir ; malheur à lui, s'il s'en écarte. On ne peut corriger les hommes qu'en les fesant voir tels qu'ils sont. La comédie utile

& véridique, n'eſt point un éloge menteur, un vain diſcours d'Académie.

Mais gardons-nous bien de confondre cette critique générale, un des plus nobles buts de l'art, avec la ſatyre odieuſe & perſonnelle : l'avantage de la première eſt de corriger ſans bleſſer. Faites prononcer au Théâtre par l'homme juſte, aigri de l'horrible abus des bienfaits, *tous les hommes ſont des ingrats* : quoique chacun ſoit bien près de penſer comme lui, perſonne ne s'offenſera. Ne pouvant y avoir un ingrat, ſans qu'il exiſte un bienfaiteur ; ce reproche même établit une balance égale entre les bons & mauvais cœurs ; on le ſent, & cela conſole. Que ſi l'humoriſte répond *qu'un bienfaiteur fait cent ingrats* ; on répliquera juſtement, qu'*il n'y a peut-être pas un ingrat qui n'ait été pluſieurs fois bienfaiteur* : cela conſole encor. Et c'eſt ainſi qu'en généraliſant, la critique la plus amère porte du fruit, ſans nous bleſſer ; quand la ſatyre perſonnelle, auſſi ſtérile que funeſte, bleſſe toujours & ne produit jamais. Je hais par-tout cette dernière, & je la crois un ſi puniſſable abus, que j'ai pluſieurs fois d'office invoqué la vigilance du Magiſtrat pour empêcher que le Théâtre ne devînt une arène de gladiateurs, où le Puiſſant ſe crût en droit de faire exercer ſes vengeances par les

plumes vénales, & malheureusement trop communes, qui mettent leur bassesse à l'enchère.

N'ont-ils donc pas assez, ces Grands, des mille & un feuillistes, faiseurs de Bulletins, Afficheurs, pour y trier les plus mauvais, en choisir un bien lâche, & dénigrer qui les offusque ? On tolère un si léger mal, parce qu'il est sans conséquence, & que la vermine éphémère démange un instant & périt ; mais le Théâtre est un géant qui blesse à mort tout ce qu'il frappe. On doit réserver ses grands coups pour les abus & pour les maux publics.

Ce n'est donc ni le vice ni les incidens qu'il amene, qui font l'indécence théatrale; mais le défaut de leçons & de moralité. Si l'Auteur, ou faible ou timide, n'ose en tirer de son sujet, voilà ce qui rend sa Piece équivoque ou vicieuse.

Lorsque je mis *Eugénie* au Théâtre (& il faut bien que je me cite, puisque c'est toujours moi qu'on attaque) lorsque je mis *Eugénie* au Théâtre, tous nos Jurés-Crieurs à la décence, jettaient des flammes dans les foyers sur ce que j'avais osé montrer un Seigneur libertin, habillant ses Valets en Prêtres, & feignant d'épouser une jeune personne qui paraît enceinte au Théâtre, sans avoir été mariée.

Malgré leurs cris, la Piece a été jugée, sinon le meilleur, au moins le plus moral des Drames,

conſtamment jouée ſur tous les Théâtres, & traduite dans toutes les langues. Les bons eſprits ont vu que la moralité, que l'intérêt y naiſſaient entièrement de l'abus qu'un homme puiſſant & vicieux fait de ſon nom, de ſon crédit, pour tourmenter une faible fille, ſans appui, trompée, vertueuſe, & délaiſſée. Ainſi tout ce que l'ouvrage a d'utile & de bon, naît du courage qu'eut l'Auteur d'oſer porter la diſconvenance ſociale au plus haut point de liberté.

Depuis, j'ai fait *les Deux Amis*, Piece dans laquelle un père avoue à ſa prétendue niece qu'elle eſt ſa fille illégitime : ce Drame eſt auſſi très-moral ; parce qu'à travers les ſacrifices de la plus parfaite amitié, l'Auteur s'attache à y montrer les devoirs qu'impoſe la nature ſur les fruits d'un ancien amour, que la rigoureuſe dureté des convenances ſociales, ou plutôt leur abus, laiſſe trop ſouvent ſans appui.

Entr'autres critiques de la Piece, j'entendis dans une loge, auprès de celle que j'occupais, un jeune *Important* de la Cour, qui diſait gaiment à des dames : « l'Auteur, ſans doute, eſt un » garçon Fripier, qui ne voit rien de plus élevé » que des Commis des fermes, & des Marchands » d'étoffes ; & c'eſt au fond d'un magaſin qu'il va » chercher les nobles amis, qu'il traduit à la Scène » françaiſe » ! Hélas ! Monſieur, lui dis-je en

m'avançant, il a fallu du moins les prendre où il n'est pas impossible de les supposer. Vous ririez bien plus de l'Auteur, s'il eût tiré deux vrais amis de l'Œil de bœuf, ou des Carrosses? Il faut un peu de vraisemblance, même dans les actes vertueux.

Me livrant à mon gai caractère, j'ai depuis tenté, dans *le Barbier de Séville*, de ramener au Théâtre l'ancienne & franche gaité, en l'alliant avec le ton léger de notre plaisanterie actuelle ; mais comme cela même était une espece de nouveauté, la Piece fut vivement poursuivie. Il semblait que j'eusse ébranlé l'État ; l'excès des précautions qu'on prit & des cris qu'on fit contre moi, décelait sur-tout la frayeur que certains vicieux de ce tems avaient de s'y voir démasqués. La Piece fut censurée quatre fois, cartonnée trois fois sur l'affiche, à l'instant d'être jouée, dénoncée même au Parlement d'alors ; & moi, frappé de ce tumulte, je persistais à demander que le Public restât le juge de ce que j'avais destiné à l'amusement du Public.

Je l'obtins au bout de trois ans. Après les clameurs, les éloges; & chacun me disait tout bas : faites-nous donc des Pieces de ce genre, puisqu'il n'y a plus que vous qui osiez rire en face.

Un Auteur désolé par la cabale & les criards,



mais qui voit sa Piece marcher, reprend courage, & c'est ce que j'ai fait. Feu M. le Prince de *Conti*, de patriotique mémoire (car en frappant l'air de son nom, l'on sent vibrer le vieux mot Patrie) feu M. le Prince de *Conti*, donc, me porta le défi public de mettre au Théâtre ma Préface du *Barbier*, plus gaie, disait-il, que la Piece, & d'y montrer la famille de *Figaro*, que j'indiquais dans cette Préface. Monseigneur, lui répondis-je, si je mettais une seconde fois ce caractère sur la Scène, comme je le montrerais plus âgé, qu'il en saurait quelque peu davantage, ce serait bien un autre bruit, & qui sait s'il verrait le jour! Cependant, par respect, j'acceptai le défi; je composai cette *Folle Journée*, qui cause aujourd'hui la rumeur. Il daigna la voir le premier. C'était un homme d'un grand caractère, un Prince auguste, un esprit noble & fier: le dirai-je? il en fut content.

Mais quel piége, hélas! j'ai tendu au jugement de nos Critiques en appellant ma Comédie du vain nom de *Folle Journée!* mon objet était bien de lui ôter quelqu'importance; mais je ne savais pas encor à quel point un changement d'annonce, peut égarer tous les esprits. En lui laissant son véritable titre, on eût lu *l'Epoux suborneur.* C'était pour eux une autre piste; on me courait différemment. Mais ce nom de *Folle*



Journée, les a mis à cent lieues de moi : ils n'ont plus rien vu dans l'ouvrage, que ce qui n'y ſera jamais ; & cette remarque un peu ſévère ſur la facilité de prendre le change, a plus d'étendue qu'on ne croit. Au lieu du nom de *Georges Dandin*, ſi *Molière* eût appellé ſon Drame la *Sotiſe des alliances*, il eût porté bien plus de fruit : ſi *Regnard* eût nommé ſon *Légataire*, *la Punition du célibat*, la Piece nous eût fait frémir. Ce à quoi il ne ſongea pas ; je l'ai fait avec réflexion. Mais, qu'on ferait un beau chapitre ſur tous les jugemens des hommes, & la morale du Théâtre, & qu'on pourrait intituler : *de l'influence de l'Affiche !*

Quoi qu'il en ſoit, *la Folle Journée* reſta cinq ans au porte-feuille ; les Comédiens ont ſu que je l'avais, ils me l'ont enfin arrachée. S'ils ont bien ou mal fait pour eux, c'eſt ce qu'on a pu voir depuis. Soit que la difficulté de la rendre excitât leur émulation ; ſoit qu'ils ſentiſſent avec le Public, que pour lui plaire en comédie, il fallait de nouveaux efforts ; jamais Piece auſſi difficile n'a été jouée avec autant d'enſemble ; & ſi l'Auteur (comme on le dit) eſt reſté au deſſous de lui-même ; il n'y a pas un ſeul Acteur, dont cet Ouvrage n'ait établi, augmenté ou confirmé la réputation. Mais revenons à ſa lecture, à l'adoption des Comédiens.

Sur l'éloge outré qu'ils en firent, toutes les

Sociétés voulurent le connaître, & dès-lors il falut me faire des querelles de toute espece, ou céder aux instances universelles. Dès-lors aussi les grands ennemis de l'Auteur, ne manquèrent pas de répandre à la Cour qu'il blessait dans cet ouvrage, d'ailleurs *un tissu de bêtises*, la Religion, le Gouvernement, tous les états de la Société, les bonnes mœurs, & qu'enfin la vertu y était opprimée, & le vice triomphant, *comme de raison*, ajoutait-on. Si les graves Messieurs qui l'ont tant répété, me font l'honneur de lire cette Préface, ils y verront au moins que j'ai cité bien juste; & la bourgeoise intégrité que je mets à mes citations, n'en fera que mieux ressortir la noble infidélité des leurs.

Ainsi dans *le Barbier de Séville* je n'avais qu'ébranlé l'Etat; dans ce nouvel essai, plus infâme & plus séditieux, je le renversais de fond en comble. Il n'y avait plus rien de sacré si l'on permettait cet ouvrage. On abusait l'autorité par les plus insidieux rapports; on cabalait auprès des Corps puissans; on allarmait les Dames timorées; on me fesait des ennemis sur le prie-Dieu des oratoires: & moi, selon les hommes & les lieux, je repoussais la basse intrigue, par mon excessive patience, par la roideur de mon respect, l'obstination de ma docilité, par la raison, quand on voulait l'entendre.

Ce combat a duré quatre ans. Ajoutez-les aux cinq du porte-feuille; que reste-t-il des allusions qu'on s'efforce à voir dans l'ouvrage? Hélas! quand il fut composé, tout ce qui fleurit aujourd'hui, n'avait pas même encor germé. C'était tout un autre Univers.

Pendant ces quatre ans de débat je ne demandais qu'un Censeur; on m'en accorda cinq ou six. Que virent-ils dans l'ouvrage, objet d'un tel déchaînement? la plus badine des intrigues. Un grand Seigneur espagnol, amoureux d'une jeune fille qu'il veut séduire, & les efforts que cette fiancée, celui qu'elle doit épouser, & la femme du Seigneur, réunissent pour faire échouer dans son dessein un maître absolu, que son rang, sa fortune & sa prodigalité rendent tout puissant pour l'accomplir. Voilà tout, rien de plus. La Piece est sous vos yeux.

D'où naissaient donc ces cris perçans? De ce qu'au-lieu de poursuivre un seul caractère vicieux, comme le Joueur, l'Ambitieux, l'Avare, ou l'Hypocrite, ce qui ne lui eût mis sur les bras qu'une seule classe d'ennemis; l'Auteur a profité d'une composition légère, ou plutôt a formé son plan de façon à y faire entrer la critique d'une foule d'abus qui désolent la Société. Mais comme ce n'est pas là ce qui gâte un ouvrage aux yeux du Censeur éclairé; tous, en l'approuvant, l'ont réclamé pour le Théâtre.

Il a donc fallu l'y ſouffrir : alors les Grands du monde ont vu jouer avec ſcandale,

Cette Piece où l'on peint un inſolent valet
Diſputant ſans pudeur ſon épouſe à ſon maître.
M. Gudin.

Oh ! que j'ai de regret de n'avoir pas fait de ce ſujet moral, une Tragédie bien ſanguinaire ! Mettant un poignard à la main de l'époux outragé, que je n'aurais pas nommé *Figaro ;* dans ſa jalouſe fureur je lui aurais fait noblement poignarder le Puiſſant vicieux ; & comme il aurait vengé ſon honneur dans des vers quarrés, bien ronflans, & que mon jaloux, tout au moins Général d'armée, aurait eu pour rival quelque tyran bien horrible & régnant au plus mal ſur un peuple déſolé ; tout cela très-loin de nos mœurs, n'aurait je crois bleſſé perſonne ; on eut crié *bravo ; ouvrage bien moral.* Nous étions ſauvés, moi & mon *Figaro* ſauvage.

Mais ne voulant qu'amuſer nos Français & non faire ruiſſeler les larmes de leurs épouſes ; de mon coupable Amant j'ai fait un jeune Seigneur de ce temps-là, prodigue, aſſez galant, même un peu libertin, à-peu-près comme les autres Seigneurs de ce temps-là. Mais qu'oſerait-on dire au Théâtre d'un Seigneur, ſans les offenſer tous, ſinon de lui reprocher ſon trop de galanterie ! N'eſt-ce pas là le défaut le moins conteſté

contesté par eux-mêmes? J'en vois beaucoup, d'ici, rougir modestement (& c'est un noble effort) en convenant que j'ai raison.

Voulant donc faire le mien coupable, j'ai eu le respect généreux de ne lui preter aucun des vices du peuple. Direz-vous que je ne le pouvais pas, que c'eût été blesser toutes les vraisemblances? Concluez donc en faveur de ma Piece, puisqu'enfin je ne l'ai pas fait.

Le défaut même dont je l'accuse n'aurait produit aucun mouvement comique, si je ne lui avais gaiment opposé l'homme le plus dégourdi de sa nation, *le véritable Figaro*, qui tout en défendant *Suzanne*, sa propriété, se moque des projets de son maître, & s'indigne très-plaisamment qu'il ose joûter de ruse avec lui, maître passé dans ce genre d'escrime.

Ainsi, d'une lutte assez vive entre l'abus de la puissance, l'oubli des principes, la prodigalité, l'occasion, tout ce que la séduction a de plus entraînant; & le feu, l'esprit, les ressources que l'infériorité piquée au jeu, peut opposer à cette attaque; il naît dans ma Piece un jeu plaisant d'intrigue, où l'*époux suborneur*, contrarié, lassé, harrassé, toujours arrêté dans ses vues; est obligé trois fois dans cette journée de tomber aux pieds de sa femme, qui bonne, indulgente

& sensible finit par lui pardonner : c'est ce qu'elles font toujours. Qu'a donc cette moralité de blâmable, Messieurs ?

La trouvez-vous un peu badine pour le ton grave que je prens ? accueillez-en une plus sévère qui blesse vos yeux dans l'ouvrage, quoique vous ne l'y cherchiez pas : c'est qu'un Seigneur assez vicieux pour vouloir prostituer à ses caprices tout ce qui lui est subordonné, pour se jouer dans ses domaines, de la pudicité de toutes ses jeunes vassales, doit finir comme celui-ci, par être la risée de ses valets. Et c'est ce que l'Auteur a très-fortement prononcé, lorsqu'en fureur au cinquieme Acte, *Almaviva*, croyant confondre une femme infidele, montre à son jardinier un cabinet, en lui criant : *Entres-y toi, Antonio ; conduis devant son juge, l'infâme qui m'a deshonoré* ; & que celui-ci lui répond : *Il y a, parguenne, une bonne Providence ! Vous en avez tant fait dans le pays, qu'il faut bien aussi qu'à votre tour !....*

Cette profonde moralité se fait sentir dans tout l'ouvrage ; & s'il convenait à l'Auteur de démontrer aux adversaires qu'à travers sa forte leçon il a porté la considération pour la dignité du coupable, plus loin qu'on ne devait l'attendre de la fermeté de son pinceau ; je leur ferais

remarquer que, croisé dans tous ses projets, le Comte *Almaviva* se voit toujours humilié, sans être jamais avili.

En effet, si la Comtesse usait de ruse pour aveugler sa jalousie dans le dessein de le trahir; devenue coupable elle-même, elle ne pourrait mettre à ses pieds son époux, sans le dégrader à nos yeux. La vicieuse intention de l'épouse, brisant un lien respecté; l'on reprocherait justement à l'Auteur d'avoir tracé des mœurs blâmables : car nos jugemens sur les mœurs se rapportent toujours aux femmes; on n'estime pas assez les hommes pour tant exiger d'eux sur ce point délicat. Mais, loin qu'elle ait ce vil projet, ce qu'il y a de mieux établi dans l'ouvrage, est que nul ne veut faire une tromperie au Comte, mais seulement l'empêcher d'en faire à tout le monde. C'est la pureté des motifs qui sauve ici les moyens, du reproche; & de cela seul, que la Comtesse ne veut que ramener son mari; toutes les confusions qu'il éprouve sont certainement très-morales; aucune n'est avilissante.

Pour que cette vérité vous frappe davantage, l'Auteur oppose à ce mari peu délicat, la plus vertueuse des femmes par goût & par principes.

Abandonnée d'un époux trop aimé; quand l'expose-t-on à vos regards? dans le moment

critique où sa bienveillance pour un aimable enfant, son filleul, peut devenir un goût dangereux, si elle permet au ressentiment qui l'apuie, de prendre trop d'empire sur elle. C'est pour faire mieux sortir l'amour vrai du devoir, que l'Auteur la met un moment aux prises avec un goût naissant qui le combat. Oh! combien on s'est étayé de ce léger mouvement dramatique, pour nous accuser d'indécence! On accorde à la tragédie, que toutes les Reines, les Princesses ayent des passions bien allumées qu'elles combattent plus ou moins; & l'on ne souffre pas que, dans la comédie, une femme ordinaire puisse lutter contre la moindre faiblesse! O grande *influence de l'Affiche!* jugement sûr & conséquent! avec la différence du genre, on blâme ici, ce qu'on approuvait là. Et cependant en ces deux cas c'est toujours le même principe; point de vertu sans sacrifice.

J'ose en appeller à vous, jeunes infortunées, que votre malheur attache à des *Almaviva*! Distingueriéz-vous toujours votre vertu de vos chagrins, si quelqu'intérêt importun tendant trop à les dissiper, ne vous avertissait enfin qu'il est tems de combattre pour elle? Le chagrin de perdre un mari, n'est pas ici ce qui nous touche; un regret aussi personnel est trop loin d'être une vertu! Ce qui nous plaît dans la Comtesse, c'est

de la voir lutter franchement contre un goût naissant qu'elle blâme, & des ressentimens légitimes. Les efforts qu'elle fait alors pour ramener son infidele époux, mettant dans le plus heureux jour les deux sacrifices pénibles de son goût & de sa colère, on n'a nul besoin d'y penser pour applaudir à son triomphe; elle est un modele de vertu; l'exemple de son sexe & l'amour du nôtre.

Si cette métaphysique de l'honnêteté des Scènes; si ce principe avoué de toute décence théatrale, n'a point frappé nos juges à la représentation; c'est vainement que j'en étendrais ici le développement, les conséquences; un tribunal d'iniquité n'écoute point les défenses de l'accusé qu'il est chargé de perdre; & ma Comtesse n'est point traduite au Parlement de la nation : c'est une Commission qui la juge.

On a vu la légère esquisse de son aimable caractère, dans la charmante Piece d'*Heureusement*. Le goût naissant que la jeune femme éprouve pour son petit cousin l'Officier, n'y parut blâmable à personne; quoique la tournure des Scènes pût laisser à penser que la soirée eût fini d'autre manière, si l'époux ne fût pas rentré, comme dit l'Auteur, *heureusement*. Heureusement aussi l'on n'avait pas le projet de calomnier cet Auteur: chacun se livra de bonne-foi à ce doux intérêt qu'inspire une jeune femme honnête & sensible, qui

réprime ſes premiers goûts, & notez que dans cette Piece, l'époux ne paraît qu'un peu ſot; dans la mienne, il eſt infidele; ma Comteſſe a plus de mérite.

Auſſi, dans l'ouvrage que je défens, le plus véritable intérêt ſe porte-t-il ſur la Comteſſe! Le reſte eſt dans le même eſprit.

Pourquoi *Suzanne* la camariſte, ſpirituelle, adroite & rieuſe, a-t-elle auſſi le droit de nous intéreſſer? C'eſt qu'attaquée par un ſéducteur puiſſant, avec plus d'avantage qu'il n'en faudrait pour vaincre une fille de ſon état, elle n'héſite pas à confier les intentions du Comte, aux deux perſonnes les plus intéreſſées à bien ſurveiller ſa conduite; ſa maîtreſſe & ſon fiancé. C'eſt que, dans tout ſon rôle, preſque le plus long de la Piece, il n'y a pas une phraſe, un mot, qui ne reſpire la ſageſſe & l'attachement à ſes devoirs: la ſeule ruſe qu'elle ſe permette, eſt en faveur de ſa maîtreſſe, à qui ſon dévoûment eſt cher, & dont tous les vœux ſont honnêtes.

Pourquoi, dans ſes libertés ſur ſon maître, *Figaro* m'amuſe-t-il, au lieu de m'indigner? C'eſt que, l'oppoſé des valets, il n'eſt pas, & vous le ſavez, le malhonnête homme de la Piece: en le voyant forcé par ſon état, de repouſſer l'inſulte avec adreſſe; on lui pardonne tout, dès qu'on ſait qu'il ne ruſe avec ſon Seigneur, que pour

garantir ce qu'il aime, & sauver sa propriété.

Donc, hors le Comte & ses agens, chacun fait dans la Piece à-peu-près ce qu'il doit. Si vous les croyez malhonnêtes, parce qu'ils disent du mal les uns des autres ; c'est une regle très-fautive. Voyez nos honnêtes gens du siecle ; on passe la vie à ne faire autre chose ! Il est même tellement reçu de déchirer sans pitié les absens, que moi, qui les défens toujours, j'entens murmurer très-souvent : quel diable d'homme, & qu'il est contrariant ! il dit du bien de tout le monde !

Est-ce mon Page, enfin, qui vous scandalise, & l'immoralité qu'on reproche au fond de l'ouvrage, serait-elle dans l'accessoire ? O censeurs délicats ! beaux esprits sans fatigue ! inquisiteurs pour la morale, qui condamnez en un clin-d'œil les réflexions de cinq années ; soyez justes une fois, sans tirer à conséquence. Un enfant de treize ans, aux premiers battemens du cœur ; cherchant tout, sans rien démêler ; idolâtre, ainsi qu'on l'est à cet âge heureux, d'un objet céleste pour lui, dont le hasard fit sa maraine, est-il un sujet de scandale ? Aimé de tout le monde au château ; vif, espiégle & brûlant, comme tous les enfans spirituels ; par son agitation extrême, il dérange dix fois, sans le vouloir, les coupables projets du Comte. Jeune adepte de la nature ! tout ce qu'il voit a droit de l'agiter : peut-être il n'est

plus un enfant ; mais il n'eſt pas encor un homme ; & c'eſt le moment que j'ai choiſi, pour qu'il obtint de l'intérêt, ſans forcer perſonne à rougir. Ce qu'il éprouve innocemment, il l'inſpire par-tout de même. Direz-vous qu'on l'aime d'amour ? Cenſeurs ! ce n'eſt pas là le mot : vous êtes trop éclairés pour ignorer que l'amour, même le plus pur, a un motif intéreſſé : on ne l'aime donc pas encor ; on ſent qu'un jour on l'aimera. Et c'eſt ce que l'Auteur a mis avec gaité dans la bouche de *Suzanne*, quand elle dit à cet enfant : *Oh ! dans trois ou quatre ans, je prédis que vous ſerez le plus grand petit vaurien !* . . . . . .

Pour lui imprimer plus fortement le caractère de l'enfance, nous le feſons exprès tutoyer par *Figaro*. Suppoſez-lui deux ans de plus, quel valet dans le château prendrait ces libertés ? Voyez-le à la fin de ſon rôle ; à peine a-t-il un habit d'Officier, qu'il porte la main à l'épée aux premieres railleries du Comte, ſur le quiproquo d'un ſoufflet. Il ſera fier, notre étourdi ! mais c'eſt un enfant, rien de plus. N'ai-je pas vu nos dames dans les loges aimer mon Page à la folie ? Que lui voulaient-elles ? hélas ! rien : c'était de l'intérêt auſſi ; mais, comme celui de la Comteſſe, un pur & naïf intérêt : un intérêt . . . . . . ſans intérêt.

Mais eſt-ce la perſonne du Page ou la conſcience

du Seigneur qui fait le tourment du dernier, toutes les fois que l'Auteur les condamne à se rencontrer dans la Piece ? Fixez ce léger apperçu, il peut vous mettre sur sa voie ; ou plutôt apprenez de lui, que cet enfant n'est amené que pour ajouter à la moralité de l'ouvrage, en vous montrant que l'homme le plus absolu chez lui, dès qu'il suit un projet coupable, peut être mis au désespoir par l'être le moins important, par celui qui redoute le plus de se rencontrer sur sa route.

Quand mon Page aura dix-huit ans, avec le caractère vif & bouillant que je lui ai donné, je serai coupable à mon tour, si je le montre sur la Scène. Mais à treize ans qu'inspire-t-il ? quelque chose de sensible & doux, qui n'est amitié ni amour, & qui tient un peu de tous deux.

J'aurais de la peine à faire croire à l'innocence de ces impressions, si nous vivions dans un siecle moins chaste, dans un de ces siecles de calcul, où, voulant tout prématuré, comme les fruits de leurs serres chaudes, les Grands mariaient leurs enfans à douze ans, & fesaient plier la nature, la décence & le goût aux plus sordides convenances, en se hâtant sur-tout d'arracher de ces êtres non formés, des enfans encor moins formables, dont le bonheur n'occupait personne, & qui n'étaient que le prétexte d'un certain

trafic d'avantages, qui n'avait nul rapport à eux, mais uniquement à leur nom. Heureusement nous en sommes bien loin: & le caractère de mon Page, sans conséquence pour lui-même, en a une relative au Comte, que le moraliste apperçoit, mais qui n'a pas encore frappé le grand commun de nos jugeurs.

Ainsi, dans cet ouvrage, chaque rôle important a quelque but moral. Le seul qui semble y déroger, est le rôle de *Marceline*.

Coupable d'un ancien égarement, dont son *Figaro* fut le fruit, elle devrait, dit-on, se voir au moins punie par la confusion de sa faute, lorsqu'elle reconnaît son fils. L'Auteur eût pu même en tirer une moralité plus profonde: dans les mœurs qu'il veut corriger, la faute d'une jeune fille séduite, est celle des hommes, & non la sienne. Pourquoi donc ne l'a-t-il pas fait?

Il l'a fait, Censeurs raisonnables! étudiez la Scène suivante, qui fesait le nerf du troisieme Acte, & que les Comédiens m'ont prié de retrancher, craignant qu'un morceau si sévère n'obscurcit la gaité de l'action.

Quand *Molière* a bien humilié la Coquette, ou Coquine du *Misantrope*, par la lecture publique de ses lettres à tous ses amans, il la laisse avilie sous les coups qu'il lui a portés; il a raison; qu'en ferait-il? vicieuse par goût &

par choix ; veuve aguérie ; femme de Cour ; sans aucune excuse d'erreur, & fléau d'un fort honnête homme ; il l'abandonne à nos mépris, & telle est sa moralité. Quant à moi, saisissant l'aveu naïf de *Marceline* au moment de la reconnaissance, je montrais cette femme humiliée, & *Bartholo* qui la refuse, & *Figaro* leur fils commun dirigeant l'attention publique sur les vrais fauteurs du désordre où l'on entraîne sans pitié toutes les jeunes filles du peuple, douées d'une jolie figure.

Telle est la marche de la Scène.

BRID'OISON.

(*Parlant de Figaro qui vient de reconnaître sa mère en Marceline*).

C'est clair ; i - il ne l'épousera pas.

BARTHOLO.

Ni moi non plus.

MARCELINE.

Ni vous ! & votre fils ? Vous m'aviez juré....

BARTHOLO.

J'étais fou. Si pareils souvenirs engageaient, on serait tenu d'épouser tout le monde.

BRID'OISON.

E-Et ſi l'on y regardait de ſi près, pè-erſonne n'épouſerait perſonne.

BARTHOLO.

Des fautes ſi connues! une jeuneſſe déplorable!

MARCELINE, *s'échauffant par degrés.*

Oui, déplorable, & plus qu'on ne croit! Je n'entens pas nier mes fautes; ce jour les a trop bien prouvées! mais qu'il eſt dur de les expier après trente ans d'une vie modeſte! J'étais née, moi, pour être ſage, & je la ſuis devenue ſitôt qu'on m'a permis d'uſer de ma raiſon. Mais dans l'âge des illuſions, de l'inexpérience & des beſoins, où les ſéducteurs nous aſſiégent, pendant que la misère nous poignarde; que peut oppoſer une enfant, à tant d'ennemis raſſemblés? Tel nous juge ici ſévèrement, qui peut-être en ſa vie a perdu dix infortunées.

FIGARO.

Les plus coupables ſont les moins généreux; c'eſt la regle.

MARCELINE *vivement.*

Hommes plus qu'ingrats, qui flétriſſez par le mépris, les jouets de vos paſſions, vos victimes!

c'eſt vous qu'il faut punir des erreurs de notre jeuneſſe : vous, & vos Magiſtrats ſi vains du droit de nous juger, & qui nous laiſſent enlever, par leur coupable négligence, tout honnête moyen de ſubſiſter. Eſt-il un ſeul état pour les malheureuſes filles ? elles avaient un droit naturel à toute la parure des femmes ; on y laiſſe former mille ouvriers de l'autre ſexe.

FIGARO.

Ils font broder juſqu'aux ſoldats !

MARCELINE *exaltée.*

Dans les rangs, même plus élevés, les femmes n'obtiennent de vous qu'une conſidération dériſoire. Leurées de reſpects apparens, dans une ſervitude réelle ; traitées en mineures pour nos biens, punies en majeures pour nos fautes ; ah ! ſous tous les aſpects, votre conduite avec nous, fait horreur ou pitié.

FIGARO.

Elle a raiſon.

LE COMTE *à part.*

Que trop raiſon.

BRID'OISON.

Elle a, mon - on Dieu ! raiſon.

MARCELINE.

Mais que nous font, mon fils, les refus d'un homme injuste? ne regarde pas d'où tu viens, vois où tu vas; cela seul importe à chacun. Dans quelques mois ta fiancée ne dépendra plus que d'elle-même; elle t'acceptera, j'en répons: vis entre une épouse, une mère tendres, qui te chériront à qui mieux mieux. Sois indulgent pour elles, heureux pour toi, mon fils; gai, libre & bon pour tout le monde, il ne manquera rien à ta mère.

FIGARO.

Tu parles d'or, maman, & je me tiens à ton avis. Qu'on est sot en effet! il y a des mille mille ans que le monde roule, & dans cet océan de durée, où j'ai par hasard attrapé quelques chétifs trente ans qui ne reviendront plus, j'irais me tourmenter pour savoir à qui je les dois! tant pis pour qui s'en inquiète. Passer ainsi la vie à chamailler, c'est peser sur le collier sans relâche, comme les malheureux chevaux de la remonte des fleuves, qui ne reposent pas, même quand ils s'arrêtent, & qui tirent toujours, quoiqu'ils cessent de marcher. Nous attendrons.

J'ai bien regretté ce morceau; & maintenant

que la Piece est connue, si les Comédiens avaient le courage de le restituer à ma prière, je pense que le Public leur en saurait beaucoup de gré. Ils n'auraient plus même à répondre, comme je fus forcé de le faire à certains censeurs du beau monde, qui me reprochaient à la lecture, de les intéresser pour une femme de mauvaises mœurs. — Non, Messieurs, je n'en parle pas pour excuser ses mœurs, mais pour vous faire rougir des vôtres sur le point le plus destructeur de toute honnêteté publique; *la corruption des jeunes personnes*; & j'avais raison de le dire que vous trouvez ma Piece trop gaie, parce qu'elle est souvent trop sévère. Il n'y a que façon de s'entendre.

— Mais votre *Figaro* est un soleil tournant, qui brûle, en jaillissant, les manchettes de tout le monde. — Tout le monde est exagéré. Qu'on me sache gré du moins s'il ne brûle pas aussi les doigts de ceux qui croient s'y reconnaître: au tems qui court on a beau jeu sur cette matière au Théâtre. M'est-il permis de composer en Auteur qui sort du collége, de toujours faire rire des enfans, sans jamais rien dire à des hommes? Et ne devez-vous pas me passer un peu de morale, en faveur de ma gaité; comme on passe aux Français un peu de folie, en faveur de leur raison.

Si je n'ai versé sur nos sotises qu'un peu de critique badine, ce n'est pas que je ne sache en former de plus sévères : quiconque a dit tout ce qu'il sait, dans son ouvrage, y a mis plus que moi dans le mien. Mais je garde une foule d'idées qui me pressent, pour un des sujets les plus moraux du Théâtre, aujourd'hui sur mon chantier : *la Mère Coupable ;* & si le dégoût dont on m'abreuve me permet jamais de l'achever; mon projet étant d'y faire verser des larmes à toutes les femmes sensibles, j'éleverai mon langage à la hauteur de mes situations; j'y prodiguerai les traits de la plus austère morale, & je tonnerai fortement sur les vices que j'ai trop ménagés. Apprêtez-vous donc bien, Messieurs, à me tourmenter de nouveau ; ma poitrine a déja grondé; j'ai noirci beaucoup de papier au service de votre colère.

Et vous honnêtes indifférens, qui jouissez de tout sans prendre parti sur rien : jeunes personnes modestes & timides, qui vous plaisez à ma *Folle Journée*, (& je n'entreprens sa défense que pour justifier votre goût :) lorsque vous verrez dans le monde, un de ces hommes tranchans, critiquer vaguement la Piece, tout blâmer sans rien désigner, sur-tout la trouver indécente ; examinez bien cet homme là ; sachez son rang, son état, son caractère; & vous connaîtrez

naîtrez ſur le champ le mot qui l'a bleſſé dans l'ouvrage.

On ſent bien que je ne parle pas de ces Ecumeurs littéraires, qui vendent leurs bulletins ou leurs affiches à tant de liards le paragraphe. Ceux-là, comme l'*Abbé Bazile*, peuvent calomnier; *ils médiraient qu'on ne les croirait pas.*

Je parle moins encor de ces libelliſtes honteux qui n'ont trouvé d'autre moyen de ſatisfaire leur rage, l'aſſaſſinat étant trop dangereux, que de lancer du cintre de nos Salles, des vers infâmes contre l'Auteur, pendant que l'on jouait ſa Piece. Ils ſavent que je les connais: ſi j'avais eu deſſein de les nommer, ç'aurait été au miniſtère public; leur ſupplice eſt de l'avoir craint, il ſuffit à mon reſſentiment. Mais on n'imaginera jamais juſqu'où ils ont oſé élever les ſoupçons du Public ſur une auſſi lâche épigramme! ſemblables à ces vils charlatans du Pont-Neuf, qui, pour accréditer leurs drogues, farciſſent d'ordres, de cordons, le tableau qui leur ſert d'enſeigne.

Non, je cite nos importans, qui bleſſés, on ne ſait pourquoi, des critiques ſemées dans l'ouvrage, ſe chargent d'en dire du mal, ſans ceſſer de venir aux noces.

C'eſt un plaiſir aſſez piquant de les voir d'en bas au Spectacle, dans le très-plaiſant em-

barras de n'oser montrer ni satisfaction ni colère; s'avançant sur le bord des loges, prêts à se moquer de l'Auteur, & se retirant aussitôt pour céler un peu de grimace; emportés par un mot de la scène, & soudainement rembrunis par le pinceau du moraliste : au plus léger trait de gaité, jouer tristement les étonnés, prendre un air gauche en fesant les pudiques, & regardant les femmes dans les yeux, comme pour leur reprocher de soutenir un tel scandale; puis, aux grands applaudissemens, lancer sur le Public un regard méprisant, dont il est écrasé; toujours prêts à lui dire, comme ce courtisan dont parle *Molière*, lequel outré du succès de l'*Ecole des Femmes* criait des balcons au Public, *ris donc, Public, ris donc!* En vérité c'est un plaisir, & j'en ai joui bien des fois.

Celui-là m'en rappelle un autre. Le premier jour de *la Folle Journée*, on s'échaufait dans le foyer (même d'honnêtes Plébéyens) sur ce qu'ils nommaient spirituellement, *mon audace.* Un petit veillard sec & brusque, impatienté de tous ces cris, frappe le plancher de sa canne, & dit en s'en allant: *Nos Français sont comme les enfans qui braillent quand on les éberne.* Il avait du sens, ce vieillard. Peut-être on pouvait mieux parler : mais pour mieux penser, j'en défie.

Avec cette intention de tout blâmer, on conçoit que les traits les plus fenfés ont été pris en mauvaife part. N'ai-je pas entendu vingt fois un murmure defcendre des loges à cette réponfe de *Figaro*?

LE COMTE.

Une réputation déteftable!

FIGARO.

Et fi je vaux mieux qu'elle ; y a-t-il beaucoup de Seigneurs qui puiffent en dire autant?

Je dis moi, qu'il n'y en a point ; qu'il ne faurait y en avoir, à moins d'une exception bien rare. Un homme obfcur ou peu connu peut valoir mieux que fa réputation, qui n'eft que l'opinion d'autrui. Mais de même qu'un fot en place, en paraît une fois plus fot, parce qu'il ne peut plus rien cacher; de même un grand Seigneur, l'homme élevé en dignités, que la fortune & fa naiffance ont placé fur le grand théâtre, & qui, en entrant dans le monde, eût toutes les préventions pour lui, vaut prefque toujours moins que fa réputation s'il parvient à la rendre mauvaife. Une affertion fi fimple & fi loin du farcafme, devait-elle exciter le murmure? fi fon application paraît fâcheufe aux Grands peu foigneux de leur gloire ; en quel fens fait-elle épigramme fur ceux qui méritent nos refpects, & quelle

maxime plus juste au Théâtre, peut servir de frein aux Puissans, & tenir lieu de leçon à ceux qui n'en reçoivent point d'autres?

Non qu'il faille oublier (a dit un Ecrivain sévère; & je me plais à le citer, parce que je suis de son avis.) « Non qu'il faille oublier, » dit-il, ce qu'on doit aux rangs élevés; il est » juste au contraire que l'avantage de la naissance soit le moins contesté de tous; parce » que ce bienfait gratuit de l'hérédité, relatif » aux exploits, vertus, ou qualités des aïeux » de qui le reçut, ne peut aucunement blesser l'amour-propre de ceux auxquels il fut » refusé : parce que dans une monarchie si l'on » ôtait les rangs intermédiaires, il y aurait » trop loin du monarque aux sujets; bien-tôt » on n'y verrait qu'un despote & des esclaves: » le maintien d'une échelle graduée du laboureur au potentat, intéresse également les » hommes de tous les rangs, & peut-être est » le plus ferme appui de la constitution monarchique ».

Mais quel Auteur parlait ainsi ? qui fesait cette profession de foi sur la noblesse, dont on me suppose si loin ? C'était PIERRE-AUGUSTIN CARON DE BEAUMARCHAIS plaidant par écrit au Parlement d'Aix en 1778, une grande & sévère question, qui décida bien-tôt de l'honneur

d'un Noble & du ſien. Dans l'ouvrage que je défens on n'attaque point les états, mais les abus de chaque état : les gens ſeuls qui s'en rendent coupables ont intérêt à le trouver mauvais; voilà les rumeurs expliquées: mais quoi donc, les abus ſont-ils devenus ſi ſacrés, qu'on n'en puiſſe attaquer aucun ſans lui trouver vingt défenſeurs?

Un avocat célèbre, un magiſtrat reſpectable, iront-ils donc s'approprier le plaidoyer d'un *Bartholo*, le jugement d'un *Brid'oiſon ?* Ce mot de *Figaro* ſur l'indigne abus des plaidoiries de nos jours (*c'eſt dégrader le plus noble inſtitut*) a bien montré le cas que je fais du noble métier d'avocat; & mon reſpect pour la magiſtrature ne ſera pas plus ſuſpecté, quand on ſaura dans quelle école j'en ai recherché la leçon, quand on lira le morceau ſuivant, auſſi tiré d'un moraliſte, lequel parlant des Magiſtrats, s'exprime en ces termes formels:

« Quel homme aiſé voudrait, pour le plus » modique honoraire, faire le métier cruel de » ſe lever à quatre heures, pour aller au Palais » tous les jours s'occuper ſous des formes preſ- » crites, d'intérêts qui ne ſont jamais les ſiens; » d'éprouver ſans ceſſe l'ennui de l'importunité, » le dégoût des ſollicitations, le bavardage des » Plaideurs, la monotonie des Audiences, la

» fatigue des délibérations, & la contention
» d'efprit néceffaire aux prononcés des Arrêts,
» s'il ne fe croyait pas payé de cette vie labo-
» rieufe & pénible, par l'eftime & la confidé-
» ration publique ? & cette eftime eft-elle autre
» chofe qu'un jugement, qui n'eft même auffi
» flatteur pour les bons Magiftrats, qu'en rai-
» fon de fa rigueur exceffive contre les mau-
» vais? »

Mais quel Ecrivain m'inftruifait ainfi par fes leçons? Vous allez croire encor que c'eft PIERRE-AUGUSTIN; vous l'avez dit, c'eft lui, en 1773, dans fon quatrieme Mémoire en défendant jufqu'à la mort, fa trifte exiftence attaquée par un foi-difant magiftrat. Je refpecte donc hautement ce que chacun doit honorer; & je blâme ce qui peut nuire.

— Mais dans cette *Folle Journée*, au lieu de fapper les abus, vous vous donnez des libertés très-répréhenfibles au Théâtre : votre monologue fur-tout, contient, fur les gens difgraciés, des traits qui paffent la licence ! — Eh ! croyez-vous, Meffieurs, que j'euffe un talifman pour tromper, féduire, enchaîner la cenfure & l'autorité, quand je leur foumis mon ouvrage? que je n'aye pas dû juftifier ce que j'avais ofé écrire? Que fais-je dire à *Figaro*, parlant à l'homme déplacé? *Que les fotifes imprimées n'ont d'importance qu'aux*

lieux où l'on en gêne le cours. Eſt-ce donc là une vérité d'une conſéquence dangereuſe ? Au lieu de ces inquiſitions puériles & fatiguantes & qui ſeules donnent de l'importance à ce qui n'en aurait jamais ; ſi, comme en Angleterre, on était aſſez ſage ici pour traiter les ſotiſes avec ce mépris qui les tue ; loin de ſortir du vil fumier qui les enfante, elles y pouriraient en germant, & ne ſe propageraient point. Ce qui multiplie les libelles, eſt la faibleſſe de les craindre : ce qui fait vendre les ſotiſes, eſt la ſotiſe de les défendre.

Et comment conclut Figaro ? *Que ſans la liberté de blâmer, il n'eſt point d'éloge flateur ; & qu'il n'y a que les petits-hommes, qui redoutent les petits écrits.* Sont-ce là des hardieſſes coupables, ou bien des aiguillons de gloire ? des moralités inſidieuſes, ou des maximes réfléchies, auſſi juſtes qu'encourageantes?

Suppoſez-les le fruit des ſouvenirs. Lorſque ſatisfait du préſent, l'Auteur veille pour l'avenir, dans la critique du paſſé; qui peut avoir droit de s'en plaindre ? & ſi, ne déſignant ni tems, ni lieu, ni perſonnes, il ouvre la voie au Théâtre, à des réformes deſirables; n'eſt-ce pas aller à ſon but ?

La Folle Journée explique donc comment dans un temps proſpère, ſous un Roi juſte, & des

Miniſtres modérés, l'Ecrivain peut tonner ſur les oppreſſeurs, ſans craindre de bleſſer perſonne. C'eſt pendant le règne d'un bon Prince qu'on écrit ſans danger l'hiſtoire des méchans Rois; & plus le Gouvernement eſt ſage, eſt éclairé, moins la liberté de dire eſt en preſſe: chacun y feſant ſon devoir, on n'y craint pas les alluſions: nul homme en place ne redoutant ce qu'il eſt forcé d'eſtimer, on n'affecte point alors d'opprimer chez nous cette même Littérature, qui fait notre gloire au dehors, & nous y donne une ſorte de primauté que nous ne pouvons tirer d'ailleurs.

En effet, à quel titre y prétendrions-nous? Chaque Peuple tient à ſon culte, & chérit ſon Gouvernement. Nous ne ſommes pas reſtés plus braves, que ceux qui nous ont battus à leur tour. Nos mœurs plus douces, mais non meilleures, n'ont rien qui nous élève au-deſſus d'eux. Notre Littérature ſeule, eſtimée de toutes les nations, étend l'empire de la langue françaiſe & nous obtient de l'Europe entière une prédilection avouée qui juſtifie en l'honorant, la protection que le Gouvernement lui accorde.

Et comme chacun cherche toujours le ſeul avantage qui lui manque; c'eſt alors qu'on peut voir dans nos Académies l'homme de la Cour ſiéger avec les gens de lettres; les talens per-

ſonnels, & la conſidération héritée, ſe diſputer ce noble objet, & les archives académiques ſe remplir preſque également de papiers & de parchemins.

Revenons à *la Folle Journée.*

Un Monſieur de beaucoup d'eſprit, mais qui l'économiſe un peu trop, me diſait un ſoir au Spectacle : expliquez-moi donc, je vous prie, pourquoi, dans votre Piece, on trouve autant de phraſes négligées qui ne ſont pas de votre ſtyle ? — De mon ſtyle, Monſieur ? Si par malheur j'en avais un, je m'efforcerais de l'oublier quand je fais une comédie : ne connaiſſant rien d'inſipide au Théâtre comme ces fades camaïeux où tout eſt bleu, où tout eſt roſe, où tout eſt l'Auteur, quel qu'il ſoit.

Lorſque mon ſujet me ſaiſit, j'évoque tous mes perſonnages & les mets en ſituation : — ſonge à toi *Figaro*, ton maître va te deviner. — Sauvez-vous vîte *Chérubin* ; c'eſt le Comte que vous touchez. — Ah ! Comteſſe quelle imprudence avec un époux ſi violent ? — Ce qu'ils diront, je n'en ſais rien ; c'eſt ce qu'ils feront qui m'occupe. Puis, quand ils ſont bien animés, j'écris ſous leur dictée rapide, ſûr qu'ils ne me tromperont pas, que je reconnaîtrai *Bazile*, lequel n'a pas l'eſprit de *Figaro*, qui n'a pas le ton noble du Comte, qui n'a pas la ſenſibi-

lité de la Comteffe, qui n'a pas la gaité de *Suzanne*, qui n'a pas l'efpieglerie du Page, & fur-tout aucun d'eux, la fublimité de *Brid'oifon* : chacun y parle fon langage : eh! que le Dieu du naturel les préferve d'en parler d'autre! Ne nous attachons donc qu'à l'examen de leurs idées, & non à rechercher fi j'ai dû leur prêter mon ftyle.

Quelques malveillans ont voulu jetter de la défaveur fur cette phrafe de Figaro : *fommes-nous des foldats qui tuent & fe font tuer pour des intérêts qu'ils ignorent? Je veux favoir, moi, pourquoi je me fâche!* A travers le nuage d'une conception indigefte ils ont feint d'appercevoir : *que je répands une lumière décourageante fur l'état pénible du Soldat ; & il y a des chofes qu'il ne faut jamais dire.* Voilà dans toute fa force l'argument de la méchanceté ; refte à en prouver la bêtife.

Si, comparant la dureté du fervice à la modicité de la paye, ou difcutant tel autre inconvénient de la guerre, & comptant la gloire pour rien, je verfais de la défaveur fur ce plus noble des affreux métiers ; on me demanderait juftement compte d'un mot indifcrètement échappé. Mais, du Soldat au Colonel, au Général exclufivement, quel imbécille homme de guerre a jamais eu la prétention qu'il dût pénétrer les

ſecrets du cabinet, pour leſquels il fait la campagne? C'eſt de cela ſeul qu'il s'agit dans la phraſe de *Figaro*. Que ce fou là ſe montre, s'il exiſte; nous l'enverrons étudier ſous le Philoſophe *Babouc*, lequel éclaircit diſertement ce point de diſcipline militaire.

En raiſonnant ſur l'uſage que l'homme fait de ſa liberté dans les occaſions difficiles, *Figaro* pouvait également oppoſer à ſa ſituation tout état qui exige une obéiſſance implicite; & le cénobite zélé, dont le devoir eſt de tout croire ſans jamais rien examiner; comme le guerrier valeureux, dont la gloire eſt de tout affronter ſur des ordres non motivés, *de tuer & ſe faire tuer pour des intérêts qu'il ignore*. Le mot de *Figaro* ne dit donc rien, ſinon qu'un homme libre de ſes actions, doit agir ſur d'autres principes que ceux dont le devoir eſt d'obéir aveuglément.

Qu'aurait-ce été, bon Dieu! ſi j'avais fait uſage d'un mot qu'on attribue au *Grand-Condé*, & que j'entens louer à outrance, par ces mêmes logiciens qui déraiſonnent ſur ma phraſe. A les croire, le *Grand-Condé* montra la plus noble préſence d'eſprit, lorſqu'arrêtant *Louis XIV* prêt à pouſſer ſon cheval dans le Rhin, il dit à ce monarque : *Sire, avez-vous beſoin du bâton de Maréchal?*

Heureuſement on ne prouve nulle part que

ce grand homme ait dit cette grande ſotiſe. C'eût été dire au Roi devant toute ſon Armée : vous moquez-vous donc, Sire, de vous expoſer dans un fleuve? Pour courir de pareils dangers, il faut avoir beſoin d'avancement ou de fortune !

Ainſi l'homme le plus vaillant, le plus grand Général du ſiecle aurait compté pour rien l'honneur, le patriotiſme & la gloire! un miſérable calcul d'intérêt eût été, ſelon lui, le ſeul principe de la bravoure! il eut dit là un affreux mot ! & ſi j'en avais pris le ſens pour l'enfermer dans quelque trait, je mériterais le reproche qu'on fait gratuitement au mien.

Laiſſons donc les cerveaux fumeux louer ou blamer au hazard, ſans ſe rendre compte de rien ; s'extâſier ſur une ſotiſe, qui n'a pu jamais être dite, & proſcrire un mot juſte & ſimple, qui ne montre que du bon ſens.

Un autre reproche aſſez fort, mais dont je n'ai pu me laver, eſt d'avoir aſſigné pour retraite à la Comteſſe un certain couvent d'*Urſulines*. *Urſulines*! a dit un ſeigneur joignant les mains avec éclat. *Urſulines*! a dit une dame en ſe renverſant de ſurpriſe ſur un jeune Anglais de ſa loge. *Urſulines!* ah Mylord! ſi vous entendiez le français!.... Je ſens, je ſens beaucoup, Madame, dit le jeune homme en rougiſſant.

— C'eſt qu'on n'a jamais mis au Théâtre aucune femme aux *Urſulines*! Abbé, parlez-nous donc! L'Abbé, (toujours appuyée ſur l'Anglais) comment trouvez-vous *Urſulines*? Fort indécent, répond l'Abbé, ſans ceſſer de lorgner *Suzanne*; & tout le beau monde a répété, *Urſulines eſt fort indécent*. Pauvre Auteur! on te croit jugé, quand chacun ſonge à ſon affaire. En vain j'eſſayais d'établir que, dans l'évenement de la Scène, moins la Comteſſe a deſſein de ſe cloîtrer, plus elle doit le feindre & faire croire à ſon époux que ſa retraite eſt bien choiſie: ils ont proſcrit mes *Urſulines*!

Dans le plus fort de la rumeur, moi bonhomme! j'avais été juſqu'à prier une des Actrices, qui font le charme de ma Piece, de demander aux mécontens, à quel autre couvent de filles ils eſtimaient qu'il fût *décent* que l'on fît entrer la Comteſſe? A moi, cela m'était égal; je l'aurais miſe où l'on aurait voulu; aux *Auguſtines*, aux *Céleſtines*, aux *Clairettes*, aux *Viſitandines*, même aux *Petites Cordelières*, tant je tiens peu aux *Urſulines!* Mais on agit ſi durement!

Enfin, le bruit croiſſant toujours; pour arranger l'affaire avec douceur, j'ai laiſſé le mot *Urſulines* à la place où je l'avais mis: chacun alors content de ſoi, de tout l'eſprit qu'il avait

montré, s'eſt appaiſé ſur *Urſulines*, & l'on a parlé d'autre choſe.

Je ne ſuis point, comme l'on voit, l'ennemi de mes ennemis. En diſant bien du mal de moi ils n'en ont point fait à ma Piece; & s'ils ſentaient ſeulement autant de joie à la déchirer, que j'eus de plaiſir à la faire, il n'y aurait perſonne d'affligé. Le malheur eſt qu'ils ne rient point; & ils ne rient point à ma Piece, parce qu'on ne rit point à la leur. Je connais pluſieurs amateurs, qui ſont même beaucoup maigris depuis le ſuccès du *Mariage* : excuſons donc l'effet de leur colère.

A des moralités d'enſemble & de détail, répandues dans les flots d'une inaltérable gaité; à un dialogue aſſez vif, dont la facilité nous cache le travail, ſi l'Auteur a joint une intrigue aiſément filée, où l'art ſe dérobe ſous l'art, qui ſe noue & ſe dénoue ſans ceſſe, à travers une foule de ſituations comiques, de tableaux piquans & variés qui ſoutiennent, ſans la fatiguer, l'attention du Public pendant les trois heures & demie que dure le même ſpectacle; (eſſai que nul homme de lettres n'avait encor oſé tenter!) que reſtait-il à faire à de pauvres méchans, que tout cela irrite? attaquer, pourſuivre l'Auteur par des injures verbales, manuſcrites, imprimées; c'eſt ce qu'on a fait

ſans relâche. Ils ont même épuiſé juſqu'à la calomnie, pour tâcher de me perdre dans l'eſprit de tout ce qui influe en France ſur le repos d'un citoyen. Heureuſement que mon ouvrage eſt ſous les yeux de la nation, qui depuis dix grands mois, le voit, le juge & l'apprécie. Le laiſſer jouer tant qu'il fera plaiſir, eſt la ſeule vengeance que je me ſois permiſe. Je n'écris point ceci pour les lecteurs actuels; le récit d'un mal trop connu, touche peu; mais dans quatre-vingt ans il portera ſon fruit. Les Auteurs de ce tems-là, compareront leur ſort au nôtre; & nos enfans sauront à quel prix on pouvait amuſer leurs pères.

Allons au fait; ce n'eſt pas tout cela qui bleſſe. Le vrai motif qui ſe cache, & qui dans les replis du cœur produit tous les autres reproches, eſt renfermé dans ce quatrain.

> Pourquoi ce Figaro qu'on va tant écouter,
> Eſt-il avec fureur déchiré par les ſots?
> *Recevoir, prendre & demander;*
> *Voilà le ſecret en trois mots.*

En effet, *Figaro* parlant du métier de courtiſan, le définit dans ces termes ſévères. Je ne puis le nier, je l'ai dit. Mais reviendrai-je ſur ce point? Si c'eſt un mal, le remede ferait pire: il faudrait poſer méthodiquement ce que je n'ai fait qu'indiquer; revenir à montrer qu'il

n'y a point de ſynonyme en français, entre *l'homme de la Cour, l'homme de Cour, & le Courtiſan par métier.*

Il faudrait répéter qu'*homme de la Cour* peint ſeulement un noble état : qu'il s'entend de l'homme de qualité, vivant avec la nobleſſe & l'éclat que ſon rang lui impoſe : que ſi cet *homme de la Cour* aime le bien par goût, ſans intérêt ; ſi, loin de jamais nuire à perſonne, il ſe fait eſtimer de ſes maîtres, aimer de ſes égaux, & reſpecter des autres ; alors cette acception reçoit un nouveau luſtre, & j'en connais plus d'un que je nommerais avec plaiſir, s'il en était queſtion.

Il faudrait montrer qu'*homme de Cour*, en bon français, eſt moins l'énoncé d'un état, que le réſumé d'un caractère adroit, liant, mais réſervé ; preſſant la main de tout le monde en gliſſant chemin à travers ; menant finement ſon intrigue avec l'air de toujours ſervir ; ne ſe feſant point d'ennemis, mais donnant près d'un foſſé, dans l'occaſion, de l'épaule au meilleur ami, pour aſſurer ſa chûte & le remplacer ſur la crête ; laiſſant à part tout préjugé qui pourrait ralentir ſa marche ; ſouriant à ce qui lui déplaît, & critiquant ce qu'il approuve, ſelon les hommes qui l'écoutent : dans les liaiſons utiles de ſa femme,

femme, ou de sa maîtresse, ne voyant que ce qu'il doit voir : enfin....

> Prenant tout, pour le faire court,
> En véritable *homme de Cour.*
>
> LA FONTAINE.

Cette acception n'est pas aussi défavorable que celle du *Courtisan par métier*, & c'est l'homme dont parle *Figaro.*

Mais quand j'étendrais la définition de ce dernier ; quand, parcourant tous les possibles, je le montrerais avec son maintien équivoque, haut & bas à la fois, rampant avec orgueil; ayant toutes les prétentions sans en justifier une ; se donnant l'air du *protégement* pour se faire chef de parti ; dénigrant tous les concurrens qui balanceraient son crédit; fesant un métier lucratif de ce qui ne devrait qu'honorer ; vendant ses maîtresses à son maître, lui fesant payer ses plaisirs, &c. &c. & quatre pages d'&c. il faudrait toujours revenir au distique de *Figaro. Recevoir, prendre & demander ; voilà le secret en trois mots.*

Pour ceux-ci, je n'en connais point ; il y en eut, dit-on, sous *Henri III*, sous d'autres Rois encor, mais c'est l'affaire de l'historien ; & quant à moi, je suis d'avis que les vicieux du siecle en sont comme les Saints ; qu'il faut cent ans pour les canoniser. Mais puisque j'ai promis la critique de ma Piece, il faut enfin que je la donne.

En général son grand défaut est *que je ne l'ai point faite en observant le monde ; qu'elle ne peint rien de ce qui existe, & ne rappelle jamais l'image de la société où l'on vit ; que ses mœurs basses & corrompues, n'ont pas même le mérite d'être vraies.* Et c'est ce qu'on lisait dernierement dans un beau discours imprimé, composé par un homme de bien, auquel il n'a manqué qu'un peu d'esprit pour être un écrivain médiocre. Mais, médiocre ou non, moi qui ne fis jamais usage de cette allure oblique & torse avec laquelle un Sbire, qui n'a pas l'air de vous regarder, vous donne du stilet au flanc, je suis de l'avis de celui-ci. Je conviens qu'à la vérité la génération passée ressemblait beaucoup à ma Piece ; que la génération future lui ressemblera beaucoup aussi ; mais que pour la génération présente, elle ne lui ressemble aucunement ; que je n'ai jamais rencontré ni mari suborneur, ni seigneur libertin, ni courtisan avide, ni juge ignorant ou passionné, ni avocat injuriant, ni gens médiocres avancés, ni traducteur bassement jaloux. Et que si des ames pures, qui ne s'y reconnaissent point du tout, s'irritent contre ma Piece & la déchirent sans relâche, c'est uniquement par respect pour leurs grands-pères, & sensibilité pour leurs petits-enfans. J'espère, après cette déclaration, qu'on me laissera bien tranquille ; ET J'AI FINI.

CARACTERES ET HABILLEMENS

DE LA PIECE.

Le Comte Almaviva doit être joué très-noblement, mais avec grace & liberté. La corruption du cœur ne doit rien ôter au *bon ton* de ses manières. Dans les mœurs *de ce tems-là* les Grands traitaient en badinant toute entreprise sur les femmes. Ce rôle est d'autant plus pénible à bien rendre que le personnage est toujours sacrifié. Mais joué par un comédien excellent (M. *Molé*), il a fait ressortir tous les rôles, & assuré le succès de la Piece.

Son vêtement du premier & second Actes est un habit de chasse avec des bottines à mi-jambe, de l'ancien costume espagnol. Du troisieme Acte jusqu'à la fin, un habit superbe de ce costume.

La Comtesse agitée de deux sentimens contraires, ne doit montrer qu'une sensibilité réprimée, ou une colère très-modérée; rien sur-tout qui dégrade aux yeux du spectateur, son caractère aimable & vertueux. Ce rôle, un des plus difficiles de la Piece, a fait infiniment d'honneur au grand talent de Mlle *Saint-Val*, cadette.

Son vêtement du premier, second & quatrieme Actes, est une lévite commode, & nul ornement sur la tête: elle est chez elle & censée incommodée. Au

cinquieme Acte elle a l'habillement & la haute coëffure de *Suzanne*.

FIGARO. L'on ne peut trop recommander à l'Acteur qui jouera ce rôle, de bien se pénétrer de son esprit, comme l'a fait M. *Dazincourt*. S'il y voyait autre chose que de la raison assaisonnée de gaite & de saillies, sur-tout s'il y mettait la moindre charge, il avilirait un rôle que le premier Comique du Théâtre, M. *Préville*, a jugé devoir honorer le talent de tout comédien qui saurait en saisir les nuances multipliées, & pourtait s'élever à son entière conception.

Son vêtement comme dans *le Barbier de Séville*.

SUZANNE. Jeune personne adroite, spirituelle & rieuse, mais non de cette gaité presqu'effrontée de nos soubrettes corruptrices; son joli caractère est dessiné dans la Préface, & c'est-là que l'Actrice, qui n'a point vu Mlle *Contat*, doit l'étudier pour le bien rendre.

Son vêtement des quatre premiers Actes, est un juste blanc à basquines, très-élégant, la jupe de même, avec une toque, appellee depuis par nos marchandes, *à la Suzanne*. Dans la fête du quatrieme Acte, le Comte lui pose sur la tête une toque à long voile, à hautes plumes, & à rubans blancs. Elle porte au cinquieme Acte la lévite de sa maîtresse, & nul ornement sur la tête.

MARCELINE est une femme d'esprit, née un

peu vive, mais dont les fautes & l'expérience ont réformé le caractère. Si l'Actrice qui le joue s'eleve avec une fierté bien placée, à la hauteur très-morale qui suit la reconnaissance du troisieme Acte; elle ajoutera beaucoup à l'intérêt de l'ouvrage.

Son vêtement est celui des duègnes espagnoles, d'une couleur modeste, un bonnet noir sur la tête.

ANTONIO ne doit montrer qu'une demi-ivresse, qui se dissipe par degrés; de sorte qu'au cinquieme Acte on n'en apperçoive presque plus.

Son vêtement est celui d'un paysan espagnol, où les manches pendent par derrière; un chapeau & des souliers blancs.

FANCHETTE est une enfant de douze ans, très-naïve. Son petit habit est un juste brun avec des gances & des boutons d'argent, la jupe de couleur tranchante, & une toque noire à plumes sur la tête. Il sera celui des autres paysannes de la nôce.

CHÉRUBIN. Ce rôle ne peut être joué, comme il l'a été, que par une jeune & très-jolie femme; nous n'avons point à nos Théâtres de très-jeune homme assez formé, pour en bien sentir les finesses. Timide à l'excès devant la Comtesse, ailleurs un charmant polisson; un desir inquiet & vague est le fond de son caractère. Il s'élance à la puberté,

mais ſans projet, ſans connaiſſances, & tout entier à chaque événement ; enfin il eſt ce que toute mère, au fond du cœur voudrait peut-être que fût ſon fils, quoiqu'elle dût beaucoup en ſouffrir.

Son riche vêtement au premier & ſecond Actes, eſt celui d'un Page de Cour eſpagnol, blanc & brodé d'argent ; le léger manteau bleu ſur l'épaule, & un chapeau chargé de plumes. Au quatrieme Acte il a le corſet, la jupe & la toque des jeunes payſannes qui l'amenent. Au cinquieme Acte, un habit uniforme d'Officier, une cocarde & une épée.

BARTHOLO. Le caractère & l'habit comme dans *le Barbier de Séville* ; il n'eſt ici qu'un rôle ſecondaire.

BAZILE. Caractère & vêtement comme dans *le Barbier de Séville*. Il n'eſt auſſi qu'un rôle ſecondaire.

BRID'OISON doit avoir cette bonne & franche aſſurance des Bêtes, qui n'ont plus leur timidité. Son bégaiement n'eſt qu'une grace de plus, qui doit être à peine ſentie, & l'Acteur ſe tromperait lourdement & jouerait à contre-ſens, s'il y cherchait le plaiſant de ſon rôle. Il eſt tout entier dans l'oppoſition de la gravité de ſon état au ridicule du caractère ; & moins l'Acteur le chargera, plus il montrera de vrai talent.

Son habit eſt une robe de juge eſpagnol, moins ample que celle de nos Procureurs, preſque une ſoutanne; une groſſe perruque, une gonille, ou rabat eſpagnol au col, & une longue baguette blanche à la main.

DOUBLE-MAIN. Vêtu comme le juge: mais la baguette blanche plus courte.

L'HUISSIER ou ALGUAZIL. Habit, manteau, épée de Criſpin, mais portée à ſon côté ſans ceinture de cuir. Point de bottines, une chauſſure noire, une perruque blanche naiſſante & longue à mille boucles, une courte baguette blanche.

GRIPE-SOLEIL. Habit de payſan, les manches pendantes, veſte de couleur tranchée, chapeau blanc.

UNE JEUNE BERGERE. Son vêtement comme celui de *Fanchette*.

PÉDRILLE. En veſte, gilet, ceinture, fouet & bottes de poſte, une réçille ſur la tête, chapeau de courier.

PERSONNAGES MUETS, les uns en habits de juges, d'autres en habits de payſans, les autres en habits de livrée.

Placement des Acteurs.

Pour faciliter les jeux du Théâtre, on a eu l'at-

tention d'écrire au commencement de chaque Scène, le nom des perſonnages dans l'ordre où le ſpectateur les voit. S'ils font quelque mouvement grave dans la Scène, il eſt déſigné par un nouvel ordre de noms, écrit en marge à l'inſtant qu'il arrive. Il eſt important de conſerver les bonnes poſitions théatrales; le relâchement dans la tradition donnée par les premiers Acteurs, en produit bientôt un total dans le jeu des Pieces, qui finit par aſſimiler les troupes négligentes aux plus faibles comédiens de Société.

Lu & approuvé le 25 Janvier 1785.

BRET.

Vu l'Approbation, permis d'imprimer, ce 31 Janvier 1785.

LENOIR.

LE

LE MARIAGE DE FIGARO.

Mariage de Figaro. Acte I.

S.t Quentin Del. *C. N. Malapeau Sculp.*

Ce tour-ci vaut l'autre.

LA FOLLE JOURNÉE,

OU

LE MARIAGE DE FIGARO.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente une chambre à demi-démeublée ; un grand fauteuil de malade eſt au milieu. FIGARO, *avec une toiſe meſure le plancher.* SUZANNE *attache à ſa tête, devant une glace, le petit bouquet de fleur d'orange, appellé Chapeau de la Mariée.*

SCÈNE PREMIERE.

FIGARO, SUZANNE.

FIGARO.

DIX-NEUF pieds ſur vingt-ſix.

SUZANNE.

Tiens, Figaro, voilà mon petit Chapeau : le trouves-tu mieux ainſi?

A 2

FIGARO *lui prend les mains.*

Sans comparaiſon, ma charmante. O! que ce joli bouquet virginal, élevé ſur la tête d'une belle fille, eſt doux, le matin des noces, à l'œil amoureux d'un époux!....

SUZANNE *ſe retire.*

Que meſure-tu donc là, mon fils?

FIGARO.

Je regarde, ma petite Suzanne, ſi ce beau lit que Monſeigneur nous donne, aura bonne grace ici.

SUZANNE.

Dans cette chambre?

FIGARO.

Il nous la céde.

SUZANNE.

Et moi je n'en veux point.

FIGARO.

Pourquoi?

SUZANNE.

Je n'en veux point.

FIGARO.

Mais encor?

SUZANNE.

Elle me déplaît.

FIGARO.

On dit une raiſon.

SUZANNE.

Si je n'en veux pas dire ?

FIGARO.

O ! quand elles ſont ſûres de nous!

SUZANNE.

Prouver que j'ai raiſon, ſerait accorder que je puis avoir tort. Es-tu mon ſerviteur, ou non ?

FIGARO.

Tu prens de l'humeur contre la chambre du château la plus commode, & qui tient le milieu des deux appartemens. La nuit, ſi Madame eſt incommodée elle ſonnera de ſon côté; zeſte, en deux pas, tu es chez elle. Monſeigneur veut-il quelque choſe? il n'a qu'à tinter du ſien; crac, en trois ſauts me voilà rendu.

SUZANNE.

Fort bien! mais, quand il aura *tinté* le matin, pour te donner quelque bonne & longue commiſſion; zeſte, en deux pas il eſt à ma porte, & crac, en trois ſauts.....

FIGARO.

Qu'entendez-vous par ces paroles?

SUZANNE.

Il faudrait m'écouter tranquillement.

FIGARO.

Eh qu'eſt-ce qu'il y a? Bon dieu!

SUZANNE.

Il y a, mon ami, que, las de courtiſer les beautés des environs, Monſieur le Comte Almaviva veut rentrer au château, mais non pas chez ſa femme; c'eſt ſur la tienne, entens-tu, qu'il a jetté ſes vues, auxquelles il eſpère que ce logement ne nuira pas. Et c'eſt ce que le loyal Bazile, honnête agent de ſes plaiſirs, & mon noble maître à chanter, me répete chaque jour, en me donnant leçon.

FIGARO.

Bazile! ô mon mignon! ſi jamais volée de bois vert, appliquée ſur une échine, a duement redreſſé la moëlle épinière à quelqu'un.....

SUZANNE.

Tu croyais, bon garçon! que cette dot qu'on me donne était pour les beaux yeux de ton mérite?

FIGARO.

J'avais aſſez fait pout l'eſpérer.

SUZANNE.

Que les gens d'eſprit ſont bêtes!

FIGARO.

On le dit.

SUZANNE.

Mais c'eſt qu'on ne veut pas le croire.

FIGARO.

On a tort.

SUZANNE.

Apprens qu'il la deſtine à obtenir de moi, ſecretement, certain quart-d'heure, ſeul à ſeule, qu'un ancien droit du Seigneur...... Tu ſais s'il était triſte !

FIGARO.

Je le ſais tellement que, ſi Monſieur le Comte en ſe mariant, n'eût pas aboli ce droit honteux, jamais je ne t'euſſe épouſée dans ſes domaines.

SUZANNE.

Hé bien! s'il l'a détruit, il s'en repent; & c'eſt de ta fiancée qu'il veut le racheter en ſecret aujourd'hui.

FIGARO *ſe frottant la tête.*

Ma tête s'amollit de ſurpriſe; & mon front fertiliſé......

SUZANNE.

Ne le frotte donc pas!

FIGARO.

Quel danger?

SUZANNE *riant.*

S'il y venait un petit bouton; des gens ſuperſtitieux.......

FIGARO.

Tu ris friponne! Ah! s'il y avait moyen d'attrapper ce grand trompeur, de le faire donner dans un bon piége, & d'empocher ſon or!

SUZANNE.

De l'intrigue, & de l'argent; te voilà dans ta ſphère.

FIGARO.

Ce n'eſt pas la honte qui me retient.

SUZANNE.

La crainte?

FIGARO.

Ce n'eſt rien d'entreprendre une choſe dangereuſe; mais d'échapper au péril en la menant à bien : car, d'entrer chez quelqu'un la nuit, de lui ſouffler ſa femme, & d'y recevoir cent coups de fouet pour la peine, il n'eſt rien plus aiſé; mille ſots coquins l'ont fait. Mais....... *(on ſonne de l'intérieur.)*

SUZANNE.

Voilà Madame éveillée; elle m'a bien recommandé d'être la premiere à lui parler le matin de mes noces.

FIGARO.

Y a-t-il encor quelque choſe là-deſſous?

SUZANNE.

Le berger dit que cela porte bonheur aux épouſes délaiſſées. Adieu, mon petit fi, fi, Figaro, rêve à notre affaire.

FIGARO.

Pour m'ouvrir l'eſprit, donne un petit baiſer.

SUZANNE.

A mon amant aujourd'hui? Je t'en ſouhaite! Et qu'en dirait demain mon mari?

Figaro l'embraſſe.

SUZANNE.

Hé bien! hé bien!

FIGARO.

C'eſt que tu n'as pas d'idée de mon amour.

SUZANNE *ſe défrippant.*

Quand ceſſerez-vous, importun, de m'en parler du matin au ſoir?

FIGARO *myſtérieuſement.*

Quand je pourrai te le prouver, du ſoir juſqu'au matin. *(on ſonne une ſeconde fois.)*

SUZANNE *de loin, les doigts unis ſur ſa bouche.*

Voilà votre baiſer, Monſieur; je n'ai plus rien à vous.

FIGARO *court après elle.*

O! mais ce n'eſt pas ainſi que vous l'avez reçu.

SCÈNE II.

FIGARO *ſeul.*

LA charmante fille! toujours riante, verdiſſante, pleine de gaité, d'eſprit, d'amour & de délices! mais ſage!..... *(il marche vivement en ſe frottant les mains.)* Ah, Monſeigneur! Mon cher Monſeigneur! vous voulez m'en donner....... à garder? Je cherchais auſſi pourquoi m'ayant nommé concierge, il m'emmene à ſon ambaſſade, &

m'établit courier de dépêches. J'entens, Monsieur le Comte : trois promotions à la fois ; vous, compagnon Ministre ; moi, Cassecou politique, & Suzon, Dame du lieu, l'Ambassadrice de poche, & puis fouette courier ! pendant que je galoperais d'un côté, vous feriez faire de l'autre à ma belle un joli chemin ! me crottant, m'échinant pour la gloire de votre famille ; vous, daignant concourir à l'accroissement de la mienne ! quelle douce réciprocité ! Mais, Monseigneur, il y a de l'abus. Faire à Londres, en même-tems, les affaires de votre Maître, & celles de votre Valet ! représenter, à la fois, le Roi & moi, dans une Cour étrangère, c'est trop de moitié, c'est trop. — Pour toi, Bazile ! fripon mon cadet ! Je veux t'apprendre à clocher devant les boîteux ; je veux . . . . . non, dissimulons avec eux, pour les enferrer l'un par l'autre. Attention sur la journée, Monsieur Figaro ! d'abord avancer l'heure de votre petite fête, pour épouser plus sûrement ; écarter une Marceline, qui de vous est friande en diable ; empocher l'or & les présens ; donner le change aux petites passions de Monsieur le Comte ; étriller rondement Monsieur du Bazile & . . . . .

SCÈNE III.

MARCELINE, BARTHOLO, FIGARO.

FIGARO *s'interrompt.*

. . . . HÉÉÉÉ, voilà le gros Docteur, la fête sera complette. Hé, bon jour, cher Docteur de mon cœur.

Eſt-ce ma noce avec Suzon qui vous attire au château ?

BARTHOLO *avec dédain.*

Ah, mon cher Monſieur, point du tout.

FIGARO.

Cela ſerait bien généreux!

BARTHOLO.

Certainement, & par trop ſot.

FIGARO.

Moi qui eus le malheur de troubler la vôtre !

BARTHOLO.

Avez-vous autre choſe à nous dire ?

FIGARO.

On n'aura pas pris ſoin de votre mule!

BARTHOLO *en colère.*

Bavard enragé! laiſſez-nous.

FIGARO.

Vous vous fâchez, Docteur? les gens de votre état ſont bien durs! pas plus de pitié des pauvres animaux.... en vérité.... que ſi c'était des hommes! Adieu, Marceline: avez-vous toujours envie de plaider contre moi?

Pour n'aimer pas, faut-il qu'on ſe haïſſe?

Je m'en rapporte au Docteur.

BARTHOLO.

Queſt-ce que c'eſt?

FIGARO.

Elle vous le contera de reste. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

MARCELINE, BARTHOLO.

BARTHOLO *le regarde aller.*

Ce drôle est toujours le même! & à moins qu'on ne l'écorche vif, je prédis qu'il mourra dans la peau du plus fier insolent....

MARCELINE *le retourne.*

Enfin vous voilà donc, éternel Docteur? toujours si grave & compassé, qu'on pourrait mourir en attendant vos secours, comme on s'est marié jadis, malgré vos précautions.

BARTHOLO.

Toujours amère & provoquante! Hé bien, qui rend donc ma présence au château si nécessaire? Monsieur le Comte a-t-il eu quelque accident?

MARCELINE.

Non, Docteur.

BARTHOLO.

La Rosine, sa trompeuse Comtesse, est-elle incommodée, dieu-merci?

MARCELINE.

Elle languit.

BARTHOLO.

Et de quoi ?

MARCELINE.

Son mari la néglige.

BARTHOLO *avec joie.*

Ah, le digne époux qui me venge !

MARCELINE.

On ne ſait comment définir le Comte ; il eſt jaloux, & libertin.

BARTHOLO.

Libertin par ennui, jaloux par vanité ; cela va ſans dire.

MARCELINE.

Aujourd'hui, par exemple, il marie notre Suzanne à ſon Figaro qu'il comble en faveur de cette union . . . . . .

BARTHOLO.

Que ſon Excellence a rendue néceſſaire !

MARCELINE.

Pas tout à fait ; mais dont ſon Excellence voudrait égayer en ſecret l'événement avec l'épouſée . . . . .

BARTHOLO.

De Monſieur Figaro ? c'eſt un marché qu'on peut conclure avec lui.

MARCELINE.

Bazile aſſure que non.

BARTHOLO.

Cet autre maraut loge ici ? C'eſt une caverne ! Hé qu'y fait-il ?

MARCELINE.

Tout le mal dont il eſt capable. Mais le pis que j'y trouve, eſt cette ennuyeuſe paſſion qu'il a pour moi, depuis ſi long-tems.

BARTHOLO.

Je me ferais débarraſſé vingt fois de ſa pourſuite.

MARCELINE.

De quelle manière ?

BARTHOLO.

En l'épouſant.

MARCELINE.

Railleur fade & cruel, que ne vous débarraſſez-vous de la mienne à ce prix ? ne le devez-vous pas ? où eſt le ſouvenir de vos engagemens ? qu'eſt devenu celui de notre petit Emanuel, ce fruit d'un amour oublié, qui devait nous conduire à des noces ?

BARTHOLO *ôtant son chapeau.*

Eſt-ce pour écouter ces ſornettes, que vous m'avez fait venir de Séville ? & cet accès d'hymen qui vous reprend ſi vif.....

MARCELINE.

Eh bien ! n'en parlons plus. Mais ſi rien n'a pu vous porter à la juſtice de m'épouſer ; aidez-moi donc du moins à en épouſer un autre.

BARTHOLO.

Ah ! volontiers : parlons. Mais quel mortel abandonné du ciel & des femmes ?....

MARCELINE.

Eh ! qui pourrait-ce être, Docteur, ſinon le beau, le gai, l'aimable Figaro ?

BARTHOLO.

Ce fripon-là ?

MARCELINE.

Jamais fâché ; toujours en belle humeur ; donnant le préſent à la joie, & s'inquiétant de l'avenir tout auſſi peu que du paſſé ; ſemillant, généreux ! généreux.....

BARTHOLO.

Comme un voleur.

MARCELINE.

Comme un Seigneur. Charmant enfin ; mais c'eſt le plus grand monſtre !

BARTHOLO.

Et sa Suzanne ?

MARCELINE.

Elle ne l'aurait pas la rusée, si vous vouliez m'aider, mon petit Docteur, à faire valoir un engagement que j'ai de lui.

BARTHOLO.

Le jour de son mariage ?

MARCELINE.

On en rompt de plus avancés : & si je ne craignais d'éventer un petit secret des femmes!...

BARTHOLO.

En ont-elles pour le médecin du corps ?

MARCELINE.

Ah, vous savez que je n'en ai pas pour vous ! Mon sexe est ardent, mais timide : un certain charme a beau nous attirer vers le plaisir, la femme la plus avanturée sent en elle une voix qui lui dit : sois belle si tu peux, sage si tu veux ; mais sois considérée, il le faut. Or, puisqu'il faut être au moins considérée ; que toute femme en sent l'importance ; effrayons d'abord la Suzanne sur la divulgation des offres qu'on lui fait.

BARTHOLO.

Où cela menera-t-il ?

MARCELINE.

Que la honte la prenant au collet, elle continuera

nuera de refuser le Comte, lequel pour se venger, appuiera l'opposition que j'ai faite à son mariage; alors le mien devient certain.

BARTHOLO.

Elle a raison. Parbleu, c'est un bon tour que de faire épouser ma vieille gouvernante, au coquin qui fit enlever ma jeune maîtresse.

MARCELINE, *vîte.*

Et qui croit ajouter à ses plaisirs, en trompant mes espérances.

BARTHOLO, *vîte.*

Et qui m'a volé dans le tems, cent écus que j'ai sur le cœur.

MARCELINE.

Ah quelle volupté!....

BARTHOLO.

De punir un scélérat.....

MARCELINE.

De l'épouser, Docteur, de l'épouser!

SCÈNE V.

MARCELINE, BARTHOLO, SUZANNE.

SUZANNE, *un bonnet de femme avec un large ruban dans la main, une robe de femme ſur le bras.*

L'ÉPOUSER! l'épouſer! qui donc? mon Figaro?

MARCELINE, *aigrement.*

Pourquoi non? Vous l'épouſez bien!

BARTHOLO, *riant.*

Le bon argument de femme en colère! nous parlions, belle Suzon, du bonheur qu'il aura de vous poſſéder.

MARCELINE.

Sans compter Monſeigneur dont on ne parle pas.

SUZANNE, *une révérence.*

Votre ſervante, Madame; il y a toujours quelque choſe d'amer dans vos propos.

MARCELINE, *une révérence.*

Bien la vôtre, Madame; où donc eſt l'amertume? n'eſt-il pas juſte qu'un libéral Seigneur partage un peu la joie qu'il procure à ſes gens?

SUZANNE.

Qu'il procure ?

MARCELINE.

Oui, Madame.

SUZANNE.

Heureuſement la jaloufie de Madame eſt auſſi connue, que ſes droits ſur Figaro ſont légers.

MARCELINE.

On eût pu les rendre plus forts, en les cimentant à la façon de Madame.

SUZANNE.

Oh cette façon, Madame, eſt celle des Dames ſavantes.

MARCELINE.

Et l'enfant ne l'eſt pas du tout! Innocente comme un vieux juge!

BARTHOLO, *attirant Marceline.*

Adieu, jolie fiancée de notre Figaro.

MARCELINE, *une révérence.*

L'accordée ſecrète de Monſeigneur.

SUZANNE, *une révérence.*

Qui vous eſtime beaucoup, Madame.

MARCELINE, *une révérence.*

Me fera-t-elle auſſi l'honneur de me chérir un peu, Madame ?

SUZANNE, *une révérence.*

A cet égard, Madame n'a rien à desirer.

MARCELINE, *une révérence.*

C'est une si jolie personne que Madame!

SUZANNE, *une révérence.*

Eh mais assez pour désoler Madame.

MARCELINE, *une révérence.*

Sur-tout bien respectable!

SUZANNE, *une révérence.*

C'est aux duègnes à l'être.

MARCELINE, *outrée.*

Aux duègnes! aux duègnes!

BARTHOLO *l'arrêtant.*

Marceline!

MARCELINE.

Allons, Docteur; car je n'y tiendrais pas. Bon jour, Madame. (*une révérence*).

SCÈNE VI.

SUZANNE, *seule.*

ALLEZ, Madame! allez, Pédante! je crains aussi peu vos efforts, que je méprise vos outrages. —

Voyez cette vieille Sibylle ! parce qu'elle a fait quelques études & tourmenté la jeuneſſe de Madame, elle veut tout dominer au château ! (*elle jette la robe qu'elle tient, ſur une chaiſe.*) Je ne ſais plus ce que je venais prendre.

SCÈNE VII.

SUZANNE, CHÉRUBIN.

CHÉRUBIN, *accourant.*

Ah, Suzon ! depuis deux heures j'épie le moment de te trouver ſeule. Hélas ! tu te maries, & moi je vais partir.

SUZANNE.

Comment mon mariage éloigne-t-il du château le premier page de Monſeigneur ?

CHÉRUBIN, *piteuſement.*

Suzanne, il me renvoie.

SUZANNE *le contrefait.*

Chérubin, quelque ſottiſe !

CHÉRUBIN.

Il m'a trouvé hier au ſoir chez ta couſine Fanchette, à qui je feſais répéter ſon petit rôle d'innocente, pour la fête de ce ſoir : il s'eſt mis dans une fureur, en me voyant ! — *ſortez*, m'a-t-il dit, *petit*..... Je n'oſe pas prononcer devant une femme le gros mot qu'il a dit : *ſortez* ; &

demain vous ne coucherez pas au château. Si Madame, si ma belle maraine ne parvient pas à l'appaiser; c'est fait, Suzon, je suis à jamais privé du bonheur de te voir.

SUZANNE.

De me voir! moi? c'est mon tour! ce n'est donc plus pour ma maîtresse que vous soupirez en secret?

CHÉRUBIN.

Ah, Suzon, qu'elle est noble & belle! mais qu'elle est imposante!

SUZANNE.

C'est-à-dire que je ne le suis pas, & qu'on peut oser avec moi......

CHÉRUBIN.

Tu sais trop bien, méchante, que je n'ose pas oser. Mais que tu es heureuse! à tous momens la voir, lui parler, l'habiller le matin & la déshabiller le soir, épingle à épingle...... ah, Suzon! je donnerais...... qu'est-ce que tu tiens donc là?

SUZANNE, *raillant.*

Hélas, l'heureux bonnet, & le fortuné ruban qui renferment la nuit les cheveux de cette belle maraine......

CHÉRUBIN, *vivement.*

Son ruban de nuit! donne-le-moi, mon cœur.

SUZANNE, *le retirant.*

Eh que non pas: — *Son cœur!* Comme il est

familier donc! ſi ce n'était pas un morveux ſans conſéquence. *(Chérubin arrache le ruban,)* ah, le ruban!

CHÉRUBIN *tourne autour du grand fauteuil.*

Tu diras qu'il eſt égaré, gâté; qu'il eſt perdu. Tu diras tout ce que tu voudras.

SUZANNE *tourne après lui.*

O! dans trois ou quatre ans, je prédis que vous ferez le plus grand petit vaurien!.... Rendez-vous le ruban? (*elle veut le reprendre*).

CHÉRUBIN *tire une romance de ſa poche.*

Laiſſe, ah, laiſſe-le moi, Suzon; je te donnerai ma romance, & pendant que le ſouvenir de ta belle maîtreſſe attriſtera tous mes momens, le tien y verſera le ſeul rayon de joie, qui puiſſe encor amuſer mon cœur.

SUZANNE *arrache la romance.*

Amuſer votre cœur, petit ſcélérat! vous croyez parler à votre Fanchette; on vous ſurprend chez elle; & vous ſoupirez pour Madame; & vous m'en contez à moi, par-deſſus le marché!

CHÉRUBIN *exalté.*

Cela eſt vrai, d'honneur! je ne ſais plus ce que je ſuis; mais depuis quelque tems je ſens ma poitrine agitée; mon cœur palpite au ſeul aſpect d'une femme; les mots *amour* & *volupté* le font treſſaillir & le troublent. Enfin le beſoin de dire à quelqu'un *je vous aime*, eſt devenu pour moi ſi preſſant, que je le dis tout ſeul, en courant dans

le parc, à ta maîtreſſe, à toi, aux arbres, aux nuages, au vent qui les emporte avec mes paroles perdues. — Hier je rencontrai Marceline....

SUZANNE, *riant.*

Ah, ah, ah, ah!

CHÉRUBIN.

Pourquoi non? elle eſt femme! elle eſt fille! une fille! une femme! ah que ces noms ſont doux! qu'ils ſont intéreſſans!

SUZANNE.

Il devient fou!

CHÉRUBIN.

Fanchette eſt douce; elle m'écoute au moins; tu ne l'es pas, toi!

SUZANNE.

C'eſt bien dommage; écoutez donc Monſieur! (*Elle veut arracher le ruban.*)

CHÉRUBIN *tourne en fuyant.*

Ah! ouiche! on ne l'aura, vois-tu, qu'avec ma vie. Mais, ſi tu n'es pas contente du prix, j'y joindrai mille baiſers.

(*Il lui donne chaſſe à ſon tour.*)

SUZANNE *tourne en fuyant.*

Mille ſoufflets, ſi vous approchez. Je vais m'en plaindre à ma maîtreſſe; &, loin de ſupplier pour vous, je dirai moi-même à Monſeigneur : c'eſt bien fait, Monſeigneur; chaſſez-nous ce petit voleur;

renvoyez à ses parens un petit mauvais sujet qui se donne les airs d'aimer Madame, & qui veut toujours m'embrasser par contre-coup.

CHÉRUBIN *voit le Comte entrer; il se jette derriere le fauteuil avec effroi.*

Je suis perdu.

SUZANNE.

Quelle frayeur?

SCÈNE VIII.

SUZANNE, LE COMTE, CHÉRUBIN caché.

SUZANNE *apperçoit le Comte.*

AH!..... (*Elle s'approche du fauteuil pour masquer Chérubin.*)

LE COMTE *s'avance.*

Tu es émue, Suzon! tu parlais seule, & ton petit cœur paraît dans une agitation...... bien pardonnable, au reste, un jour comme celui-ci.

SUZANNE, *troublée.*

Monseigneur, que me voulez-vous? Si l'on vous trouvait avec moi.....

LE COMTE.

Je serais désolé qu'on m'y surprît; mais tu sais tout l'intérêt que je prens à toi. Bazile ne t'a pas laissé ignorer mon amour. Je n'ai qu'un instant pour t'expliquer mes vues; écoute. (*Il s'assied dans le fauteuil*).

SUZANNE, *vivement.*

Je n'écoute rien.

LE COMTE *lui prend la main.*

Un ſeul mot. Tu ſais que le Roi m'a nommé ſon ambaſſadeur à Londres. J'emmene avec moi Figaro : je lui donne un excellent poſte ; & comme le devoir d'une femme eſt de ſuivre ſon mari......

SUZANNE.

Ah, ſi j'oſais parler !

LE COMTE *la rapproche de lui.*

Parle, parle, ma chère ; uſe aujourd'hui d'un droit que tu prens ſur moi pour la vie.

SUZANNE, *effrayée.*

Je n'en veux point, Monſeigneur, je n'en veux point. Quittez-moi, je vous prie.

LE COMTE.

Mais dis auparavant.

SUZANNE, *en colère.*

Je ne ſais plus ce que je diſais.

LE COMTE.

Sur le devoir des femmes.

SUZANNE.

Eh bien ! lorſque Monſeigneur enleva la ſienne de chez le Docteur, & qu'il l'épouſa par amour ; lorſqu'il abolit pour elle un certain affreux droit du Seigneur.....

LE COMTE, *gaiment.*

Qui fesait bien de la peine aux filles ! ah Suzette ! ce droit charmant ! Si tu venais en jaser sur la brune au jardin, je mettrais un tel prix à cette légère faveur....

BAZILE *parle en dehors.*

Il n'est pas chez lui, Monseigneur.

LE COMTE *se leve.*

Quelle est cette voix ?

SUZANNE.

Que je suis malheureuse !

LE COMTE.

Sors, pour qu'on n'entre pas.

SUZANNE, *troublée.*

Que je vous laisse ici ?

BAZILE *crie en dehors.*

Monseigneur était chez Madame, il en est sorti : je vais voir.

LE COMTE.

Et pas un lieu pour se cacher ! ah ! derriere ce fauteuil..... assez mal ; mais renvoie-le bien vîte.

SUZANNE *lui barre le chemin, il la pousse doucement, elle recule, & se met ainsi entre lui & le petit Page ; mais pendant que le Comte s'abaisse & prend sa place, Chérubin tourne & se jette effrayé sur le fauteuil à genoux, & s'y blottit. Suzanne prend la robe qu'elle apportait, en couvre le Page, & se met devant le fauteuil.*

SCÈNE IX.

LE COMTE & CHÉRUBIN cachés, SUZANNE, BAZILE.

BAZILE.

N'AURIEZ-VOUS pas vu Monſeigneur, Mademoiſelle?

SUZANNE, *bruſquement.*

Hé pourquoi l'aurais-je vu? Laiſſez-moi.

BAZILE *s'approche.*

Si vous étiez plus raiſonnable, il n'y aurait rien d'étonnant à ma queſtion. C'eſt Figaro qui le cherche.

SUZANNE.

Il cherche donc l'homme qui lui veut le plus de mal après vous?

LE COMTE, *à part.*

Voyons un peu comme il me ſert.

BAZILE.

Deſirer du bien à une femme, eſt-ce vouloir du mal à ſon mari?

SUZANNE.

Non, dans vos affreux principes, agent de corruption.

BAZILE.

Que vous demande-t-on ici que vous n'alliez prodiguer à un autre ? grace à la douce cérémonie, ce qu'on vous défendait hier, on vous le prefcrira demain.

SUZANNE.

Indigne !

BAZILE.

De toutes les chofes férieufes, le mariage étant la plus boufonne, j'avais penfé......

SUZANNE *outrée.*

Des horreurs. Qui vous permet d'entrer ici ?

BAZILE.

La, la, mauvaife ! Dieu vous appaife ! il n'en fera que ce que vous voulez : mais ne croyez pas non plus que je regarde Monfieur Figaro comme l'obftacle qui nuit à Monfeigneur ; & fans le petit Page.....

SUZANNE, *timidement.*

Don Chérubin ?

BAZILE *la contrefait.*

Cherubino di amore, qui tourne autour de vous fans ceffe, & qui ce matin encor, rôdait ici pour y entrer, quand je vous ai quittée ; dites que cela n'eft pas vrai ?

SUZANNE.

Quelle impofture ! allez-vous-en, méchant homme !

BAZILE.

On est un méchant homme, parce qu'on y voit clair. N'est-ce pas pour vous aussi cette romance dont il fait mystère?

SUZANNE, *en colère.*

Ah! oui, pour moi!....

BAZILE.

A moins qu'il ne l'ait composée pour Madame! en effet, quand il sert à table on dit qu'il la regarde avec des yeux!.... mais peste, qu'il ne s'y joue pas; Monseigneur est *brutal* sur l'article.

SUZANNE, *outrée.*

Et vous bien scélérat, d'aller semant de pareils bruits pour perdre un malheureux enfant tombé dans la disgrace de son maître.

BAZILE.

L'ai-je inventé? Je le dis, parce que tout le monde en parle.

LE COMTE *se lève.*

Comment tout le monde en parle!

SUZANNE.

Ah ciel!

BAZILE.

Ha, ha!

LE COMTE.

Courez Bazile, & qu'on le chasse.

Chérubin *dans le fauteuil.* Le Comte. Suzanne. Bazile.

BAZILE.

Ah, que je suis fâché d'être entré!

SUZANNE, *troublée.*

Mon dieu! Mon dieu!

LE COMTE, *à Bazile.*

Elle est saisie. Asséyons-la dans ce fauteuil.

SUZANNE *le repousse vivement.*

Je ne veux pas m'asseoir. Entrer ainsi librement, c'est indigne!

LE COMTE.

Nous sommes deux avec toi, ma chère. Il n'y a plus le moindre danger!

BAZILE.

Moi je suis désolé de m'être égayé sur le Page, puisque vous l'entendiez; je n'en usais ainsi, que pour pénétrer ses sentimens; car au fond......

LE COMTE.

Cinquante pistoles, un cheval, & qu'on le renvoie à ses parens.

BAZILE.

Monseigneur, pour un badinage?

LE COMTE.

Un petit libertin que j'ai surpris encor hier avec la fille du jardinier.

BAZILE.

Avec Fanchette?

LE COMTE.

Et dans sa chambre.

SUZANNE, *outrée.*

Où Monseigneur avait sans doute affaire aussi !

LE COMTE, *gaiment.*

J'en aime assez la remarque.

BAZILE.

Elle est d'un bon augure.

LE COMTE, *gaiment.*

Mais non ; j'allais chercher ton oncle Antonio, mon ivrogne de jardinier, pour lui donner des ordres. Je frappe, on est long-tems à m'ouvrir ; ta cousine a l'air empêtré, je prens un soupçon, je lui parle, &, tout en causant, j'examine. Il y avait derriere la porte une espece de rideau, de porte-manteau, de je ne sais pas quoi, qui couvrait des hardes; sans faire semblant de rien, je vais doucement, doucement lever ce rideau, *(pour imiter le geste il leve la robe du fauteuil,)* Et je vois.... *Il apperçoit le Page.* Ah....

Suzanne. Chérubin *dans le fauteuil.* Le Comte. Bazile.

BAZILE.

Ha, ha !

LE COMTE.

Ce tour-ci vaut l'autre.

BAZILE.

BAZILE.

Encor mieux.

LE COMTE, *à Suzanne.*

A merveilles, Mademoiselle : à peine fiancée vous faites de ces aprêts ? C'était pour recevoir mon Page que vous desiriez d'être seule ? Et vous, Monsieur, qui ne changez point de conduite ; il vous manquait de vous adresser sans respect pour votre maraine, à sa premiere camariste, à la femme de votre ami ! mais je ne souffrirai pas que Figaro, qu'un homme que j'estime, & que j'aime, soit victime d'une pareille tromperie : était-il avec vous, Bazile ?

SUZANNE *outrée.*

Il n'y a tromperie, ni victime ; il était là lorsque vous me parliez.

LE COMTE *emporté.*

Puisse-tu mentir en le disant ! son plus cruel ennemi n'oserait lui souhaiter ce malheur.

SUZANNE.

Il me priait d'engager Madame à vous demander sa grace. Votre arrivée l'a si fort troublé, qu'il s'est masqué de ce fauteuil.

LE COMTE *en colère.*

Ruse d'enfer ! je m'y suis assis en entrant.

CHÉRUBIN.

Hélas, Monseigneur, j'étais tremblant derriere.

LE COMTE.

Autre fourberie ! je viens de m'y placer moi-même.

CHÉRUBIN.

Pardon, mais c'eſt alors que je me ſuis blotti dedans.

LE COMTE *plus outré.*

C'eſt donc une couleuvre, que ce petit..... ſerpent là ! il nous écoutait !

CHÉRUBIN.

Au contraire, Monſeigneur, j'ai fait ce que j'ai pu pour ne rien entendre.

LE COMTE.

O perfidie ! (*à Suzanne.*) Tu n'épouſeras pas Figaro.

BAZILE.

Contenez-vous, on vient.

LE COMTE, *tirant Chérubin du fauteuil & le mettant ſur ſes pieds.*

Il reſterait-là devant toute la terre !

✻

SCÈNE X.

CHÉRUBIN, SUZANNE, FIGARO, LA COMTESSE, LE COMTE, FANCHETTE, BAZILE.

Beaucoup de Valets, Payſannes, Payſans vêtus de blanc.

FIGARO, *tenant une toque de femme, garnie de plumes blanches & de rubans blancs, parle à la Comteſſe.*

Il n'y a que vous, Madame, qui puiſſiez nous obtenir cette faveur.

LA COMTESSE.

Vous les voyez, Monſieur le Comte, ils me ſuppoſent un crédit que je n'ai point : mais comme leur demande n'eſt pas déraiſonnable ....

LE COMTE *embarraſſé.*

Il faudrait qu'elle le fût beaucoup......

FIGARO, *bas à Suzanne.*

Soutiens bien mes efforts.

SUZANNE *bas à Figaro.*

Qui ne méneront à rien.

FIGARO *bas.*

Va toujours.

LE COMTE, *à Figaro.*

Que voulez-vous?

FIGARO.

Monſeigneur, vos vaſſaux touchés de l'abolition d'un certain droit fâcheux, que votre amour pour Madame....

LE COMTE.

Hé bien, ce droit n'exiſte plus, que veux-tu dire?

FIGARO *malignement.*

Qu'il eſt bien tems que la vertu d'un ſi bon maître éclatte; elle m'eſt d'un tel avantage aujourd'hui, que je deſire être le premier à la célébrer à mes noces.

LE COMTE, *plus embarraſſé.*

Tu te moques, ami! l'abolition d'un droit honteux, n'eſt que l'acquit d'une dette envers l'honnêteté. Un Eſpagnol peut vouloir conquérir la beauté par des ſoins; mais en exiger le premier, le plus doux emploi, comme une ſervile redevance; ah c'eſt la tyrannie d'un Vandale, & non le droit avoué d'un noble Caſtillan.

FIGARO *tenant Suzanne par la main.*

Permettez donc que cette jeune créature, de qui votre ſageſſe a préſervé l'honneur, reçoive de votre main publiquement, la toque virginale, ornée de plumes & de rubans blancs, ſymbole de la pureté de vos intentions: — adoptez-en la cérémonie pour tous les mariages, & qu'un quatrain chanté en chœur, rappelle à jamais le ſouvenir.....

LE COMTE *embarrassé.*

Si je ne savais pas qu'amoureux, poëte & musicien sont trois titres d'indulgence pour toutes les folies.....

FIGARO.

Joignez-vous à moi, mes amis.

Tous ensemble.

Monseigneur! Monseigneur!

SUZANNE, *au Comte.*

Pourquoi fuir un éloge que vous méritez si bien?

LE COMTE *à part.*

La perfide!

FIGARO.

Regardez-la donc, Monseigneur; jamais plus jolie fiancée ne montrera mieux la grandeur de votre sacrifice.

SUZANNE.

Laisse-là ma figure, & ne vantons que sa vertu.

LE COMTE, *à part.*

C'est un jeu que tout ceci.

LA COMTESSE.

Je me joins à eux, Monsieur le Comte; & cette cérémonie me sera toujours chère, puisqu'elle doit son motif à l'amour charmant que vous aviez pour moi.

LE COMTE.

Que j'ai toujours, Madame; & c'eſt à ce titre que je me rends.

Tous enſemble.

Vivat.

LE COMTE, *à part.*

Je ſuis pris; (*haut*). Pour que la cérémonie eût un peu plus d'éclat, je voudrais ſeulement, qu'on l'a remît à tantôt. (*à part.*) Feſons vite chercher Marceline.

FIGARO, *à Chérubin.*

Eh bien Eſpiègle! vous n'applaudiſſez pas?

SUZANNE.

Il eſt au déſeſpoir; Monſeigneur le renvoie.

LA COMTESSE.

Ah! Monſieur, je demande ſa grace.

LE COMTE.

Il ne la mérite point.

LA COMTESSE.

Hélas! il eſt ſi jeune!

LE COMTE.

Pas tant que vous le croyez.

CHÉRUBIN *tremblant.*

Pardonner généreuſement, n'eſt pas le droit du Seigneur auquel vous avez renoncé en épouſant Madame.

LA COMTESSE.

Il n'a renoncé qu'à celui qui vous affligeait tous.

SUZANNE.

Si Monſeigneur avait cédé le droit de pardonner, ce ſerait sûrement le premier qu'il voudrait racheter en ſecret.

LE COMTE *embarraſſé.*

Sans doute.

LA COMTESSE.

Eh pourquoi le racheter?

CHÉRUBIN, *au Comte.*

Je fus léger dans ma conduite, il eſt vrai, Monſeigneur; mais jamais la moindre indiſcrétion dans mes paroles....

LE COMTE *embarraſſé.*

Eh bien, c'eſt aſſez....

FIGARO.

Qu'entend-il?

LE COMTE *vivement.*

C'eſt aſſez, c'eſt aſſez, tout le monde exige ſon pardon, je l'accorde, & j'irai plus loin. Je lui donne une compagnie dans ma légion.

Tous enſemble.

Vivat.

LE COMTE.

Mais c'eſt à condition qu'il partira ſur le champ, pour joindre en Catalogne.

FIGARO.

Ah! Monſeigneur, demain.

LE COMTE *inſiſte.*

Je le veux.

CHÉRUBIN.

J'obéis.

LE COMTE.

Saluez votre maraine, & demandez ſa protection.

CHÉRUBIN, *met un genou en terre, devant la Comteſſe, & ne peut parler.*

LA COMTESSE *émue.*

Puiſqu'on ne peut vous garder ſeulement aujourd'hui, partez, jeune homme. Un nouvel état vous appelle; allez le remplir dignement. Honorez votre bienfaiteur. Souvenez-vous de cette maiſon, où votre jeuneſſe a trouvé tant d'indulgence. Soyez ſoumis, honnête & brave; nous prendrons part à vos ſuccès. (*Chérubin ſe reléve, & retourne à ſa place.*)

LE COMTE.

Vous êtes bien émue, Madame!

LA COMTESSE.

Je ne m'en défens pas. Qui ſait le ſort d'un enfant jetté dans une carrière auſſi dangereuſe! il eſt allié de mes parens; & de plus, il eſt mon filleul.

LE COMTE, *à part.*

Je vois que Bazile avait raiſon. (*haut.*) Jeune homme, embraſſez Suzanne.... pour la dernière fois.

FIGARO.

Pourquoi cela, Monſeigneur? il viendra paſſer ſes hivers. Baiſe-moi donc auſſi Capitaine! *(il l'embraſſe)* Adieu, mon petit Chérubin. Tu vas mener un train de vie bien différent, mon enfant: dame! tu ne rôderas plus tout le jour au quartier des femmes: plus d'échaudés, de goûtés à la crême; plus de main chaude, ou de colin-maillard. De bons ſoldats, morbleu! bazanés, mal vêtus; un grand fuſil bien lourd; tourne à droite, tourne à gauche, en avant, marche à la gloire; & ne va pas broncher en chemin; à moins qu'un bon coup de feu....

SUZANNE.

Fi donc, l'horreur!

LA COMTESSE.

Quel pronoſtic?

LE COMTE.

Où donc eſt Marceline? il eſt bien ſingulier qu'elle ne ſoit pas des vôtres!

FANCHETTE.

Monſeigneur, elle a pris le chemin du Bourg, par le petit ſentier de la Ferme.

LE COMTE.

Et elle en reviendra?

BAZILE.

Quand il plaira à Dieu.

FIGARO.

S'il lui plaiſait qu'il ne lui plût jamais....

FANCHETTE.

Monſieur le Docteur lui donnait le bras.

LE COMTE *vivement.*

Le Docteur eſt ici?

BAZILE.

Elle s'en eſt d'abord emparé.....

LE COMTE, *à part.*

Il ne pouvait venir plus à propos.

FANCHETTE.

Elle avait l'air bien échauffé, elle parlait tout haut en marchant, puis elle s'arrêtait, & feſait comme çà, de grands bras... & Monſieur le Docteur lui feſait comme çà, de la main, en l'appaiſant: elle paraiſſait ſi courroucée! elle nommait mon couſin Figaro.

LE COMTE *lui prend le menton.*

Couſin.... futur.

FANCHETTE *montrant Chérubin.*

Monſeigneur, nous avez-vous pardonné d'hier?..

LE COMTE *interrompt.*

Bon jour, bon jour, petite.

FIGARO.

C'eſt ſon chien d'amour qui la berce ; elle aurait troublé notre fête.

LE COMTE, *à part.*

Elle la troublera je t'en répons. (*haut.*) Allons, Madame, entrons. Bazile, vous paſſerez chez moi.

SUZANNE, *à Figaro.*

Tu me rejoindras, mon fils ?

FIGARO *bas à Suzanne.*

Eſt-il bien enfilé ?

SUZANNE *bas.*

Charmant garçon !

(*Ils ſortent tous.*)



SCÈNE XI.

CHÉRUBIN, FIGARO, BAZILE.

Pendant qu'on ſort, Figaro les arrête tous deux & les ramene.

FIGARO.

AH çà, vous autres! la cérémonie adoptée, ma fête de ce ſoir en eſt la ſuite; il faut bravement nous recorder : ne feſons point comme ces Acteurs, qui ne jouent jamais ſi mal que le jour où la critique eſt le plus éveillée. Nous n'avons point de lendemain qui nous excuſe, nous. Sachons bien nos rôles aujourd'hui.

BAZILE *malignement.*

Le mien eſt plus difficile que tu ne crois.

FIGARO, *feſant, ſans qu'il le voie, le geſte de le roſſer.*

Tu es loin auſſi de ſavoir tout le ſuccès qu'il te vaudra.

CHÉRUBIN.

Mon ami, tu oublies que je pars.

FIGARO.

Et toi, tu voudrais bien reſter!

CHÉRUBIN.

Ah! si je le voudrais!

FIGARO.

Il faut ruser. Point de murmure à ton départ. Le manteau de voyage à l'épaule; arrange ouvertement ta trousse, & qu'on voie ton cheval à la grille; un tems de galop jusqu'à la Ferme; reviens à pied par les derrières; Monseigneur te croira parti; tiens-toi seulement hors de sa vue; je me charge de l'appaiser après la fête.

CHÉRUBIN.

Mais Fanchette qui ne sait pas son rôle!

BAZILE.

Que diable lui apprenez-vous donc, depuis huit jours, que vous ne la quittez pas?

FIGARO.

Tu n'as rien à faire aujourd'hui, donne-lui par grace une leçon.

BAZILE.

Prenez garde, jeune homme, prenez garde! le pere n'est pas satisfait; la fille a été soufflettée; elle n'étudie pas avec vous: Chérubin! Chérubin! vous lui causerez des chagrins! *tant va la cruche à l'eau!...*

FIGARO.

Ah! voilà notre imbécile, avec ses vieux pro-

verbes! He bien, pédant! que dit la ſageſſe des nations? *tant va la cruche à l'eau, qu'à la fin...*

BAZILE.

Elle s'emplit.

FIGARO *en s'en allant.*

Pas ſi bête, pourtant, pas ſi bête!

Fin du premier Acte.



St Quentin Del. C. N. Malapeau Sculp.

Je le tuerai, je le tuerai. Tuez-le donc, ce méchant Page.



ACTE SECOND.

Le théâtre repréſente une chambre à coucher ſuperbe, un grand lit en alcove, une eſtrade au-devant. La porte pour entrer s'ouvre & ſe ferme à la troiſième couliſſe à droite, celle d'un cabinet, à la premiere couliſſe à gauche. Une porte dans le fond, va chez les femmes. Une fenêtre s'ouvre de l'autre côté.

SCÈNE PREMIERE.

SUZANNE, LA COMTESSE *entrent par la porte à droite.*

LA COMTESSE *ſe jette dans une bergere.*

FERME la porte, Suzanne, & conte-moi tout, dans le plus grand détail.

SUZANNE.

Je n'ai rien caché à Madame.

LA COMTESSE.

Quoi, Suzon, il voulait te ſéduire?

SUZANNE.

Oh que non. Monſeigneur n'y met pas tant de façon avec ſa ſervante : il voulait m'acheter.

LA COMTESSE.

Et le petit Page était préſent ?

SUZANNE.

C'eſt-à-dire, caché derrière le grand fauteuil. Il venait me prier de vous demander ſa grace.

LA COMTESSE.

Hé pourquoi ne pas s'adreſſer à moi-même ; eſt-ce que je l'aurais refuſé, Suzon ?

SUZANNE.

C'eſt ce que j'ai dit : mais ſes regrets de partir, & ſur-tout de quitter Madame ! *Ah Suzon, qu'elle eſt noble & belle ! mais qu'elle eſt impoſante !*

LA COMTESSE.

Eſt-ce que j'ai cet air-là, Suzon ? moi qui l'ai toujours protégé.

SUZANNE.

Puis il a vu votre ruban de nuit que je tenais, il s'eſt jetté deſſus......

LA COMTESSE *ſouriant.*

Mon ruban ?.... quelle enfance ?

SUZANNE.

J'ai voulu le lui ôter ; Madame, c'était un lion ; ſes

ſes yeux brillaient . . . . . tu ne l'auras qu'avec ma vie, diſait-il, en forçant ſa petite voix douce & grêle.

LA COMTESSE *rêvant.*

Eh bien, Suzon?

SUZANNE.

Eh bien, Madame, eſt-ce qu'on peut faire finir ce petit démon là? ma maraine par-ci; je voudrais bien par l'autre; & parce qu'il n'oſerait ſeulement baiſer la robe de Madame, il voudrait toujours m'embraſſer moi.

LA COMTESSE *rêvant.*

Laiſſons . . . . . laiſſons ces folies . . . . Enfin, ma pauvre Suzanne, mon époux a fini par te dire?

SUZANNE.

Que ſi je ne voulais pas l'entendre, il allait protéger Marceline.

LA COMTESSE *ſe lève & ſe promene, en ſe ſervant fortement de l'éventail.*

Il ne m'aime plus du tout.

SUZANNE.

Pourquoi tant de jalouſie?

LA COMTESSE.

Comme tous les maris, ma chère! uniquement par orgueil. Ah je l'ai trop aimé! je l'ai laſſé de mes tendreſſes, & fatigué de mon amour; voilà mon ſeul tort avec lui : mais je n'entens

pas que cet honnête aveu te nuiſe, & tu épouſeras Figaro. Lui ſeul peut nous y aider : viendra-t-il?

SUZANNE.

Dès qu'il verra partir la chaſſe.

LA COMTESSE *ſe ſervant de l'éventail.*

Ouvre un peu la croiſée ſur le jardin. Il fait une chaleur ici!....

SUZANNE.

C'eſt que Madame parle & marche avec action. *(Elle va ouvrir la croiſée du fond).*

LA COMTESSE *rêvant long-tems.*

Sans cette conſtance à me fuir .... les hommes ſont bien coupables!

SUZANNE *crie de la fenêtre.*

Ah! voilà Monſeigneur qui traverſe à cheval le grand potager, ſuivi de Pédrille, avec deux, trois, quatre levriers.

LA COMTESSE.

Nous avons du tems devant nous. (*Elle s'aſſied.*) On frappe, Suzon?

SUZANNE *court ouvrir en chantant.*

Ah, c'eſt mon Figaro! ah, c'eſt mon Figaro!

SCENE II.

FIGARO, SUZANNE, LA COMTESSE *assise.*

SUZANNE.

MON cher ami! viens donc. Madame est dans une impatience!....

FIGARO.

Et toi, ma petite Suzanne? — Madame n'en doit prendre aucune. Au fait, de quoi s'agit-il? d'une misère. Monsieur le Comte trouve notre jeune femme aimable, il voudrait en faire sa maîtresse; & c'est bien naturel.

SUZANNE.

Naturel?

FIGARO.

Puis il m'a nommé courier de dépêches, & Suzon conseiller d'ambassade. Il n'y a pas là d'étourderie.

SUZANNE.

Tu finiras?

FIGARO.

Et parce que Suzanne ma fiancée n'accepte pas le diplôme, il va favoriser les vues de Marceline; quoi de plus simple encor? se venger de ceux qui nuisent à nos projets en renversant les leurs; c'est ce que chacun fait; ce que nous allons faire nous mêmes. Hé bien, voilà tout pourtant.

LA COMTESSE.

Pouvez-vous, Figaro, traiter ſi légèrement un deſſein qui nous coûte à tous le bonheur ?

FIGARO.

Qui dit cela, Madame ?

SUZANNE.

Au lieu de t'affliger de nos chagrins.....

FIGARO.

N'eſt-ce pas aſſez que je m'en occupe ? Or, pour agir auſſi méthodiquement que lui, tempérons d'abord, ſon ardeur de nos poſſeſſions, en l'inquiétant ſur les ſiennes.

LA COMTESSE.

C'eſt bien dit ; mais comment ?

FIGARO.

C'eſt déja fait, Madame ; un faux avis donné ſur vous.....

LA COMTESSE.

Sur moi ! la tête vous tourne !

FIGARO.

O ! c'eſt à lui qu'elle doit tourner.

LA COMTESSE.

Un homme auſſi jaloux !....

FIGARO.

Tant mieux : pour tirer parti des gens de ce

caractère, il ne faut qu'un peu leur fouetter le sang; c'est ce que les femmes entendent si bien! Puis les tient-on fachés tout rouge; avec un brin d'intrigue on les mene où l'on veut, par le nez, dans le Guadalquivir. Je vous ai fait rendre à Bazile un billet inconnu, lequel avertit Monseigneur, qu'un galant doit chercher à vous voir aujourd'hui pendant le bal.

LA COMTESSE.

Et vous vous jouez ainsi de la vérité sur le compte d'une femme d'honneur......

FIGARO.

Il y en a peu, Madame, avec qui je l'eusse osé, crainte de rencontrer juste.

LA COMTESSE.

Il faudra que je l'en remercie!

FIGARO.

Mais dites-moi s'il n'est pas charmant de lui avoir taillé ses morceaux de la journée, de façon qu'il passe à rôder, à jurer après sa Dame, le tems qu'il destinait à se complaire avec la nôtre! il est déja tout dérouté: galopera-t-il celle-ci? surveillera-t-il celle-là? dans son trouble d'esprit, tenez, tenez, le voilà qui court la plaine, & force un lievre qui n'en peut mais. L'heure du mariage arrive en poste; il n'aura pas pris de parti contre; & jamais il n'osera s'y opposer devant Madame.

SUZANNE.

Non; mais Marceline, le bel esprit, osera le faire, elle.

FIGARO.

Brrrr. Cela m'inquiète bien, ma foi! Tu feras dire à Monseigneur, que tu te rendras sur la brune au jardin.

SUZANNE.

Tu comptes sur celui-là?

FIGARO.

O Dame! écoutez donc; les gens qui ne veulent rien faire de rien, n'avancent rien, & ne sont bons à rien. Voilà mon mot.

SUZANNE.

Il est joli!

LA COMTESSE.

Comme son idée : vous consentiriez qu'elle s'y rendît?

FIGARO.

Point du tout. Je fais endosser un habit de Suzanne à quelqu'un : surpris par nous au rendez-vous, le Comte pourra-t-il s'en dédire?

SUZANNE.

A qui mes habits?

FIGARO.

Chérubin.

LA COMTESSE

Il est parti.

FIGARO.

Non pas pour moi : veut-on me laisser faire?

SUZANNE.

On peut s'en fier à lui pour mener une intrigue.

FIGARO.

Deux, trois, quatre à la fois; bien embrouillées, qui se croisent. J'étais né pour être courtisan.

SUZANNE.

On dit que c'est un métier si difficile!

FIGARO.

Recevoir, prendre, & demander; voilà le secret en trois mots.

LA COMTESSE.

Il a tant d'assurance, qu'il finit par m'en inspirer.

FIGARO.

C'est mon dessein.

SUZANNE.

Tu disais donc?

FIGARO.

Que pendant l'absence de Monseigneur, je vais vous envoyer le Chérubin : coëffez-le, habillez-le; je le renferme & l'endoctrine; & puis dansez, Monseigneur. *(Il sort).*

SCENE III.

SUZANNE, LA COMTESSE *assise.*

LA COMTESSE, *tenant sa boëte à mouches.*

Mon dieu, Suzon, comme je suis faite!.... ce jeune homme qui va venir!...

SUZANNE.

Madame ne veut donc pas qu'il en réchappe?

LA COMTESSE *rêve devant sa petite glace.*

Moi?.... tu verras comme je vais le gronder.

SUZANNE.

Fesons-lui chanter sa romance. (*Elle la met sur la Comtesse.*)

LA COMTESSE.

Mais, c'est qu'en vérité, mes cheveux sont dans un désordre.....

SUZANNE *riant.*

Je n'ai qu'à reprendre ces deux boucles, Madame le grondera bien mieux.

LA COMTESSE *revenant à elle.*

Qu'est-ce que vous dites donc, Mademoiselle?

SCENE IV.

CHÉRUBIN, *l'air honteux*, SUZANNE, LA COMTESSE *assise*.

SUZANNE.

ENTREZ, Monsieur l'Officier ; on est visible.

CHÉRUBIN *avance en tremblant.*

Ah, que ce nom m'afflige, Madame ! il m'apprend qu'il faut quitter des lieux..... une maraine si ... bonne !....

SUZANNE.

Et si belle !

CHÉRUBIN, *avec un soupir.*

Ah ! oui.

SUZANNE *le contrefait.*

Ah ! oui. Le bon jeune homme ! avec ses longues paupieres hypocrites. Allons, bel oiseau bleu, chantez la romance à Madame.

LA COMTESSE *la déplie.*

De qui .... dit-on qu'elle est ?

SUZANNE.

Voyez la rougeur du coupable : en a-t-il un pied sur les joues ?

CHÉRUBIN.

Eſt-ce qu'il eſt défendu... de chérir........

SUZANNE *lui met le poing ſous le nez.*

Je dirai tout, vaurien!

LA COMTESSE.

Là..... chante-t-il?

CHÉRUBIN.

O! Madame, je ſuis ſi tremblant!....

SUZANNE *en riant.*

Et gnian, gnian, gnian, gnian, gnian, gnian, gnian; dès que Madame le veut, modeſte auteur! je vais l'accompagner.

LA COMTESSE.

Prens ma guittare. (*La Comteſſe aſſiſe, tient le papier pour ſuivre. Suzanne eſt derriere ſon fauteuil, & prélude en regardant la muſique par-deſſus ſa maîtreſſe. Le petit Page eſt devant elle, les yeux baiſſés. Ce tableau eſt juſte la belle eſtampe d'après Vanloo, appellée* LA CONVERSATION ESPAGNOLE.

Chérubin.
La Comteſſe.
Suzanne.

ROMANCE.

Air: *Marlbroug s'en vat-en guerre.*

PREMIER COUPLET.

Mon courſier hors d'haleine,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
J'errais de plaine en plaine;
Au gré du deſtrier.

II. COUPLET.

Au gré du destrier;
Sans Varlet, n'Écuyer;
* Là près d'une fontaine,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
Songeant à ma Maraine,
Sentais mes pleurs couler.

III. COUPLET.

Sentais mes pleurs couler,
Prêt à me désoler;
Je gravais sur un frêne,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
Sa lettre sans la mienne;
Le Roi vint à passer.

IV. COUPLET.

Le Roi vint à passer;
Ses Barons, son Clergier.
Beau Page, dit la Reine,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
Qui vous met à la gêne?
Qui vous fait tant plorer?

V. COUPLET.

Qui vous fait tant plorer?
Nous faut le déclarer.
Madame & Souveraine,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
J'avais une Maraine,
Que toujours adorai. **

* Au Spectacle on a commencé la romance à ce vers, en disant: *Auprès d'une Fontaine.*

** Ici la Comtesse arrête le Page en fermant le papier. Le reste ne se chante pas au théâtre.

VI. COUPLET.

Que toujours adorai ;
Je sens que j'en mourrai.
Beau Page, dit la Reine,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine !)
N'est-il qu'une Maraine?
Je vous en servirai.

VII. COUPLET.

Je vous en servirai ;
Mon Page vous ferai ;
Puis à ma jeune Helène,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine !)
Fille d'un Capitaine,
Un jour vous marierai.

VIII. COUPLET.

Un jour vous marierai. —
Nenni n'en faut parler ;
Je veux, traînant ma chaîne,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine !)
Mourir de cette peine ;
Mais non m'en consoler.

LA COMTESSE.

Il y a de la naïveté.... du sentiment même.

SUZANNE *va poser la guitare sur un fauteuil.*

Chérubin. Suzanne. La Comtesse. O! pour du sentiment, c'est un jeune homme qui..... Ah çà, Monsieur l'Officier, vous a-t-on dit que pour égayer la soirée, nous voulons savoir d'avance si un de mes habits vous ira passablement?

LA COMTESSE.

J'ai peur que non.

SUZANNE *se mesure avec lui.*

Il est de ma grandeur. Otons d'abord le manteau. *(Elle le détache.)*

LA COMTESSE.

Et si quelqu'un entrait?

SUZANNE.

Est-ce que nous fesons du mal donc ? je vais fermer la porte : *(Elle court,)* mais c'est la coëffure que je veux voir.

LA COMTESSE.

Sur ma toilette, une baigneuse à moi. *(Suzanne entre dans le cabinet dont la porte est au bord du théâtre.)*

SCENE V.

CHÉRUBIN, LA COMTESSE, *assise.*

LA COMTESSE.

JUSQU'A l'instant du bal, le Comte ignorera que vous soyez au château. Nous lui dirons après, que le tems d'expédier votre brevet, nous a fait naître l'idée......

CHÉRUBIN *le lui montre.*

Hélas, Madame, le voici; Bazile me l'a remis de sa part.

LA COMTESSE.

Déja? l'on a craint d'y perdre une minutte. (*Elle lit.*) Ils se sont tant pressés, qu'ils ont oublié d'y mettre son cachet.

(*Elle le lui rend.*)

SCENE VI.

CHÉRUBIN, LA COMTESSE, SUZANNE.

SUZANNE *entre avec un grand bonnet.*

Le cachet, à quoi?

LA COMTESSE.

A son brevet.

SUZANNE.

Déja?

LA COMTESSE.

C'est ce que je disais. Est-ce là ma baigneuse?

Chérubin.
Suzanne.
La Comtesse.

SUZANNE *s'assied près de la Comtesse.*

Et la plus belle de toutes. (*Elle chante avec des épingles dans sa bouche,*)

Tournez-vous donc envers ici,
Jean de Lyra, mon bel ami.

Chérubin se met à genoux, (*Elle le coëffe.*) Madame, il est charmant!

LA COMTESSE.

Arrange son collet, d'un air un peu plus féminin.

SUZANNE *l'arrange.*

Là.... mais voyez donc ce morveux, comme il eſt joli en fille! j'en ſuis jalouſe, moi! (*Elle lui prend le menton.*) Voulez-vous bien n'être pas joli comme çà?

LA COMTESSE.

Qu'elle eſt folle! Il faut relever la manche, afin que l'amadis prenne mieux.... (*Elle le retrouſſe.*) Qu'eſt-ce qu'il a donc au bras? un ruban!

SUZANNE.

Et un ruban à vous. Je ſuis bien aiſe que Madame l'ait vu. Je lui avais dit que je le dirais, déja! O! ſi Monſeigneur n'était pas venu, j'aurais bien repris le ruban; car je ſuis preſque auſſi forte que lui.

LA COMTESSE.

Il y a du ſang! (*Elle détache le ruban.*)

CHÉRUBIN *honteux.*

Ce matin, comptant partir, j'arrangeais la gourmette de mon cheval; il a donné de la tête, & la boſſette m'a effleuré le bras.

LA COMTESSE.

On n'a jamais mis un ruban....

SUZANNE.

Et ſur-tout un ruban volé. — Voyons donc ce que la boſſette,... la courbette!... la cornette du cheval!.... Je n'entens rien à tous ces noms-là. — Ah qu'il a le bras blanc! c'eſt comme une femme! plus blanc que le mien! regardez donc, Madame? (*Elle les compare*).

LA COMTESSE *d'un ton glacé.*

Occupez-vous plutôt de m'avoir du taffetas gommé, dans ma toilette.

Suzanne lui pousse la tête, en riant; il tombe sur les deux mains. (Elle entre dans le cabinet au bord du théâtre.)

SCENE VII.

CHÉRUBIN *à genoux*, LA COMTESSE *assise.*

LA COMTESSE *reste un moment sans parler, les yeux sur son ruban. Chérubin la dévore de ses regards.*

POUR mon ruban, Monsieur..... comme c'est celui dont la couleur m'agrée le plus.... j'étais fort en colère de l'avoir perdu.

SCENE VIII.

CHÉRUBIN *à genoux*, LA COMTESSE *assise*, SUZANNE.

SUZANNE *revenant.*

ET la ligature à son bras? *(Elle remet à la Comtesse du taffetas gommé & des ciseaux.)*

LA COMTESSE.

En allant lui chercher tes hardes, prens le ruban d'un autre bonnet.

(SUZANNE sort par la porte du fond, en emportant le manteau du Page).

SCENE

SCENE IX.

CHÉRUBIN *à genoux*, LA COMTESSE *assise*.

CHÉRUBIN *les yeux baissés.*

Celui qui m'est ôté, m'aurait guéri en moins de rien.

LA COMTESSE.

Par quelle vertu? *(lui montrant le taffetas,)* ceci vaut mieux.

CHÉRUBIN *hésitant.*

Quand un ruban...... a serré la tête..... ou touché la peau d'une personne......

LA COMTESSE *coupant la phrase.*

....! Étrangère, il devient bon pour les blessures? J'ignorais cette propriété. Pour l'éprouver, je garde celui-ci qui vous a serré le bras. A la première égratignure...... de mes femmes, j'en ferai l'essai.

CHÉRUBIN *pénétré.*

Vous le gardez, & moi je pars.

LA COMTESSE.

Non pour toujours.

CHÉRUBIN.

Je suis si malheureux!

LA COMTESSE *émue.*

Il pleure à préſent! c'eſt ce vilain Figaro avec ſon pronoſtic !

CHÉRUBIN *exalté.*

Ah ! je voudrais toucher au terme qu'il m'a prédit! sûr de mourir à l'inſtant, peut-être ma bouche oſerait.....

LA COMTESSE *l'interrompt, & lui eſſuie les yeux avec ſon mouchoir.*

Taiſez-vous, taiſez-vous, Enfant. Il n'y a pas un brin de raiſon dans tout ce que vous dites. *(on frappe à la porte, elle éleve la voix.)* Qui frappe ainſi chez moi ?

SCÈNE X.

CHÉRUBIN, LA COMTESSE, LE COMTE *en dehors.*

LE COMTE *en dehors.*

POURQUOI donc enfermée?

LA COMTESSE *troublée ſe lève.*

C'eſt mon époux! grands Dieux!.... *(à Chérubin qui s'eſt levé auſſi)* vous ſans manteau, le col & les bras nuds! ſeul avec moi! cet air de déſordre, un billet reçu, ſa jalouſie!....

LE COMTE *en dehors.*

Vous n'ouvrez pas?

LA COMTESSE.

C'est que.... je suis seule.

LE COMTE *en dehors.*

Seule! avec qui parlez-vous donc?

LA COMTESSE *cherchant.*

..... Avec vous sans doute.

CHÉRUBIN *à part.*

Après les scènes d'hier, & de ce matin; il me tuerait sur la place! (*Il court au cabinet de toilette, y entre, & tire la porte sur lui.*)

SCENE XI.

LA COMTESSE *seule, en ôte la clé & court ouvrir au Comte.*

AH quelle faute! quelle faute!

SCENE XII.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LE COMTE *un peu sévère.*

VOUS n'êtes pas dans l'usage de vous enfermer!

LA COMTESSE *troublée.*

Je.... je chiffonnais.... oui je chiffonnais, avec Suzanne; elle est passée un moment chez elle.

LE COMTE *l'examine.*

Vous avez l'air & le ton bien altérés!

LA COMTESSE.

Cela n'eſt pas étonnant... pas étonnant du tout... je vous aſſure .... nous parlions de vous .... elle eſt paſſée, comme je vous dis.

LE COMTE.

Vous parliez de moi!.... Je ſuis ramené par l'inquiétude; en montant à cheval, un billet qu'on m'a remis, mais auquel je n'ajoute aucune foi, m'a.... pourtant agité.

LA COMTESSE.

Comment, Monſieur? .... quel billet?

LE COMTE.

Il faut avouer, Madame, que vous ou moi, ſommes entourés d'êtres ....bien méchans! On me donne avis que, dans la journée, quelqu'un que je crois abſent, doit chercher à vous entretenir.

LA COMTESSE.

Quel que ſoit cet audacieux, il faudra qu'il pénètre ici; car mon projet eſt de ne pas quitter ma chambre de tout le jour.

LE COMTE.

Ce ſoir, pour la noce de Suzanne?

LA COMTESSE.

Pour rien au monde; je ſuis très-incommodée.

LE COMTE.

Heureuſement le Docteur eſt ici.
(Le Page fait tomber une chaiſe dans le cabinet.)
Quel bruit entens-je?

LA COMTESSE *plus troublée.*

Du bruit?

LE COMTE.

On a fait tomber un meuble.

LA COMTESSE.

Je.... je n'ai rien entendu, pour moi.

LE COMTE.

Il faut que vous ſoyez furieuſement préoccupée!

LA COMTESSE.

Préoccupée! de quoi?

LE COMTE.

Il y a quelqu'un dans ce cabinet, Madame.

LA COMTESSE.

Hé.... qui voulez-vous qu'il y ait, Monſieur?

LE COMTE.

C'eſt moi qui vous le demande; j'arrive.

LA COMTESSE.

Hé mais.. . Suzanne apparemment qui range.

LE COMTE.

Vous avez dit qu'elle était paſſée chez elle!

LA COMTESSE.

Passée..... ou entrée-là ; je ne sais lequel.

LE COMTE.

Si c'est Suzanne, d'où vient le trouble où je vous vois ?

LA COMTESSE.

Du trouble pour ma camariste ?

LE COMTE.

Pour votre camariste, je ne sais ; mais pour du trouble, assurément.

LA COMTESSE.

Assurément, Monsieur, cette fille vous trouble, & vous occupe beaucoup plus que moi.

LE COMTE *en colère.*

Elle m'occupe à tel point, Madame, que je veux la voir à l'instant.

LA COMTESSE.

Je crois en effet, que vous le voulez souvent ; mais voilà bien les soupçons les moins fondés....

SCENE XIII.

LE COMTE, LA COMTESSE, SUZANNE *entre avec des hardes & pouſſe la porte du fond.*

LE COMTE.

ILS en feront plus aiſés à détruire. *Il parle au cabinet.* — Sortez, Suzon; je vous l'ordonne.

(*Suzanne s'arrête auprès de l'alcove dans le fond.*)

LA COMTESSE.

Elle eſt preſque nue, Monſieur: vient-on troubler ainſi des femmes dans leur retraite? Elle eſſayait des hardes que je lui donne en la mariant; elle s'eſt enfuie, quand elle vous a entendu.

LE COMTE.

Si elle craint tant de ſe montrer, au moins elle peut parler. (*Il ſe tourne vers la porte du cabinet.*) Répondez-moi, Suzanne; êtes-vous dans ce cabinet?

(*Suzanne, reſtée au fond, ſe jette dans l'alcove & s'y cache.*)

LA COMTESSE *vivement, parlant au cabinet.*

Suzon, je vous défens de répondre. (*Au Comte.*) On n'a jamais pouſſé ſi loin la tyrannie!

LE COMTE *s'avance au cabinet.*

Oh bien, puisqu'elle ne parle pas, vêtue ou non, je la verrai.

LA COMTESSE *se met au-devant.*

Par-tout ailleurs je ne puis l'empêcher; mais j'espère aussi que chez moi. . . .

LE COMTE.

Et moi j'espère savoir dans un moment quelle est cette Suzanne mystérieuse. Vous demander la clé, serait, je le vois, inutile ! mais il est un moyen sûr de jetter en dedans cette légère porte. Holà quelqu'un?

LA COMTESSE.

Attirer vos gens, & faire un scandale public d'un soupçon qui nous rendrait la fable du château?

LE COMTE.

Fort bien, Madame; en effet j'y suffirai; je vais à l'instant prendre chez moi ce qu'il faut . . . *Il marche pour sortir & revient.* Mais pour que tout reste au même état; voudrez vous bien m'accompagner sans scandale & sans bruit, puisqu'il vous déplaît tant?... une chose aussi simple, apparemment, ne me sera pas refusée!

LA COMTESSE *troublée.*

Eh! Monsieur, qui songe à vous contrarier?

LE COMTE.

Ah! j'oubliais la porte qui va chez vos femmes; il faut que je la ferme aussi, pour que vous soyez

pleinement justifiée. (*Il va fermer la porte du fond, & en ôte la clé.*)

LA COMTESSE *à part.*

O! ciel! étourderie funeste!

LE COMTE *revenant à elle.*

Maintenant que cette chambre est close, acceptez mon bras, je vous prie; (*il élève la voix*) & quant à la Suzanne du cabinet, il faudra qu'elle ait la bonté de m'attendre, & le moindre mal qui puisse lui arriver à mon retour....

LA COMTESSE.

En vérité, Monsieur, voilà bien la plus odieuse avanture.... (*Le Comte l'emmene & ferme la porte à la clé.*)

SCENE XIV.

SUZANNE, CHÉRUBIN.

SUZANNE *sort de l'alcove, accourt au cabinet & parle à la serrure.*

OUVREZ, Chérubin, ouvrez vîte, c'est Suzanne; ouvrez & sortez.

CHÉRUBIN *sort.*

Chérubin. Suzanne.

Ah, Suzon, quelle horrible scène!

SUZANNE.

Sortez, vous n'avez pas une minute.

CHÉRUBIN *effrayé.*

Eh par où ſortir ?

SUZANNE.

Je n'en ſais rien, mais ſortez.

CHÉRUBIN.

S'il n'y a pas d'iſſue ?

SUZANNE.

Après la rencontre de tantôt, il vous écraſerait ! & nous ſerions perdues. — Courez conter à Figaro...

CHÉRUBIN.

La fenêtre du jardin, n'eſt peut-être pas bien haute. (*Il court y regarder.*)

SUZANNE *avec effroi.*

Un grand étage ! impoſſible ! ah ma pauvre maîtreſſe ! & mon mariage, ô ciel !

CHÉRUBIN *revient.*

Elle donne ſur la melonière ; quitte à gâter une couche ou deux.

SUZANNE *le retient & s'écrie :*

Il va ſe tuer !

CHÉRUBIN *exalté.*

Dans un goufre allumé, Suzon ! oui je m'y jette-

rais., plutôt que de lui nuire . . . . Et ce baiser va me porter bonheur. (*Il l'embrasse & court sauter par la fenêtre.*)

SCENE XV.

SUZANNE *seule, un cri de frayeur.*

AH! . . . . (*Elle tombe assise un moment. Elle va péniblement regarder à la fenêtre & revient.*) Il est déja bien loin. O le petit garnement! aussi leste que joli! si celui-là manque de femmes . . . . Prenons sa place au plutôt. (*En entrant dans le cabinet.*) Vous pouvez à présent, Monsieur le Comte, rompre la cloison, si cela vous amuse; au diantre qui répond un mot. (*Elle s'y enferme.*)

SCENE XVI.

LE COMTE, LA COMTESSE *rentrent dans la chambre.*

LE COMTE, *une pince à la main, qu'il jette sur le fauteuil.*

TOUT est bien comme je l'ai laissé. Madame, en m'exposant à briser cette porte, réfléchissez aux suites : encor une fois voulez-vous l'ouvrir?

LA COMTESSE.

Eh, Monſieur, quelle horrible humeur peut altérer ainſi les égards entre deux époux? Si l'amour vous dominait au point de vous inſpirer ces fureurs; malgré leur déraiſon, je les excuſerais; j'oublierais, peut-être, en faveur du motif, ce qu'elles ont d'offenſant pour moi. Mais la ſeule vanité peut-elle jetter dans cet excès un galant homme?

LE COMTE.

Amour ou vanité, vous ouvrirez la porte; ou je vais à l'inſtant....

LA COMTESSE *au devant.*

Arrêtez, Monſieur, je vous prie. Me croyez-vous capable de manquer à ce que je me dois?

LE COMTE.

Tout ce qu'il vous plaira, Madame; mais je verrai qui eſt dans ce cabinet.

LA COMTESSE *effrayée.*

Hébien, Monſieur, vous le verrez. Ecoutez moi... tranquillement.

LE COMTE.

Ce n'eſt donc pas Suzanne?

LA COMTESSE, *timidement.*

Au moins n'eſt-ce pas non plus une perſonne.... dont vous deviez rien redouter.... nous diſpoſions une plaiſanterie....bien innocente en vérité, pour ce ſoir.... & je vous jure....

LE COMTE.

Et vous me jurez ?

LA COMTESSE.

Que nous n'avions pas plus de deſſein de vous offenſer, l'un que l'autre.

LE COMTE, *vîte.*

L'un que l'autre ? c'eſt un homme.

LA COMTESSE.

Un enfant, Monſieur.

LE COMTE.

Hé qui donc ?

LA COMTESSE.

A peine oſai-je le nommer !

LE COMTE *furieux.*

Je le tuerai.

LA COMTESSE.

Grands Dieux!

LE COMTE.

Parlez donc.

LA COMTESSE.

Ce jeune.... Chérubin.....

LE COMTE.

Chérubin ! l'inſolent ! voilà mes ſoupçons, & le billet expliqués.

LA COMTESSE, *joignant les mains.*

Ah! Monſieur, gardez de penſer.....

LE COMTE, *frappant du pied.*

(*A part*). Je trouverai par-tout ce maudit Page! (*haut*). Allons, Madame, ouvrez; je ſais tout maintenant. Vous n'auriez pas été ſi émue, en le congédiant ce matin; il ſerait parti quand je l'ai ordonné; vous n'auriez pas mis tant de fauſſeté dans votre conte de Suzanne; il ne ſe ferait pas ſi ſoigneuſement caché, s'il n'y avait rien de criminel.

LA COMTESSE.

Il a craint de vous irriter en ſe montrant.

LE COMTE, *hors de lui, crie au cabinet.*

Sors donc, petit malheureux!

LA COMTESSE *le prend à bras le corps, en l'éloignant.*

Ah! Monſieur, Monſieur, votre colère me fait trembler pour lui. N'en croyez pas un injuſte ſoupçon, de grace; & que le déſordre, où vous l'allez trouver....

LE COMTE.

Du déſordre!

LA COMTESSE.

Hélas oui; prêt à s'habiller en femme, une coëffure à moi ſur la tête, en veſte & ſans manteau, le col ouvert, les bras nuds; il allait eſſayer...

LE COMTE.

Et vous vouliez garder votre chambre! Indigne

épouſe! ah, vous la garderez.... long-tems; mais il faut avant, que j'en chaſſe un inſolent, de manière à ne plus le rencontrer nulle part.

LA COMTESSE, *ſe jette à genoux, les bras élevés.*

Monſieur le Comte, épargnez un enfant; je ne me conſolerais pas d'avoir cauſé....

LE COMTE.

Vos frayeurs aggravent ſon crime.

LA COMTESSE.

Il n'eſt pas coupable, il partait: c'eſt moi qui l'ai fait appeller.

LE COMTE *furieux.*

Levez-vous. Otez-vous.... Tu es bien audacieuſe d'oſer me parler pour un autre?

LA COMTESSE.

Eh bien! je m'ôterai, Monſieur, je me leverai; je vous remettrai même la clé du cabinet: mais, au nom de votre amour....

LE COMTE.

De mon amour! Perfide!

LA COMTESSE *ſe lève & lui préſente la clé.*

Promettez-moi que vous laiſſerez aller cet enfant, ſans lui faire aucun mal; & puiſſe après, tout votre courroux tomber ſur-moi, ſi je ne vous convainc pas.....

LE COMTE *prenant la clé.*

Je n'écoute plus rien.

LA COMTESSE *se jette sur une bergère, un mouchoir sur les yeux.*

O! ciel! il va périr.

LE COMTE *ouvre la porte, & recule.*

C'est Suzanne!

SCENE XVII.

LA COMTESSE, LE COMTE, SUZANNE.

SUZANNE *sort en riant.*

JE le tuerai, je le tuerai. Tuez-le donc, ce méchant Page!

LE COMTE *à part.*

Ah quelle école! (*regardant la Comtesse qui est restée stupéfaite.*) Et vous aussi, vous jouez l'étonnement?... Mais peut-être elle n'y est pas seule. (*Il entre*).



SCENE

SCENE XVIII.

LA COMTESSE *assise*, SUZANNE.

SUZANNE *accourt à sa Maîtresse.*

REMETTEZ-vous, Madame, il est bien loin, il a fait un saut....

LA COMTESSE.

Ah, Suzon, je suis morte.

SCENE XIX.

LA COMTESSE *assise*, SUZANNE, LE COMTE.

LE COMTE *sort du cabinet d'un air confus. Après un court silence.*

IL n'y a personne, & pour le coup j'ai tort. — Madame ?.... Vous jouez fort bien la comédie.

SUZANNE *gaiment.*

Et moi, Monseigneur ?

LA COMTESSE, *son mouchoir sur sa bouche pour se remettre, ne parle pas.*

LE COMTE *s'approche.*

Quoi, Madame, vous plaisantiez ?

Suzanne.
La Comtesse *assise.*
Le Comte.

LA COMTESSE *se remettant un peu.*

Eh pourquoi non, Monſieur?

LE COMTE.

Quel affreux badinage! & par quel motif, je vous prie?....

LA COMTESSE.

Vos folies méritent-elles de la pitié?

LE COMTE.

Nommer folies ce qui touche à l'honneur!

LA COMTESSE *aſſurant ſon ton par degrés.*

Me ſuis-je unie à vous pour être éternellement dévouée à l'abandon & à la jalouſie, que vous ſeul oſez concilier?

LE COMTE.

Ah! Madame, c'eſt ſans ménagement.

SUZANNE.

Madame n'avait qu'à vous laiſſer appeller les gens.

LE COMTE.

Tu as raiſon, & c'eſt à moi de m'humilier.... Pardon, je ſuis d'une confuſion!....

SUZANNE.

Avouez, Monſeigneur, que vous la méritez un peu!

LE COMTE.

Pourquoi donc ne ſortais-tu pas, lorſque je t'appellais? Mauvaiſe!

SUZANNE.

Je me r'habillais de mon mieux, à grand renfort d'épingles & Madame qui me le défendait, avait bien ſes raiſons pour le faire.

LE COMTE.

Au lieu de rappeller mes torts, aides-moi plutôt à l'appaiſer.

LA COMTESSE.

Non, Monſieur; un pareil outrage ne ſe couvre point. Je vais me retirer aux Urſulines, & je vois trop qu'il en eſt tems.

LE COMTE.

Le pourriez-vous ſans quelques regrets?

SUZANNE.

Je ſuis ſûre moi, que le jour du départ ſerait la veille des larmes.

LA COMTESSE.

Eh! quand cela ſerait, Suzon; j'aime mieux le regretter, que d'avoir la baſſeſſe de lui pardonner; il m'a trop offenſée.

LE COMTE.

Roſine!.....

LA COMTESSE.

Je ne la ſuis plus, cette Roſine que vous avez tant pourſuivie! je ſuis la pauvre Comteſſe Alma-Viva; la triſte femme délaiſſée, que vous n'aimez plus.

SUZANNE.

Madame.

LE COMTE *ſuppliant.*

Par pitié.

LA COMTESSE.

Vous n'en aviez aucune pour moi.

LE COMTE.

Mais auſſi ce billet.... Il m'a tourné le ſang!

LA COMTESSE.

Je n'avais pas conſenti qu'on l'écrivît.

LE COMTE.

Vous le ſaviez?

LA COMTESSE.

C'eſt cet étourdi de Figaro....

LE COMTE.

Il en était?

LA COMTESSE.

.... Qui l'a remis à Bazile.

LE COMTE.

Qui m'a dit le tenir d'un payſan. O perfide chanteur! lame à deux tranchans! c'eſt toi qui paieras pour tout le monde.

LA COMTESSE.

Vous demandez pour vous un pardon que vous

refusez aux autres : voilà bien les hommes ! Ah ! si jamais je consentais à pardonner en faveur de l'erreur où vous a jetté ce billet, j'exigerais que l'amnistie fût générale.

LE COMTE.

Hé bien, de tout mon cœur, Comtesse. Mais comment réparer une faute aussi humiliante ?

LA COMTESSE *se lève.*

Elle l'était pour tous deux.

LE COMTE.

Ah ! dites pour moi seul. — Mais je suis encor à concevoir comment les femmes prennent si vîte & si juste, l'air & le ton des circonstances. Vous rougissiez, vous pleuriez, votre visage était défait .... D'honneur il l'est encor.

LA COMTESSE *s'efforçant de sourire.*

Je rougissais..... du ressentiment de vos soupçons. Mais les hommes sont-ils assez délicats pour distinguer l'indignation d'une ame honnête outragée, d'avec la confusion qui naît d'une accusation méritée ?

LE COMTE *souriant.*

Et ce Page en désordre, en veste & presque nud...

LA COMTESSE *montrant Suzanne.*

Vous le voyez devant vous. N'aimez-vous pas mieux l'avoir trouvé que l'autre ? en général, vous ne haïssez pas de rencontrer celui-ci.

LE COMTE *riant plus fort.*

Et ces prières, ces larmes feintes .....

LA COMTESSE.

Vous me faites rire, & j'en ai peu d'envie.

LE COMTE.

Nous croyons valoir quelque chose en politique, & nous ne sommes que des enfans. C'est vous, c'est vous, Madame, que le Roi devrait envoyer en ambassade à Londres! Il faut que votre sexe ait fait une étude bien réfléchie de l'art de se composer pour réussir à ce point!

LA COMTESSE.

C'est toujours vous qui nous y forcez.

SUZANNE.

Laissez-nous prisonniers sur parole, & vous verrez si nous sommes gens d'honneur.

LA COMTESSE.

Brisons-là, Monsieur le Comte. J'ai peut-être été trop loin; mais mon indulgence en un cas aussi grave, doit au moins m'obtenir la vôtre.

LE COMTE.

Mais vous répéterez que vous me pardonnez.

LA COMTESSE.

Est-ce que je l'ai dit, Suzon?

SUZANNE.

Je ne l'ai pas entendu, Madame.

LE COMTE.

Eh bien, que ce mot vous échappe.

LA COMTESSE.

Le méritez-vous donc, ingrat?

LE COMTE.

Oui, par mon repentir.

SUZANNE.

Soupçonner un homme dans le cabinet de Madame!

LE COMTE.

Elle m'en a si sévérement puni!

SUZANNE.

Ne pas s'en fier à elle, quand elle dit que c'est sa camariste!

LE COMTE.

Rosine, êtes-vous donc implacable?

LA COMTESSE.

Ah! Suzon! que je suis faible! quel exemple je te donne! (*tendant la main au Comte*). On ne croira plus à la colère des femmes.

SUZANNE.

Bon! Madame, avec eux, ne faut-il pas toujours en venir là?

LE COMTE *baise ardemment la main de sa femme.*

SCÈNE XX.

SUZANNE, FIGARO, LA COMTESSE, LE COMTE.

FIGARO *arrivant tout essouflé.*

On disait Madame incommodée. Je suis vîte accouru.... je vois avec joie qu'il n'en est rien.

LE COMTE *séchement.*

Vous êtes fort attentif !

FIGARO.

Et c'est mon devoir. Mais puisqu'il n'en est rien, Monseigneur ; tous vos jeunes vassaux des deux sexes sont en bas avec les violons & les cornemuses, attendant pour m'accompagner, l'instant où vous permettrez que je mene ma fiancée.....

LE COMTE.

Et qui surveillera la Comtesse au château ?

FIGARO.

La veiller ! elle n'est pas malade.

LE COMTE.

Non ; mais cet homme absent qui doit l'entretenir ?

FIGARO.

Quel homme absent ?

LE COMTE.

L'homme du billet que vous avez remis à Bazile.

FIGARO.

Qui dit cela?

LE COMTE.

Quand je ne le saurais pas d'ailleurs, fripon! ta physionomie qui t'accuse, me prouverait déja que tu mens.

FIGARO.

S'il est ainsi, ce n'est pas moi qui mens, c'est ma physionomie.

SUZANNE.

Va, mon pauvre Figaro! n'uses pas ton éloquence en défaites; nous avons tout dit.

FIGARO.

Et quoi dit? vous me traitez comme un Bazile!

SUZANNE.

Que tu avais écrit le billet de tantôt pour faire accroire à Monseigneur, quand il entrerait, que le petit Page était dans ce cabinet, où je me suis enfermée.

LE COMTE.

Qu'as-tu à répondre?

LA COMTESSE.

Il n'y a plus rien à cacher, Figaro; le badinage est consommé.

FIGARO *cherchant à deviner.*

Le badinage.... est consommé?

LE COMTE.

Oui, consommé. Que dis-tu là-dessus?

FIGARO.

Moi! je dis.... que je voudrais bien qu'on en pût dire autant de mon mariage; & si vous l'ordonnez.....

LE COMTE.

Tu conviens donc enfin du billet?

FIGARO.

Puisque Madame le veut, que Suzanne le veut, que vous le voulez vous-même, il faut bien que je le veuille aussi: mais à votre place, en vérité, Monseigneur, je ne croirais pas un mot de tout ce que nous vous disons.

LE COMTE.

Toujours mentir contre l'évidence! à la fin, cela m'irrite.

LA COMTESSE *en riant.*

Eh, ce pauvre garçon! pourquoi voulez-vous, Monsieur, qu'il dise une fois la vérité?

FIGARO, *bas à Suzanne.*

Je l'avertis de son danger; c'est tout ce qu'un honnête homme peut faire.

SUZANNE, *bas.*

As-tu vu le petit Page?

FIGARO, *bas.*

Encor tout froiſſé.

SUZANNE, *bas.*

Ah, Pécaïre!

LA COMTESSE.

Allons, Monſieur le Comte, ils brûlent de s'unir: leur impatience eſt naturelle! entrons pour la cérémonie.

LE COMTE *à part.*

Et Marceline, Marceline.... (*haut*) je voudrais être.... au moins vêtu.

LA COMTESSE.

Pour nos gens! eſt-ce que je le ſuis?



SCÈNE XXI.

FIGARO, SUZANNE, LA COMTESSE, LE COMTE, ANTONIO.

ANTONIO, *demi-gris, tenant un pot de giroflées écrasées.*

MONSEIGNEUR! Monſeigneur!

LE COMTE.

Que me veux-tu, Antonio?

ANTONIO.

Faites donc une fois griller les croiſées qui donnent ſur mes couches. On jette toutes ſortes de choſes par ces fenêtres; & tout à l'heure encor on vient d'en jetter un homme.

LE COMTE.

Par ces fenêtres?

ANTONIO.

Regardez comme on arrange mes giroflées!

SUZANNE, *bas à Figaro.*

Alerte, Figaro! alerte.

FIGARO.

Monſeigneur, il eſt gris dès le matin.

ANTONIO.

Vous n'y êtes pas. C'eſt un petit reſte d'hier. Voilà comme on fait des jugemens.... ténébreux.

LE COMTE *avec feu.*

Cet homme! cet homme! où eſt-il?

ANTONIO.

Où il eſt?

LE COMTE.

Oui.

ANTONIO.

C'eſt ce que je dis. Il faut me le trouver déja. Je ſuis votre domeſtique; il n'y a que moi qui prens ſoin de votre jardin; il y tombe un homme, & vous ſentez.... que ma réputation en eſt effleurée.

SUZANNE, *bas à Figaro.*

Détourne, détourne.

FIGARO.

Tu boiras donc toujours?

ANTONIO.

Et ſi je ne buvais pas, je deviendrais enragé.

LA COMTESSE.

Mais en prendre ainſi ſans beſoin.....

ANTONIO.

Boire ſans ſoif & faire l'amour en tout tems, Madame; il n'y a que çà qui nous diſtingue des autres bêtes.

LE COMTE *vivement.*

Réponds-moi donc, ou je vais te chasser.

ANTONIO.

Est-ce que je m'en irais?

LE COMTE.

Comment donc?

ANTONIO *se touchant le front.*

Si vous n'avez pas assez de çà pour garder un bon domestique; je ne suis pas assez bête, moi, pour renvoyer un si bon Maître.

LE COMTE *le secoue avec colère.*

On a, dis-tu, jetté un homme par cette fenêtre?

ANTONIO.

Oui, mon Excellence; tout-à-l'heure, en veste blanche, & qui s'est enfui, jarni, courant......

LE COMTE *impatienté.*

Après?

ANTONIO.

J'ai bien voulu courir après; mais je me suis donné contre la grille une si fiere gourde à la main, que je ne peux plus remuer ni pied ni patte de ce doigt-là. *(Levant le doigt).*

LE COMTE.

Au moins tu reconnaîtrais l'homme?

ANTONIO.

Oh! que oui-dà !... ſi je l'avais vu, pourtant!

SUZANNE *bas à Figaro.*

Il ne l'a pas vu.

FIGARO.

Voilà bien du train pour un pot de fleurs! combien te faut-il, pleurard! avec ta giroflée? Il eſt inutile de chercher, Monſeigneur, c'eſt moi qui ai ſauté.

LE COMTE.

Comment c'eſt vous!

ANTONIO.

Combien te faut-il, pleurard? Votre corps a donc bien grandi depuis ce tems-là? car je vous ai trouvé beaucoup plus moindre, & plus fluet!

FIGARO.

Certainement; quand on ſaute, on ſe pelotone...

ANTONIO.

M'eſt avis que c'était plutôt..... qui dirait, le gringalet de Page.

LE COMTE.

Chérubin, tu veux dire?

FIGARO.

Oui, revenu tout exprès avec ſon cheval, de la porte de Séville, où peut-être il eſt déja.

ANTONIO.

O! non, je ne dis pas çà, je ne dis pas çà; je n'ai pas vu ſauter de cheval, car je le dirais de même.

LE COMTE.

Quelle patience!

FIGARO.

J'étais dans la chambre des femmes en veſte blanche : il fait un chaud!.... J'attendais là ma Suzanette, quand j'ai ouï tout à coup la voix de Monſeigneur, & le grand bruit qui ſe feſait : je ne ſais quelle crainte m'a ſaiſi à l'occaſion de ce billet; & s'il faut avouer ma bêtiſe, j'ai ſauté ſans réflexion ſur les couches, où je me ſuis même un peu foulé le pied droit. *(Il frotte ſon pied).*

ANTONIO.

Puiſque c'eſt vous, il eſt juſte de vous rendre ce brinborion de papier qui a coulé de votre veſte en tombant.

LE COMTE *ſe jette deſſus.*

Donne-le moi. *(Il ouvre le papier & le referme).*

FIGARO *(à part.)*

Je ſuis pris.

LE COMTE *à Figaro.*

La frayeur ne vous aura pas fait oublier ce que contient ce papier, ni comment il ſe trouvait dans votre poche?

FIGARO.

FIGARO *embarrassé, fouille dans ses poches & en tire des papiers.*

Non sûrement.... Mais c'est que j'en ai tant. Il faut répondre à tout... *(il regarde un des papiers)* Ceci? ah! c'est une lettre de Marceline, en quatre pages, elle est belle!.... Ne serait-ce pas la requête de ce pauvre braconnier en prison?.. non; la voici... J'avais l'état des meubles du petit château, dans l'autre poche....

LE COMTE *r'ouvre le papier qu'il tient.*

LA COMTESSE, *bas à Suzanne.*

Ah dieux! Suzon. C'est le brevet d'Officier.

SUZANNE, *bas à Figaro.*

Tout est perdu, c'est le brevet.

LE COMTE *replie le papier.*

Eh bien! l'homme aux expédiens, vous ne devinez pas?

ANTONIO, *s'approchant de Figaro.*

Monseigneur dit, si vous ne devinez pas?

Antonio.
Figaro.
Suzanne.
La Comtesse.
Le Comte.

FIGARO *le repousse.*

Fi donc! vilain qui me parle dans le nez!

LE COMTE.

Vous ne vous rappellez pas ce que ce peut être?

FIGARO.

A, a, a, ah! *Povero!* ce sera le brevet de ce malheureux enfant, qu'il m'avait remis; & que j'ai

oublié de lui rendre. O, o, o, oh! étourdi que je suis! que fera-t-il sans son brevet? il faut courir.....

LE COMTE.

Pourquoi vous l'aurait-il remis?

FIGARO, *embarrassé.*

Il.... desirait qu'on y fît quelque chose.

LE COMTE *regarde son papier.*

Il n'y manque rien.

LA COMTESSE, *bas à Suzanne.*

Le cachet.

SUZANNE, *bas, à Figaro.*

Le cachet manque.

LE COMTE, *à Figaro.*

Vous ne répondez pas?

FIGARO.

C'est.... qu'en effet, il y manque peu de chose. Il dit que c'est l'usage.

LE COMTE.

L'usage! l'usage! l'usage de quoi?

FIGARO.

D'y apposer le sceau de vos armes. Peut-être aussi que cela ne valait pas la peine.

Le Comte *r'ouvre le papier & le chiffonne de colère.*

Allons, il eſt écrit que je ne ſaurai rien. (*à part*) C'eſt ce Figaro qui les mene, & je ne m'en vengerais pas! (*Il veut ſortir avec dépit*).

Figaro, *l'arrêtant.*

Vous ſortez, ſans ordonner mon mariage?

SCENE XXII.

BAZILE, BARTHOLO, MARCELINE, FIGARO, LE COMTE, GRIPE-SOLEIL, LA COMTESSE, SUZANNE, ANTONIO, *Valets du Comte, ſes Vaſſaux.*

Marceline, *au Comte.*

Ne l'ordonnez pas, Monſeigneur; avant de lui faire grace, vous nous devez juſtice. Il a des engagemens avec moi.

Le Comte (*à part.*)

Voilà ma vengeance arrivée.

Figaro.

Des engagemens? de quelle nature? expliquez-vous.

Marceline.

Oui, je m'expliquerai, malhonnête!

La Comtesse *s'aſſied ſur une bergère.* Suzanne *eſt derriere elle.*

LE COMTE.

De quoi s'agit-il, Marceline?

MARCELINE.

D'une obligation de mariage.

FIGARO.

Un billet, voilà tout, pour de l'argent prêté.

MARCELINE, *au Comte.*

Sous condition de m'épouser. Vous êtes un grand Seigneur, le premier Juge de la Province. ....

LE COMTE.

Présentez-vous au Tribunal; j'y rendrai justice à tout le monde.

BAZILE, *montrant Marceline.*

En ce cas, votre Grandeur permet que je fasse aussi valoir mes droits sur Marceline?

LE COMTE (*à part.*)

Ah! voilà mon fripon du billet.

FIGARO.

Autre fou de la même espece!

LE COMTE *en colère, à Bazile.*

Vos droits! vos droits! il vous convient bien de parler devant moi, maître sot!

ANTONIO *frappant dans ſa main.*

Il ne l'a ma foi pas manqué du premier coup : c'eſt ſon nom.

LE COMTE.

Marceline, on ſuſpendra tout jusqu'à l'examen de vos titres, qui ſe fera publiquement dans la grande ſalle d'audience. Honnête Bazile ! agent fidele & sûr ! allez au Bourg chercher les gens du Siége.

BAZILE.

Pour ſon affaire ?

LE COMTE.

Et vous m'amenerez le Payſan du billet.

BAZILE.

Eſt-ce que je le connais ?

LE COMTE.

Vous réſiſtez !

BAZILE.

Je ne ſuis pas entré au château, pour en faire les commiſſions.

LE COMTE.

Quoi donc ?

BAZILE.

Homme à talent ſur l'orgue du Village, je montre le clavecin à Madame, à chanter à ſes Femmes, la mandoline aux Pages ; & mon emploi, ſur-tout, eſt d'amuſer votre compagnie avec ma guittare, quand il vous plaît me l'ordonner.

GRIPE-SOLEIL *s'avance.*

J'irai bien, Monſigneu, ſi cela vous plaira ?

LE COMTE.

Quel eſt ton nom, & ton emploi?

GRIPE-SOLEIL.

Je ſuis Gripe-Soleil, mon bon Signeu; le petit Patouriau des chèvres, commandé pour le feu d'artifice. C'eſt fête aujourd'hui dans le troupiau; & je ſais ous-ce-qu'eſt toute l'enragée boutique à procès du pays.

LE COMTE.

Ton zèle me plaît; vas-y: mais, vous; (*à Bazile*) accompagnez Monſieur en jouant de la guittare, & chantant pour l'amuſer en chemin. Il eſt de ma compagnie.

GRIPE-SOLEIL, *joyeux.*

Oh, moi, je ſuis de la....

SUZANNE *l'appaiſe de la main, en lui montrant la Comteſſe.*

BAZILE, *ſurpris.*

Que j'accompagne Gripe-Soleil en jouant?...

LE COMTE.

C'eſt votre emploi: partez, où je vous chaſſe.
(*Il ſort*).

SCENE XXIII.

Les Acteurs précédents excepté le Comte.

BAZILE (*à lui-même.*)

Ah! je n'irai pas lutter contre le pot de fer, moi qui ne suis....

FIGARO.

Qu'une cruche.

BAZILE (*à part.*)

Au lieu d'aider à leur mariage, je m'en vais assurer le mien avec Marceline. (*A Figaro*). Ne conclus rien, crois-moi, que je ne sois de retour. (*Il va prendre la guittare sur le fauteuil du fond.*)

FIGARO *le suit.*

Conclure! oh va, ne crains rien; quand même tu ne reviendrais jamais.... tu n'as pas l'air en train de chanter; veux tu que je commence?... allons gai! haut la-mi-la, pour ma fiancée. (*Il se met en marche à reculons, danse en chantant la séguedille suivante, Bazile accompagne, & tout le monde le suit.*)

SEGUEDILLE : *air noté.*

Je préfère à richesse,
La sagesse

De ma Suzon ;
Zon, zon, zon,
Zon, zon, zon,
Zon, zon, zon,
Zon, zon, zon.
Auſſi ſa gentilleſſe
eſt maitreſſe
De ma raiſon ;
Zon, zon, zon,
Zon, zon, zon,
Zon, zon, zon,
Zon, zon, zon.

(Le bruit s'éloigne, on n'entend pas le reſte.)

SCENE XXIV.

SUZANNE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE *dans ſa bergère.*

Vous voyez, Suzanne, la jolie ſcène que votre étourdi m'a valu avec ſon billet.

SUZANNE.

Ah, Madame, quand je ſuis rentrée du cabinet, ſi vous aviez vu votre viſage! il s'eſt terni tout à coup : mais ce n'a été qu'un nuage; & par degrés, vous êtes devenue, rouge, rouge, rouge!

LA COMTESSE.

Il a donc ſauté par la fenêtre?

SUZANNE.

Sans héſiter, le charmant enfant! léger..... comme une abeille.

LA COMTESSE.

Ah ce fatal jardinier! Tout cela m'a remuée au point.... que je ne pouvais raſſembler deux idées.

SUZANNE.

Ah! Madame, au contraire; & c'eſt là que j'ai vu combien l'uſage du grand monde donne d'aiſance aux Dames comme il faut, pour mentir ſans qu'il y paraiſſe.

LA COMTESSE.

Crois-tu que le Comte en ſoit la dupe? & s'il trouvait cet enfant au château!

SUZANNE.

Je vais recommander de le cacher ſi bien....

LA COMTESSE.

Il faut qu'il parte. Après ce qui vient d'arriver, vous croyez bien que je ne ſuis pas tentée de l'envoyer au jardin à votre place.

SUZANNE.

Il eſt certain que je n'irai pas non plus. Voilà donc mon mariage encor une fois.....

LA COMTESSE *ſe lève.*

Attends... Au lieu d'un autre, ou de toi, ſi j'y allais moi-même.

SUZANNE.

Vous, Madame?

LA COMTESSE.

Il n'y aurait perſonne d'expoſé .... le Comte alors ne pourrait nier.... Avoir puni ſa jalouſie, & lui prouver ſon infidélité! cela ſerait .... Allons : le bonheur d'un premier hazard m'enhardit à tenter le ſecond. Fais-lui ſavoir promtement que tu te rendras au jardin. Mais ſur-tout que perſonne .....

SUZANNE.

Ah! Figaro.

LA COMTESSE.

Non, non. Il voudrait mettre ici du ſien..... Mon maſque de velours, & ma canne; que j'aille y rêver ſur la terraſſe. (*Suzanne entre dans le cabinet de toilette.*)



SCENE XXV.

LA COMTESSE *ſeule.*

IL eſt aſſez effronté mon petit projet ! (*Elle ſe retourne*). Ah le ruban ! mon joli ruban ! je t'oubliais ! (*elle le prend ſur ſa bergère & le roule*) Tu ne me quitteras plus.... tu me rappelleras la ſcène où ce malheureux enfant..... ah ! Monſieur le Comte ! qu'avez-vous fait ?... & moi ! que fais-je en ce moment ?

SCENE XXVI.

LA COMTESSE, SUZANNE.

LA COMTESSE *met furtivement le ruban dans ſon ſein.*

SUZANNE.

VOICI la canne & votre loup.

LA COMTESSE.

Souviens-toi que je t'ai défendu d'en dire un mot à Figaro.

SUZANNE, *avec joie.*

Madame, il eſt charmant votre projet. Je viens

d'y réfléchir. Il rapproche tout, termine tout, embraſſe tout; & quelque choſe qui arrive, mon mariage eſt maintenant certain. (*Elle baiſe la main de ſa maîtreſſe.*)

(*Elles ſortent.*)

Fin du ſecond Acte.

Pendant l'entr'acte, *des valets arrangent la ſalle d'audience : on apporte les deux banquettes à doſſier des Avocats, que l'on place aux deux côtés du théâtre de façon que le paſſage ſoit libre par derrière. On poſe une eſtrade à deux marches dans le milieu du théâtre vers le fond, ſur laquelle on place le fauteuil du Comte. On met la table du Greffier & ſon tabouret de côté ſur le devant, & des ſiéges pour Brid'oiſon & d'autres Juges, des deux côtés de l'eſtrade du Comte.*



S.t Quentin Del. *Malapeau Aq. F.t*

un pâ..âté ? je fais ce que c'eſt .



ACTE TROISIEME.

Le Théâtre représente une salle du Château, appellée salle du Trône & servant de salle d'audience, ayant sur le côté une impériale en dais, & dessous, le portrait du Roi.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE, PEDRILLE *en veste & botté tenant un paquet cacheté.*

LE COMTE *vîte,*

M'AS-TU bien entendu?

PEDRILLE.

Excellence, oui. *(Il sort).*

SCENE II.

LE COMTE *seul, criant.*

PEDRILLE?

SCENE III.

LE COMTE, PEDRILLE *revient.*

PEDRILLE.

EXCELLENCE?

LE COMTE.

On ne t'a pas vu?

PEDRILLE.

Ame qui vive.

LE COMTE.

Prenez le cheval barbe.

PEDRILLE.

Il eſt à la grille du potager, tout ſellé.

LE COMTE.

Ferme, d'un trait, juſqu'à Séville.

PEDRILLE.

Il n'y a que trois lieues, elles ſont bonnes.

LE COMTE.

En deſcendant, ſachez ſi le Page eſt arrivé.

PEDRILLE.

Dans l'hôtel?

LE COMTE.

Oui; ſur-tout depuis quel tems?

PEDRILLE.

J'entens.

LE COMTE.

Remets-lui ſon brevet, & reviens vîte.

PEDRILLE.

Et s'il n'y était pas?

LE COMTE.

Revenez plus vîte, & m'en rendez compte: allez.

SCENE IV.

LE COMTE *ſeul, marche en rêvant.*

J'AI fait une gaucherie en éloignant Bazile!.... la colère n'eſt bonne à rien. — Ce billet remis par lui, qui m'avertit d'une entrepriſe ſur la Comteſſe. La camariſte enfermée quand j'arrive. La maîtreſſe affectée d'une terreur fauſſe ou vraie. Un homme qui ſaute par la fenêtre, & l'autre après qui avoue.... ou qui prétend que c'eſt lui.... Le fil m'échappe. Il y a là dedans une obſcurité..... Des libertés chez mes Vaſſaux, qu'importe à gens de cette étoffe? mais la Comteſſe! ſi quelque inſolent attentait..... où m'égarai-je? En vérité quand la tête ſe monte, l'imagination la mieux réglée devient folle comme un rêve! — Elle s'amuſait; ces ris étouffés, cette

joie mal éteinte! — Elle se respecte; & mon honneur... où diable on l'a placé! De l'autre part où suis-je? cette friponne de Suzanne a-t-elle trahi mon secret? comme il n'est pas encore le sien!..... Qui donc m'enchaîne à cette fantaisie? j'ai voulu vingt fois y renoncer..... Etrange effet de l'irrésolution! si je la voulais sans débat, je la désirerais mille fois moins. — Ce Figaro se fait bien attendre! il faut le sonder adroitement, *(Figaro paraît dans le fond: il s'arrête.)* & tâcher, dans la conversation que je vais avoir avec lui, de démêler d'une manière détournée, s'il est instruit ou non de mon amour pour Suzanne.

SCENE V.

LE COMTE, FIGARO.

FIGARO *(à part.)*

Nous y voilà.

LE COMTE.

...... S'il en sait par elle un seul mot.....

FIGARO *(à part.)*

Je m'en suis douté.

LE COMTE.

..... Je lui fais épouser la vieille.

FIGARO.

FIGARO (*à part.*)

Les amours de Monſieur Bazile?

LE COMTE.

.... Et voyons ce que nous ferons de la jeune

FIGARO (*à part.*)

Ah! ma femme, s'il vous plaît.

LE COMTE *ſe retourne.*

Hein? quoi? qu'eſt-ce que c'eſt?

FIGARO *s'avance.*

Moi, qui me rends à vos ordres.

LE COMTE.

Et pourquoi ces mots?

FIGARO.

Je n'ai rien dit.

LE COMTE *répète.*

Ma femme, s'il vous plaît?

FIGARO.

C'eſt.... la fin d'une réponſe que je feſais: *allez le dire à ma femme, s'il vous plaît.*

LE COMTE *ſe promene.*

Sa femme!.... Je voudrais bien ſavoir quelle affaire peut arrêter Monſieur, quand je le fais appeller?

FIGARO, *feignant d'assurer son habillement.*

Je m'étais sali sur ces couches en tombant; je me changeais.

LE COMTE.

Faut-il une heure?

FIGARO.

Il faut le tems.

LE COMTE.

Les domestiques ici.... sont plus longs à s'habiller que les maîtres!

FIGARO.

C'est qu'ils n'ont point de valets pour les y aider.

LE COMTE.

.... Je n'ai pas trop compris ce qui vous avait forcé tantôt de courir un danger inutile, en vous jettant....

FIGARO.

Un danger! on dirait que je me suis engoufré tout vivant....

LE COMTE.

Essayez de me donner le change en feignant de le prendre, insidieux valet! vous entendez fort bien que ce n'est pas le danger qui m'inquiette, mais le motif.

FIGARO.

Sur un faux avis, vous arrivez furieux, renversant tout, comme le torrent de *la Morena*; vous cherchez un homme, il vous le faut, ou vous allez

briser les portes, enfoncer les cloisons! je me trouve là par hazard, qui sait dans votre emportement si....

LE COMTE, *interrompant.*

Vous pouviez fuir par l'escalier.

FIGARO.

Et vous, me prendre au corridor.

LE COMTE *en colère.*

Au corridor! *(A part.)* je m'emporte, & nuis à ce que je veux savoir.

FIGARO (*à part.*)

Voyons-le venir, & jouons serré.

LE COMTE *radouci.*

Ce n'est pas ce que je voulais dire, laissons cela. J'avais.... oui, j'avais quelqu'envie de t'emmener à Londres, courier de dépêches.... mais toutes réflexions faites.....

FIGARO.

Monseigneur a changé d'avis?

LE COMTE.

Premierement, tu ne sais pas l'anglais.

FIGARO.

Je sais *God-dam.*

LE COMTE.

Je n'entens pas.

FIGARO.

Je dis que je sais *God-dam.*

LE COMTE.

Hé bien ?

FIGARO.

Diable ! c'est une belle langue que l'anglais ; il en faut peu pour aller loin. Avec *God-dam* en Angleterre, on ne manque de rien nulle part. — Voulez-vous tâter d'un bon poulet gras ? entrez dans une taverne, & faites seulement ce geste au garçon. *(Il tourne la broche,) God-dam !* on vous apporte un pied de bœuf salé sans pain. C'est admirable ! Aimez-vous à boire un coup d'excellent Bourgogne ou de Clairet ? rien que celui-ci. *(Il débouche une bouteille,) God-dam !* on vous sert un pot de bierre, en bel étain, la mousse aux bords. Quelle satisfaction ! Rencontrez-vous une de ces jolies personnes, qui vont trottant menu, les yeux baissés, coudes en arrière, & tortillant un peu des hanches ? mettez mignardement tous les doigts unis sur la bouche. Ah ! *God-dam !* elle vous sangle un soufflet de crocheteur. Preuve qu'elle entend. Les Anglais, à la vérité, ajoutent par-ci, par-là quelques autres mots en conversant ; mais il est bien aisé de voir que *God-dam* est le fond de la langue ; & si Monseigneur n'a pas d'autre motif de me laisser en Espagne.....

LE COMTE (*à part.*)

Il veut venir à Londres ; elle n'a pas parlé.

FIGARO (*à part.*)

Il croit que je ne sais rien ; travaillons-le un peu, dans son genre.

LE COMTE.

Quel motif avait la Comtesse, pour me jouer un pareil tour?

FIGARO.

Ma foi, Monseigneur, vous le savez mieux que moi.

LE COMTE.

Je la préviens sur tout, & la comble de présens.

FIGARO.

Vous lui donnez, mais vous êtes infidele. Sait-on gré du superflu, à qui nous prive du nécessaire?

LE COMTE.

.... Autrefois tu me disais tout.

FIGARO.

Et maintenant je ne vous cache rien.

LE COMTE.

Combien la Comtesse t'a-t-elle donné pour cette belle association?

FIGARO.

Combien me donnâtes-vous, pour la tirer des mains du Docteur! tenez Monseigneur; n'humilions pas l'homme qui nous sert bien, crainte d'en faire un mauvais valet.

LE COMTE.

Pourquoi faut-il qu'il y ait toujours du louche en ce que tu fais?

FIGARO.

C'eſt qu'on en voit par-tout quand on cherche des torts.

LE COMTE.

Une réputation déteſtable !

FIGARO.

Et ſi je vaux mieux qu'elle ? y a-t-il beaucoup de Seigneurs qui puiſſent en dire autant ?

LE COMTE.

Cent fois je t'ai vu marcher à la fortune, & jamais aller droit.

FIGARO.

Comment voulez-vous ? la foule eſt là : chacun veut courir, on ſe preſſe, on pouſſe, on coudoie, on renverſe, arrive qui peut ; le reſte eſt écraſé. Auſſi c'eſt fait ; pour moi j'y renonce.

LE COMTE.

A la fortune ? *(à part)*. Voici du neuf.

FIGARO.

(à part) A mon tour maintenant. *(haut)* Votre Excellence m'a gratifié de la conciergerie du château ; c'eſt un fort joli ſort : à la vérité je ne ſerai pas le courier étrenné des nouvelles intéreſſantes : mais en revanche, heureux avec ma femme au fond de l'Andalouſie.....

LE COMTE.

Qui t'empêcherait de l'emmener à Londres ?

FIGARO.

Il faudrait la quitter si souvent, que j'aurais bientôt du mariage par-dessus la tête.

LE COMTE.

Avec du caractère & de l'esprit, tu pourrais un jour t'avancer dans les bureaux.

FIGARO.

De l'esprit pour s'avancer? Monseigneur se rit du mien. Médiocre & rampant; & l'on arrive à tout.

LE COMTE.

.... Il ne faudrait qu'étudier un peu sous moi la politique.

FIGARO.

Je la sais.

LE COMTE.

Comme l'anglais, le fond de la langue!

FIGARO.

Oui s'il y avait ici de quoi se vanter. Mais, feindre d'ignorer ce qu'on sait, de savoir tout ce qu'on ignore; d'entendre ce qu'on ne comprend pas, de ne point ouir ce qu'on entend; sur-tout de pouvoir au-delà de ses forces: avoir souvent pour grand secret, de cacher qu'il n'y en a point; s'enfermer pour tailler des plumes, & paraître profond, quand on n'est, comme on dit, que vuide & creux: jouer bien ou mal un personnage; répandre des espions & pensionner des traîtres; amolir des cachets; intercepter des lettres; & tâcher d'ennoblir la pauvreté

des moyens, par l'importance des objets. Voilà toute la Politique, ou je meure!

LE COMTE.

Eh! c'eſt l'intrigue que tu définis!

FIGARO.

La politique, l'intrigue, volontiers; mais, comme je les crois un peu germaines, en faſſe qui voudra. *J'aime mieux ma mie au gué*, comme dit la chanſon du bon Roi.

LE COMTE (*à part.*)

Il veut reſter. J'entens.... Suzanne m'a trahi.

FIGARO (*à part.*)

Je l'enfile & le paye en ſa monnaie.

LE COMTE.

Ainſi tu eſpères gagner ton procès contre Marceline?

FIGARO.

Me feriez-vous un crime de refuſer une vieille fille, quand votre Excellence ſe permet de nous ſouffler toutes les jeunes?

LE COMTE, *raillant.*

Au tribunal, le Magiſtrat s'oublie, & ne voit plus que l'ordonnance.

FIGARO.

Indulgente aux grands, dure aux petits......

LE COMTE.

Crois-tu donc que je plaisante ?

FIGARO.

Eh! qui le sait, Monseigneur? *Tempo e galan-t'uomo*, dit l'Italien; il dit toujours la vérité : c'est lui qui m'apprendra qui me veut du mal, ou du bien.

LE COMTE (*à part.*)

Je vois qu'on lui a tout dit; il épousera la duègne.

FIGARO (*à part.*)

Il a joué au fin avec moi; qu'a-t-il appris ?

SCENE VI.

LE COMTE, UN LAQUAIS, FIGARO.

LE LAQUAIS *annonçant.*

DOM Gusman Brid'oison.

LE COMTE.

Brid'oison?

FIGARO.

Eh! sans doute. C'est le juge ordinaire; le Lieutenant du Siége; votre Prud'homme.

LE COMTE.

Qu'il attende. (*Le laquais sort*).

SCENE VII.

LE COMTE, FIGARO.

FIGARO *reste un moment à regarder le Comte qui rêve.*

.... EST-CE là ce que Monſeigneur voulait?

LE COMTE, *revenant à lui.*

Moi?... je diſais d'arranger ce ſalon pour l'audience publique.

FIGARO.

Hé, qu'eſt-ce qu'il manque? le grand fauteuil pour vous, de bonnes chaiſes aux Prud'hommes, le tabouret du Greffier, deux banquettes aux Avocats, le plancher pour le beau monde, & la canaille derrière. Je vais renvoyer les frotteurs.

(*Il ſort.*)

SCENE VIII.

LE COMTE *ſeul.*

LE maraut m'embarraſſait! en diſputant, il prend ſon avantage, il vous ſerre, vous enveloppe..... Ah friponne & fripon! vous vous entendez pour me jouer? ſoyez amis, ſoyez amans, ſoyez ce qu'il vous plaira, j'y conſens; mais, parbleu, pour époux....

SCENE IX.

SUZANNE, LE COMTE.

SUZANNE *essoufflée.*

MONSEIGNEUR...pardon, Monseigneur.

LE COMTE, *avec humeur.*

Qu'est-ce qu'il y a, Mademoiselle?

SUZANNE.

Vous êtes en colère!

LE COMTE.

Vous voulez quelque chose apparemment?

SUZANNE, *timidement.*

C'est que ma maîtresse a ses vapeurs. J'accourais vous prier de nous prêter votre flacon d'éther. Je l'aurais rapporté dans l'instant.

LE COMTE *le lui donne.*

Non, non, gardez-le pour vous-même. Il ne tardera pas à vous être utile.

SUZANNE.

Est-ce que les femmes de mon état ont des vapeurs, donc? c'est un mal de condition, qu'on ne prend que dans les boudoirs.

LE COMTE.

Une fiancée bien éprife, & qui perd fon futur...

SUZANNE.

En payant Marceline, avec la dot que vous m'avez promife.....

LE COMTE.

Que je vous ai promife, moi?

SUZANNE, *baiffant les yeux.*

Monfeigneur, j'avais cru l'entendre.

LE COMTE.

Oui, fi vous confentiez à m'entendre vous-même.

SUZANNE, *les yeux baiffés.*

Et n'eft-ce pas mon devoir d'écouter fon Excellence?

LE COMTE.

Pourquoi donc, cruelle fille! ne me l'avoir pas dit plutôt?

SUZANNE.

Eft-il jamais trop tard pour dire la vérité?

LE COMTE.

Tu te rendrais fur la brune au jardin?

SUZANNE.

Eft-ce que je ne m'y promene pas tous les foirs?

LE COMTE.

Tu m'as traité ce matin fi durement!

SUZANNE.

Ce matin? — & le Page derrière le fauteuil?

LE COMTE.

Elle a raison, je l'oubliais. Mais pourquoi ce refus obstiné, quand Bazile, de ma part?...

SUZANNE.

Quelle nécessité qu'un Bazile?...

LE COMTE.

Elle a toujours raison. Cependant il y a un certain Figaro à qui je crains bien que vous n'ayez tout dit!

SUZANNE.

Dame! oui, je lui dis tout — hors ce qu'il faut lui taire.

LE COMTE, *en riant.*

Ah charmante! Et, tu me le promets? si tu manquais à ta parole; entendons-nous, mon cœur: point de rendez-vous; point de dot; point de mariage.

SUZANNE, *fesant la révérence.*

Mais aussi, point de mariage; point de droit du Seigneur, Monseigneur.

LE COMTE.

Où prend-elle ce qu'elle dit? d'honneur j'en rafollerai! mais ta maîtresse attend le flacon....

SUZANNE, *riant & rendant le flacon.*

Aurais-je pu vous parler sans un prétexte?

LE COMTE *veut l'embraſſer.*

Délicieuſe créature !

SUZANNE *s'échappe.*

Voilà du monde.

LE COMTE, (*à part.*)

Elle eſt à moi. (*Il s'enfuit*).

SUZANNE.

Allons vîte rendre compte à Madame.

SCENE X.

SUZANNE, FIGARO.

FIGARO.

SUZANNE, Suzanne ! où cours-tu donc ſi vîte en quittant Monſeigneur ?

SUZANNE.

Plaide à préſent, ſi tu le veux ; tu viens de gagner ton procès. (*Elle s'enfuit.*)

FIGARO *la ſuit.*

Ah! mais, dis donc.....

SCENE XI.

LE COMTE *rentre seul.*

Tu viens de gagner ton procès! — je donnais-là dans un bon piége! O mes chers insolens! je vous punirai de façon.... Un bon arrêt, bien juste.... mais s'il allait payer la duègne.... avec quoi?... s'il payait.... Eeeeh! n'ai-je pas le fier Antonio, dont le noble orgueil dédaigne, en Figaro, un inconnu pour sa niece? En caressant cette manie.... pourquoi non? dans le vaste champ de l'intrigue, il faut savoir tout cultiver, jusqu'à la vanité d'un sot. *(Il appelle)* Anto... *(il voit entrer Marceline, &c).* *(Il sort).*

SCENE XII.

BARTHOLO, MARCELINE, BRID'OISON.

MARCELINE, *à Brid'oison.*

MONSIEUR, écoutez mon affaire.

BRID'OISON, *en robe, & bégayant un peu.*

Eh bien! pa-arlons-en verbalement.

BARTHOLO.

C'est une promesse de mariage.

MARCELINE.

Accompagnée d'un prêt d'argent.

BRID'OISON.

J'en-entens, & cœtera, le reste.

MARCELINE.

Non, Monsieur, point *d'et cœtera.*

BRID'OISON.

J'en-entends: vous avez la somme?

MARCELINE.

Non, Monsieur, c'est moi qui l'ai prêtée.

BRID'OISON.

J'en-entens bien, vou-ous redemandez l'argent?

MARCELINE.

Non, Monsieur; je demande qu'il m'épouse.

BRID'OISON.

Eh, mais, j'en-entens fort bien; & lui, veu-eut-il vous épouser?

MARCELINE.

Non, Monsieur; voilà tout le procès!

BRID'OISON.

Croyez-vous que je ne l'en-entende pas, le procès?

MARCELINE.

MARCELINE.

Non, Monſieur: (*à Bartholo*) où ſommes-nous! (*à Brid'oiſon*) Quoi, c'eſt vous qui nous jugerez?

BRID'OISON.

Eſt-ce que j'ai a-acheté ma charge pour autre choſe?

MARCELINE, *en ſoupirant.*

C'eſt un grand abus que de les vendre!

BRID'OISON.

Oui, l'on-on ferait mieux de nous les donner pour rien. Contre qui plai-aidez-vous?

SCENE XIII.

BARTHOLO, MARCELINE, BRID'OISON, FIGARO *rentre en ſe frottant les mains.*

MARCELINE, *montrant Figaro.*

MONSIEUR, contre ce malhonnête-homme.

FIGARO, *très-gaiment, à Marceline.*

Je vous gêne peut-être. — Monſeigneur revient dans l'inſtant, Monſieur le Conſeiller.

BRID'OISON.

J'ai vu ce ga-arçon là quelque part?

FIGARO.

Chez Madame votre femme, à Séville, pour la ſervir, Monſieur le Conſeiller.

BRID'OISON.

Dan-ans quel tems?

FIGARO.

Un peu moins d'un an avant la naiſſance de Monſieur votre fils le cadet, qui eſt un bien joli enfant, je m'en vante.

BRID'OISON.

Oui, c'eſt le plus jo-oli de tous. On dit que tu-u fais ici des tiennes?

FIGARO.

Monſieur eſt bien bon. Ce n'eſt-là qu'une misère.

BRID'OISON.

Une promeſſe de mariage! A-ah le pauvre benêt!

FIGARO.

Monſieur......

BRID'OISON.

A-t-il vu mon-on Secrétaire, ce bon garçon?

FIGARO.

N'eſt-ce pas Double-main, le Greffier?

BRID'OISON.

Oui, c'è-eſt qu'il mange à deux rateliers.

FIGARO.

Manger! je ſuis garant qu'il dévore. Oh que oui, je l'ai vu, pour l'extrait, & pour le ſupplément d'extrait; comme cela ſe pratique, au reſte.

BRID'OISON.

On-on doit remplir les formes.

FIGARO.

Aſſurément, Monſieur: ſi le fonds des procès appartient aux Plaideurs, on ſait bien que la forme eſt le patrimoine des Tribunaux.

BRID'OISON.

Ce garçon là n'è- eſt pas ſi niais que je l'avais cru d'abord. Hé bien, l'ami, puiſque tu en ſais-tant; nou-ous aurons ſoin de ton affaire.

FIGARO.

Monſieur, je m'en rapporte à votre équité, quoique vous ſoyez de notre Juſtice.

BRID'OISON.

Hein?... Oui, je ſuis de la-a Juſtice. Mais ſi tu dois, & que tu-u ne paye pas?...

FIGARO.

Alors Monſieur voit bien que c'eſt comme ſi je ne devais pas.

BRID'OISON.

San-ans doute. — Hé mais qu'eſt-ce donc qu'il dit?

SCENE XIV.

BARTHOLO, MARCELINE, LE COMTE, BRID'OISON, FIGARO, UN HUISSIER.

L'HUISSIER, *précédant le Comte, crie.*

MONSEIGNEUR, Meſſieurs.

LE COMTE.

En robe ici, Seigneur Brid'oiſon! ce n'eſt qu'une affaire domeſtique. L'habit de ville était trop bon.

BRID'OISON.

C'è-eſt vous qui l'êtes, Monſieur le Comte. Mais je ne vais jamais ſan-ans elle; parce que la forme, voyez-vous; la forme! Tel rit d'un Juge en habit court, qui-i tremble au ſeul aſpect d'un Procureur en robe. La forme, la-a forme!

LE COMTE, *à l'Huiſſier.*

Faites entrer l'audience.

L'HUISSIER *va ouvrir en glapiſſant.*

L'audience.

SCENE XV.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, ANTONIO, LES VALETS DU CHATEAU, LES PAYSANS ET PAYSANNES *en habits de fête;* LE COMTE *s'assied sur le grand fauteuil,* BRID'OISON *sur une chaise à côté;* LE GREFFIER *sur le tabouret derrière sa table;* LES JUGES, LES AVOCATS *sur les banquettes;* MARCELINE *à côté de* BARTHOLO; FIGARO *sur l'autre banquette;* LES PAYSANS ET VALETS *debout derrière.*

BRID'OISON, *à Double-main.*

DOUBLE-MAIN, a-appellez les causes.

DOUBLE-MAIN *lit un papier.*

Noble, très-noble, infiniment noble, *Dom Pédro George, Hidalgo, Baron de Los altos, y montes fieros, y otros montes:* contre *Alonzo Calderon*, jeune Auteur dramatique. Il est question d'une comédie mor-née, que chacun désavoue, & rejette sur l'autre.

LE COMTE.

Ils ont raison tous deux. Hors de Cour. S'ils font ensemble un autre ouvrage, pour qu'il marque un peu dans le grand monde, ordonné que le noble y mettra son nom, le poëte son talent.

DOUBLE-MAIN *lit un autre papier.*

André Pétrutchio, Laboureur; contre le Receveur de la Province. Il s'agit d'un forcement arbitraire.

LE COMTE.

L'affaire n'eſt pas de mon reſſort. Je ſervirai mieux mes vaſſaux, en les protégeant près du Roi. Paſſez.

DOUBLE-MAIN *en prend un troiſieme.*
Bartholo & Figaro ſe lèvent.

Barbe, Agar, Raab, Magdelaine, Nicole, Marceline de Verte-allure, fille majeure; (*Marceline ſe lève & ſalue*) contre *Figaro*... nom de batême en blanc?

FIGARO.

Anonyme.

BRID'OISON.

A-anonyme! Què-el patron eſt-ce là?

FIGARO.

C'eſt le mien.

DOUBLE-MAIN *écrit.*

Contre anonyme *Figaro*. Qualités?

FIGARO.

Gentilhomme.

LE COMTE.

Vous êtes gentilhomme? (*Le Greffier écrit.*

FIGARO.

Si le ciel l'eût voulu; je ſerais fils d'un Prince.

LE COMTE, *au Greffier.*

Allez.

L'HUISSIER, *glapissant.*

Silence, Messieurs.

DOUBLE-MAIN *lit.*

.... Pour cause d'opposition faite au mariage dudit *Figaro*, par ladite *de Verte allure.* Le Docteur *Bartholo* plaidant pour la demanderesse, & ledit *Figaro* pour lui-même; si la Cour le permet, contre le vœu de l'usage, & la jurisprudence du Siége.

FIGARO.

L'usage, maître Double-main, est souvent un abus; le Client un peu instruit fait toujours mieux sa cause, que certains Avocats qui, suant à froid, criant à tue tête, & connaissant tout, hors le fait, s'embarrassent aussi peu de ruiner le plaideur, que d'ennuyer l'auditoire, & d'endormir Messieurs: plus boursouflés après, que s'ils eussent composé l'*oratio pro Murena*; moi je dirai le fait en peu de mots. Messieurs....

DOUBLE-MAIN.

En voilà beaucoup d'inutiles, car vous n'êtes pas demandeur, & n'avez que la défense: avancez, Docteur, & lisez la promesse.

FIGARO.

Oui, promesse!

BARTHOLO, *mettant ses lunettes.*

Elle est précise.

BRID'OISON.

I-Il faut la voir.

DOUBLE-MAIN.

Silence donc, Meſſieurs.

L'HUISSIER, *glapiſſant.*

Silence.

BARTHOLO *lit.*

Je ſouſſigné reconnais avoir reçu de Damoiſelle, &c.... Marceline de Verte-allure, dans le château d'Aguas-Freſcas, la ſomme de deux mille piaſtres fortes cordonnées; laquelle ſomme je lui rendrai à ſa réquiſition, dans ce château; & je l'épouſerai, par forme de reconnaiſſance, &c. Signé *Figaro*, tout court. Mes concluſions ſont au paiement du billet, & à l'exécution de la promeſſe, avec dépens. (*Il plaide*) Meſſieurs... jamais cauſe plus intéreſſante ne fut ſoumiſe au jugement de la Cour! & depuis Alexandre le Grand, qui promit mariage à la belle Thaleſtris....

LE COMTE, *interrompant.*

Avant d'aller plus loin, Avocat; convient-on de la validité du titre?

BRID'OISON, *à Figaro.*

Qu'opo... qu'opo-oſez-vous à cette lecture?

FIGARO.

Qu'il y a, Meſſieurs, malice, erreur, ou diſtraction dans la manière dont on a lu la piece; car il n'eſt pas dit dans l'écrit; *laquelle ſomme je lui rendrai ET je l'épouſerai; mais, laquelle ſomme je lui rendrai, OU je l'épouſerai;* ce qui eſt bien différent.

LE COMTE.

Y a-t-il ET, dans l'acte; ou bien OU ?

BARTHOLO.

Il y a ET.

FIGARO.

Il y a OU.

BRID'OISON.

Dou - ouble-main, lisez vous-même.

DOUBLE-MAIN, *prenant le papier.*

Et c'est le plus sûr; car souvent les Parties déguisent en lisant. (*Il lit*). E. e. e. *Damoiselle* e. e. e. *de Verte-allure* e. e. e. Ha! *la quelle somme je lui rendrai à sa réquisition, dans ce château... ET... OU... ET... OU...* Le mot est si mal écrit... il y a un pâté.

BRID'OISON.

Un pâ-âté? je sais ce que c'est.

BARTHOLO, *plaidant.*

Je soutiens, moi, que c'est la conjonction copulative ET qui lie les membres co-relatifs de la phrase; je paierai la demoiselle, ET je l'épouserai.

FIGARO, *plaidant.*

Je soutiens, moi, que c'est la conjonction alternative OU, qui sépare lesdits membres; je paierai la donzelle, OU je l'épouserai : à pédant, pédant & demi; qu'il s'avise de parler latin, j'y suis grec; je l'extermine.

LE COMTE.

Comment juger pareille queſtion?

BARTHOLO.

Pour la trancher, Meſſieurs & ne plus chicaner ſur un mot, nous paſſons qu'il y ait OU.

FIGARO.

J'en demande acte.

BARTHOLO.

Et nous y adhérons. Un ſi mauvais refuge ne ſauvera pas le coupable: examinons le titre en ce ſens. (*Il lit*) *Laquelle ſomme je lui rendrai dans ce château où je l'épouſerai;* c'eſt ainſi qu'on dirait, Meſſieurs : *vous vous ferez ſaigner dans ce lit* où *vous reſterez chaudement*, c'eſt dans lequel. *Il prendra deux gros de rhubarbe* où *vous mêlerez un peu de tamarin:* dans leſquels on mêlera. Ainſi *château* où *je l'épouſerai*, Meſſieurs, *c'eſt château dans lequel....*

FIGARO.

Point du tout: la phraſe eſt dans le ſens de celle-ci: ou *la maladie vous tuera*, ou *ce ſera le Médecin;* ou bien *le Médecin* ; c'eſt inconteſtable. Autre exemple : ou *vous n'écrirez rien qui plaiſe*, ou *les ſots vous dénigreront;* ou bien *les ſots*; le ſens eſt clair; car, audit cas, *ſots ou méchants*, ſont le ſubſtantif qui gouverne. Maître Bartholo croit-il donc que j'aye oublié ma ſyntaxe? ainſi, je la paierai dans ce château, *virgule*; *ou* je l'épouſerai......

BARTHOLO, *vite.*

Sans virgule.

FIGARO, *vite.*

Elle y eſt. C'eſt, *virgule*, Meſſieurs, ou bien je l'épouſerai.

BARTHOLO, *regardant le papier : vite.*

Sans virgule, Meſſieurs.

FIGARO, *vite.*

Elle y était, Meſſieurs. D'ailleurs, l'homme qui épouſe eſt-il tenu de rembourſer?

BARTHOLO, *vite.*

Oui; nous nous marions ſéparés de biens.

FIGARO, *vite.*

Et nous de corps, dès que mariage n'eſt pas quittance. (*Les Juges ſe lèvent & opinent tout bas*).

BARTHOLO.

Plaiſant acquittement!

DOUBLE-MAIN.

Silence, Meſſieurs.

L'HUISSIER, *glapiſſant.*

Silence.

BARTHOLO.

Un pareil fripon appelle cela payer ſes dettes!

FIGARO.

Eſt-ce votre cauſe, Avocat, que vous plaidez?

BARTHOLO.

Je défens cette Demoiſelle.

FIGARO.

Continuez à déraiſonner; mais ceſſez d'injurier. Lorſque, craignant l'emportement des plaideurs, les Tribunaux ont toléré qu'on appellât des tiers; ils n'ont pas entendu que ces défenſeurs modérés, deviendraient impunément des inſolens privilégiés. C'eſt dégrader le plus noble inſtitut.

(Les Juges continuent d'opiner bas.)

ANTONIO, *à Marceline, montrant les Juges.*

Qu'ont-ils tant à balbucifier?

MARCELINE.

On a corrompu le grand Juge, il corrompt l'autre, & je perds mon procès.

BARTHOLO, *bas, d'un ton ſombre.*

J'en ai peur.

FIGARO, *gaiment.*

Courage, Marceline?

DOUBLE-MAIN *ſe lève; à Marceline.*

Ah, c'eſt trop fort! je vous dénonce, & pour l'honneur du Tribunal, je demande qu'avant faire droit ſur l'autre affaire, il ſoit prononcé ſur celle-ci.

LE COMTE *s'aſſied.*

Non, Greffier, je ne prononcerai point ſur mon injure perſonelle: un Juge eſpagnol n'aura point à

rougir d'un excès digne au plus des tribunaux asiatiques : c'est assez des autres abus ! J'en vais corriger un second en vous motivant mon arrêt : tout Juge qui s'y refuse, est un grand ennemi des lois ! Que peut requérir la demanderesse ? mariage à défaut de paiement; les deux ensemble impliqueraient.

DOUBLE-MAIN.

Silence, Messieurs.

L'HUISSIER, *glapissant.*

Silence.

LE COMTE.

Que nous répond le défendeur ? qu'il veut garder sa personne; à lui permis.

FIGARO, *avec joie.*

J'ai gagné.

LE COMTE.

Mais comme le texte dit : *laquelle somme je paierai à la premiere réquisition, ou bien j'épouserai, &c.* La Cour condamne le défendeur à payer deux mille piastres fortes, à la demanderesse; ou bien à l'épouser dans le jour. (*Il se lève*).

FIGARO *stupéfait.*

J'ai perdu.

ANTONIO, *avec joie.*

Superbe arrêt.

FIGARO.

En quoi superbe ?

ANTONIO.

En ce que tu n'es plus mon neveu. Grand merci Monſeigneur.

L'HUISSIER, *glapiſſant.*

Paſſez, Meſſieurs. (*Le peuple ſort.*)

ANTONIO.

Je m'en vas tout conter à ma niece. (*Il ſort*).

SCENE XVI.

LE COMTE, *allant de côté & d'autre*; MARCELINE, BARTHOLO, FIGARO, BRID'OISON.

MARCELINE *s'aſſied.*

Ah! je reſpire.

FIGARO.

Et moi, j'étouffe.

LE COMTE (*à part.*)

Au moins je ſuis vengé, cela ſoulage.

FIGARO (*à part.*)

Et ce Bazile qui devait s'oppoſer au mariage de Marceline; voyez comme il revient! — (*au Comte qui ſort*) Monſeigneur vous nous quittez?

LE COMTE.

Tout est jugé.

FIGARO, *à Brid'oison.*

C'est ce gros enflé de Conseiller......

BRID'OISON.

Moi, gro-os enflé!

FIGARO.

Sans doute. Et je ne l'épouserai pas: je suis Gentilhomme une fois. *(Le Comte s'arrête.)*

BARTHOLO.

Vous l'épouserez.

FIGARO.

Sans l'aveu de mes nobles parens?

BARTHOLO.

Nommez-les, montrez-les.

FIGARO.

Qu'on me donne un peu de tems: je suis bien près de les revoir; il y a quinze ans que je les cherche.

BARTHOLO.

Le fat! c'est quelqu'enfant trouvé!

FIGARO.

Enfant perdu, Docteur; ou plutôt enfant volé.

LE COMTE *revient.*

Volé, *perdu*, la preuve? il crierait qu'on lui fait injure!

FIGARO.

Monſeigneur, quand les langes à dentelles, tapis brodés & joyaux d'or trouvés ſur moi par les brigans, n'indiqueraient pas ma haute naiſſance; la précaution qu'on avait priſe de me faire des marques diſtinctives, témoignerait aſſez combien j'étais un fils précieux : & cet hiéroglyphe à mon bras... (*Il veut ſe dépouiller le bras droit*).

MARCELINE, *ſe levant vivement.*

Une ſpatule à ton bras droit?

FIGARO.

D'où ſavez-vous que je dois l'avoir?

MARCELINE.

Dieux! c'eſt lui!

FIGARO.

Oui, c'eſt moi.

BARTHOLO, *à Marceline.*

Et qui? lui!

MARCELINE, *vivement.*

C'eſt Emmanuel.

BARTHOLO, *à Figaro.*

Tu fus enlevé par des Bohémiens?

FIGARO,

FIGARO, *exalté.*

Tout près d'un château. Bon Doςteur, ſi vous me rendez à ma noble famille, mettez un prix à ce ſervice ; des monceaux d'or n'arrêteront pas mes illuſtres parens.

BARTHOLO, *montrant Marceline.*

Voilà ta mère.

FIGARO.

. . . . Nourrice ?

BARTHOTO.

Ta propre mère.

LE COMTE.

Sa mère !

FIGARO.

Expliquez-vous.

MARCELINE, *montrant Bartholo.*

Voilà ton père.

FIGARO, *déſolé.*

O o oh! aye de moi.

MARCELINE.

Eſt-ce que la nature ne te l'a pas dit mille fois ?

FIGARO.

Jamais.

LE COMTE (*à part.*)

Sa mère!

BRID'OISON.

C'est clair, i-il ne l'épousera pas.

☞ BARTHOLO.

Ni moi non plus.

MARCELINE.

Ni vous! & votre fils? vous m'aviez juré...

BARTHOLO.

J'étais fou. Si pareils souvenirs engageaient, on serait tenu d'épouser tout le monde.

BRID'OISON.

E-et si l'on y regardait de si près, per-er-sonne n'épouserait personne.

BARTHOLO.

Des fautes si connues! une jeunesse déplorable!

☞ Ce qui suit, enfermé entre ces deux index, a été retranché par les Comédiens Français aux représentations de Paris.

MARCELINE, *s'échauffant par dégrés.*

Oui, déplorable, & plus qu'on ne croit! je n'entens pas nier mes fautes, ce jour les a trop bien prouvées! mais qu'il est dur de les expier après trente ans d'une vie modeste! j'étais née, moi, pour être sage, & je la suis devenue sitôt qu'on m'a permis d'user de ma raison. Mais dans l'âge des illusions, de l'inexpérience & des besoins, où les séducteurs nous assiégent, pendant que la misère nous poignarde, que peut opposer une enfant à tant d'ennemis rassemblés? tel nous juge ici sévèrement, qui, peut-être, en sa vie a perdu dix infortunées!

FIGARO.

Les plus coupables sont les moins généreux; c'est la regle.

MARCELINE, *vivement.*

Hommes plus qu'ingrats, qui flétrissez par le mépris les jouets de vos passions, vos victimes! c'est vous qu'il faut punir des erreurs de notre jeunesse; vous & vos magistrats, si vains du droit de nous juger, & qui nous laissent enlever, par leur coupable négligence, tout honnète moyen de subsister. Est-il un seul état pour les malheureuses filles? Elles avaient un droit naturel à toute la parure des femmes: on y laisse former mille ouvriers de l'autre sexe.

FIGARO, *en colère.*

Ils font broder jusqu'aux soldats!

MARCELINE *exaltée.*

Dans les rangs mêmes plus élevés, les femmes n'obtiennent de vous qu'une considération dérisoire; leurées de respects apparens, dans une servitude réelle; traitées en mineures pour nos biens, punies en majeures pour nos fautes! ah, sous tous les aspects, votre conduite avec nous fait horreur, ou pitié!

FIGARO.

Elle a raison!

LE COMTE (*à part.*)

Que trop raison!

BRID'OISON.

Elle a, mon-on dieu, raison.

MARCELINE.

Mais que nous font, mon fils, les refus d'un homme injuste? ne regarde pas d'où tu viens, vois où tu vas; cela seul importe à chacun. Dans quelques mois ta fiancée ne dépendra plus que d'elle-même; elle t'acceptera, j'en répons: vis entre une épouse, une mère tendres qui te chériront à qui mieux-mieux. Sois indulgent pour elles, heureux pour toi, mon fils; gai, libre & bon pour tout le monde: il ne manquera rien à ta mère.

FIGARO.

Tu parles d'or, maman, & je me tiens à ton avis. Qu'on est sot en effet! il y a des mille mille ans que le monde roule, & dans cette océan de durée où j'ai par

hazard attrapé quelques chétifs trente ans qui ne reviendront plus, j'irais me tourmenter pour ſavoir à qui je les dois! tant pis pour qui s'en inquiete. Paſſer ainſi la vie à chamailler, c'eſt peſer ſur le collier ſans relâche comme les malheureux chevaux de la remonte des fleuves, qui ne repoſent pas, même quand ils s'arrêtent, & qui tirent toujours quoiqu'ils ceſſent de marcher. Nous attendrons.

LE COMTE.

Sot événement qui me dérange!

BRID'OISON, *à Figaro.*

Et la nobleſſe & le château? vous impo-oſéz à la juſtice?

FIGARO.

Elle allait me faire faire une belle ſotiſe, la juſtice! après que j'ai manqué, pour ces maudits cent écus, d'aſſommer vingt fois Monſieur, qui ſe trouve aujourd'hui mon père! mais, puiſque le ciel a ſauvé ma vertu de ces dangers; mon père, agréez mes excuſes... Et vous, ma mère, embraſſez-moi... le plus maternellement que vous pourrez.

(Marceline lui ſaute au cou).



SCENE XVII.

BARTHOLO, FIGARO, MARCELINE, BRID'OISON, SUZANNE, ANTONIO, LE COMTE.

SUZANNE, *accourant, une bourſe à la main.*

MONSEIGNEUR, arrêtez ; qu'on ne les marie pas : je viens payer Madame avec la dot que ma maîtreſſe me donne.

LE COMTE (*à part.*)

Au diable la maîtreſſe ! Il ſemble que tout conſpire.... (*Il ſort*).

SCENE XVIII.

BARTHOLO, ANTONIO, SUZANNE, FIGARO, MARCELINE, BRID'OISON.

ANTONIO *voyant Figaro embraſſer ſa mère, dit à Suzanne.*

AH, oui payer ! Tiens, tiens.

SUZANNE *ſe retourne.*

J'en vois aſſez : ſortons, mon oncle.

FIGARO, *l'arrêtant.*

Non, s'il vous plaît. Que vois-tu donc ?

SUZANNE.

Ma bêtiſe & ta lâcheté.

FIGARO.

Pas plus de l'une que de l'autre.

SUZANNE *en colère.*

Et que tu l'épouſes à gré puiſque tu la careſſes.

FIGARO, *gaiment.*

Je la careſſe ; mais je ne l'épouſe pas.
(*Suzanne veut ſortir, Figaro la retient*).

SUZANNE *lui donne un ſoufflet.*

Vous êtes bien inſolent d'oſer me retenir!

FIGARO, *à la compagnie.*

C'eſt-il çà de l'amour ? Avant de nous quitter, je t'en ſupplie, enviſage bien cette chère femme-là.

SUZANNE.

Je la regarde.

FIGARO.

Et tu la trouves ?

SUZANNE.

Affreuſe.

FIGARO.

Et vive la jalousie! elle ne vous marchande pas.

MARCELINE, *les bras ouverts.*

Embrasse ta mère, ma jolie Suzanette. Le méchant qui te tourmente est mon fils.

SUZANNE *court à elle.*

Vous sa mère! (*elles restent dans les bras l'une de l'autre.*)

ANTONIO.

C'est donc de tout à l'heure?

FIGARO.

.... Que je le sais.

MARCELINE *exaltée.*

Non, mon cœur entraîné vers lui, ne se trompait que de motif; c'était le sang qui me parlait.

FIGARO.

Et moi, le bon sens, ma mère, qui me servait d'instinct quand je vous refusais, car j'étais loin de vous haïr; témoin l'argent...

MARCELINE *lui remet un papier.*

Il est à toi: reprens ton billet, c'est ta dot.

SUZANNE *lui jette la bourse.*

Prens encor celle-ci.

FIGARO.

Grand-merci.

MARCELINE *exaltée.*

Fille aſſez malheureuſe, j'allais devenir la plus miſérable des femmes, & je ſuis la plus fortunée des mères! Embraſſez-moi, mes deux enfans; j'unis dans vous toutes mes tendreſſes. Heureuſe autant que je puis l'être, ah, mes enfans, combien je vais aimer!

FIGARO *attendri : avec vivacité.*

Arrête donc, chère mère! arrête donc! voudrais-tu voir ſe fondre en eau mes yeux noyés des premieres larmes que je connaiſſe? elles ſont de joie, au moins. Mais quelle ſtupidité! j'ai manqué d'en être honteux: je les ſentais couler entre mes doigts, regarde; (*Il montre ſes doigts écartés*) & je les retenais bêtement! vas te promener la honte! je veux rire & pleurer en même-tems; on ne ſent pas deux fois ce que j'éprouve. (*Il embraſſe ſa mère d'un côté, Suzanne de l'autre*).

Bartholo.
Antonio.
Suzanne.
Figaro.
Marceline.
Brid'oiſon.

MARCELINE.

O mon ami!

SUZANNE.

Mon cher ami!

BRID'OISON *s'eſſuyant les yeux d'un mouchoir.*

Eh bien! moi! je ſuis donc bê-ête auſſi!

FIGARO *exalté.*

Chagrin, c'eſt maintenant que je puis te défier: atteins-moi, ſi tu l'oſes, entre ces deux femmes chéries.

ANTONIO, *à Figaro.*

Pas tant de cajoleries, s'il vous plaît. En fait de mariage dans les familles, celui des parens va devant, ſavez. Les vôtres ſe baillent-ils la main ?

BARTHOLO.

Ma main! puiſſe-t-elle ſe deſſécher & tomber, ſi jamais je la donne à la mère d'un tel drôle!

ANTONIO, *à Bartholo.*

Vous n'êtes donc qu'un père marâtre? (*à Figaro*). En ce cas, not'galant, plus de parole.

SUZANNE.

Ah, mon oncle.....

ANTONIO.

Irai-je donner l'enfant de not'ſœur à ſti qui n'eſt l'enfant de perſonne?

BRID'OISON.

Eſt-ce que cela-a ſe peut, imbécille? on-on eſt toujours l'enfant de quelqu'un.

ANTONIO.

Tarare!.. il ne l'aura jamais. (*Il ſort.*)

SCENE XIX.

BARTHOLO, SUZANNE, FIGARO, MARCELINE, BRID'OISON.

BARTHOLO, *à Figaro.*

ET cherche à préſent qui t'adopte. (*Il veut ſortir*).

MARCELINE *courant prendre Bartholo à bras le corps, le ramene.*

Arrêtez, Docteur, ne ſortez pas.

FIGARO (*à part.*)

Non, tous les ſots d'Andalouſie, ſont, je crois, déchaînés contre mon pauvre mariage!

SUZANNE, *à Batholo.*

Bon petit papa, c'eſt votre fils.

MARCELINE, *à Bartholo.*

De l'eſprit, des talens, de la figure.

FIGARO, *à Bartholo.*

Et qui ne vous a pas coûté une obole.

BARTHOLO.

Et les cent écus qu'il m'a pris?

MARCELINE, *le careſſant.*

Nous aurons tant de ſoin de vous, Papa!

Suzanne.
Bartholo.
Marceline.
Figaro.
Brid'oiſon.

SUZANNE, *le careſſant.*

Nous vous aimerons tant, petit Papa !

BARTHOLO, *attendri.*

Papa ! bon papa ! petit papa ! voilà que je ſuis plus bête encor que Monſieur, moi. (*Montrant Brid'oiſon*). Je me laiſſe aller comme un enfant. (*Marceline & Suzanne l'embraſſent*). Oh ! non, je n'ai pas dit oui. (*Il ſe retourne*). Qu'eſt donc devenu Monſeigneur ?

FIGARO.

Courons le joindre ; arrachons-lui ſon dernier mot. S'il machinait quelqu'autre intrigue, il faudrait tout recommencer.

Tous enſemble.

Courons, courons.

(*Ils entraînent Bartholo dehors*).

SCENE XX.

BRID'OISON *ſeul.*

PLUS bê-ête encor que Monſieur ! on peut ſe dire à ſoi-même ces-es ſortes de choſes-là, mais...... I-ils ne ſont pas polis du tout dan-ans cet endroit-ci. (*Il ſort.*)

Fin du troiſieme Acte.

RO,

ır.

!

i.

ıue je fu
Montrer
ın enfin.
non, je
c devra

devoir
il tu-

ous;

ır
,
s

Mariage de Figaro Acte IV

Dessiné par S.t Quentin ancien pensionaire du Roy *Malapeau Sculp*

Il vous rend chaste et pure aux mains de votre époux



ACTE QUATRIEME.

Le théâtre représente une galerie ornée de candelabres, de lustres allumés, de fleurs, de guirlandes, en un mot préparée pour donner une fête. Sur le devant à droite est une table avec une ercitoire, un fauteuil derrière.

SCENE PREMIERE.

FIGARO, SUZANNE.

FIGARO, *la tenant à bras le corps.*

Hé bien! amour, es-tu contente? elle a converti son Docteur, cette fine langue dorée de ma mère! malgré sa répugnance, il l'épouse, & ton bourru d'oncle est bridé; il n'y a que Monseigneur qui rage; car enfin notre hymen va devenir le prix du leur. Ris donc un peu de ce bon résultat.

SUZANNE.

As-tu rien vu de plus étrange?

FIGARO.

Ou plutôt d'aussi gai. Nous ne voulions qu'une dot arrachée à l'Excellence; en voilà deux dans nos mains, qui ne sortent pas des siennes. Une

rivale acharnée te pourſuivait ; j'étais tourmenté par une furie ! tout cela s'eſt changé, pour nous, dans *la plus bonne* des mères. Hier j'étais comme ſeul au monde ; & voilà que j'ai tous mes parens ; pas ſi magnifiques, il eſt vrai, que je me les étais galonés ; mais aſſez bien pour nous, qui n'avons pas la vanité des riches.

SUZANNE.

Aucune des choſes que tu avais diſpoſées, que nous attendions, mon ami, n'eſt pourtant arrivée !

FIGARO.

Le hazard a mieux fait que nous tous, ma petite : ainſi va le monde ; on travaille, on projette, on arrange d'un côté ; la fortune accomplit de l'autre : & depuis l'affamé conquérant qui voudrait avaler la Terre, juſqu'au paiſible aveugle qui ſe laiſſe mener par ſon chien, tous ſont le jouet de ſes caprices ; encor l'aveugle au chien, eſt-il ſouvent mieux conduit, moins trompé dans ſes vues, que l'autre aveugle avec ſon entourage. — Pour cet aimable aveugle, qu'on nomme Amour..... (*Il la reprend tendrement à bras le corps.*)

SUZANNE.

Ah ! c'eſt le ſeul qui m'intéreſſe !

FIGARO.

Permets donc que, prenant l'emploi de la folie, je ſois le bon chien qui le mène à ta jolie mignone porte ; & nous voilà logés pour la vie.

SUZANNE, *riant.*

L'Amour & toi ?

FIGARO.

Moi & l'Amour.

SUZANNE.

Et vous ne chercherez pas d'autre gîte ?

FIGARO.

Si tu m'y prens, je veux bien que mille millions de galans.....

SUZANNE.

Tu vas exagérer : dis ta bonne vérité.

FIGARO.

Ma vérité la plus vraie !

SUZANNE.

Fi donc, vilain ! en a-t-on plusieurs ?

FIGARO.

Oh ! que oui. Depuis qu'on a remarqué qu'avec le tems vieilles folies deviennent sagesse, & qu'anciens petits mensonges assez mal plantés ont produit de grosses, grosses vérités ; on en a de mille especes. Et celles qu'on sait, sans oser les divulguer ; car toute vérité n'est pas bonne à dire : & celles qu'on vante, sans y ajouter foi ; car toute vérité n'est pas bonne à croire : & les sermens passionnés, les menaces des mères, les protestations des buveurs, les promesses des gens en place, le dernier mot de nos marchands ; cela ne finit pas. Il n'y a que mon amour pour Suzon qui soit une vérité de bon aloi.

SUZANNE.

J'aime ta joie, parce qu'elle eſt folle; elle annonce que tu es heureux. Parlons du rendez-vous du Comte.

FIGARO.

Ou plutôt n'en parlons jamais; il a failli me coûter Suzanne.

SUZANNE.

Tu ne veux donc plus qu'il ait lieu?

FIGARO.

Si vous m'aimez, Suzon; votre parole d'honneur ſur ce point: qu'il s'y morfonde; & c'eſt ſa punition.

SUZANNE.

Il m'en a plus coûté de l'accorder, que je n'ai de peine à le rompre: il n'en ſera plus queſtion.

FIGARO.

Ta bonne vérité!

SUZANNE.

Je ne ſuis pas comme vous autres ſavans; moi, je n'en ai qu'une.

FIGARO.

Et tu m'aimeras un peu?

SUZANNE.

Beaucoup.

FIGARO.

Ce n'eſt guère.

SUZANNE.

SUZANNE.

Et comment ?

FIGARO.

En fait d'amour, vois-tu, trop n'eſt pas même aſſez.

SUZANNE.

Je n'entens pas toutes ces fineſſes ; mais je n'aimerai que mon mari.

FIGARO.

Tiens parole, & tu feras une belle exception à l'uſage. (*Il veut l'embraſſer*).

SCENE II.

FIGARO, SUZANNE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

AH ! j'avais raiſon de le dire ; en quelque endroit qu'ils ſoient, croyez qu'ils ſont enſemble. Allons donc, Figaro, c'eſt voler l'avenir, le mariage & vous-même, que d'uſurper un tête à tête. On vous attend, on s'impatiente.

FIGARO.

Il eſt vrai, Madame, je m'oublie. Je vais leur montrer mon excuſe.

(*Il veut emmener Suzanne*).

LA COMTESSE *la retient.*

Elle vous ſuit.

SCENE III.

SUZANNE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

As-tu ce qu'il nous faut pour troquer de vêtement ?

SUZANNE.

Il ne faut rien, Madame; le rendez-vous ne tiendra pas.

LA COMTESSE.

Ah! vous changez d'avis?

SUZANNE.

C'est Figaro.

LA COMTESSE.

Vous me trompez.

SUZANNE.

Bonté divine!

LA COMTESSE.

Figaro n'est pas homme à laisser échapper une dot.

SUZANNE.

Madame! eh que croyez-vous donc ?

LA COMTESSE.

Qu'enfin, d'accord avec le Comte, il vous fâche à présent de m'avoir confié ses projets. Je vous sais par cœur. Laissez-moi.

(*Elle veut sortir.*)

SUZANNE *se jette à genoux.*

Au nom du Ciel espoir de tous! vous ne savez pas, Madame, le mal que vous faites à Suzanne! après vos bontés continuelles & la dot que vous me donnez!....

LA COMTESSE *la relève.*

Hé mais.... je ne sais ce que je dis! en me cédant ta place au jardin, tu n'y vas pas, mon cœur; tu tiens parole à ton mari; tu m'aides à ramener le mien.

SUZANNE.

Comme vous m'avez affligée!

LA COMTESSE.

C'est que je ne suis qu'une étourdie (*elle la baise au front*,) où est ton rendez-vous?

SUZANNE *lui baise la main.*

Le mot de jardin m'a seul frappé.

LA COMTESSE, *montrant la table.*

Prens cette plume, & fixons un endroit.

SUZANNE.

Lui écrire!

LA COMTESSE.

Il le faut.

SUZANNE.

Madame ! au moins, c'eſt vous....

LA COMTESSE.

Je mets tout ſur mon compte. (*Suzanne s'aſſied, la Comteſſe dicte*).
Chanſon nouvelle, ſur l'air :...... Qu'il ſera beau, ce ſoir, ſous les grands Maronniers :..... Qu'il ſera beau ce ſoir.....

SUZANNE *écrit.*

Sous les grands Maronniers.... après?

LA COMTESSE.

Crains-tu qu'il ne t'entende pas ?

SUZANNE *relit.*

C'eſt juſte. (*Elle plie le billet*). Avec quoi cacheter ?

LA COMTESSE.

Une épingle, dépêche : elle ſervira de réponſe. Écris ſur le revers : *renvoyez-moi le cachet.*

SUZANNE *écrit en riant.*

Ah! *le cachet*!.. celui-ci, Madame, eſt plus gai que celui du brevet.

LA COMTESSE, *avec un ſouvenir douloureux.*

Ah!

SUZANNE *cherche sur elle.*

Je n'ai pas d'épingle à présent!

LA COMTESSE *détache sa lévite.*

Prens celle-ci. (*Le ruban du Page tombe de son sein à terre*). Ah mon ruban!

SUZANNE *le ramasse.*

C'est celui du petit voleur! vous avez eu la cruauté?....

LA COMTESSE.

Falait-il le laisser à son bras? c'eût été joli! donnez donc?

SUZANNE.

Madame ne le portera plus, taché du sang de ce jeune homme.

LA COMTESSE *le reprend.*

Excellent pour Fanchette.... le premier bouquet qu'elle m'apportera.



SCENE IV.

UNE JEUNE BERGERE, CHÉRUBIN *en fille.* FANCHETTE *& beaucoup de jeunes filles habillées comme elle, & tenant des bouquets.*

LA COMTESSE, SUZANNE.

FANCHETTE.

MADAME, ce ſont les filles du bourg qui viennent vous préſenter des fleurs.

LA COMTESSE, *ſerrant vîte ſon ruban.*

Elles ſont charmantes: je me reproche, mes belles petites, de ne pas vous connaître toutes. (*montrant Chérubin*). Quelle eſt cette aimable enfant qui a l'air ſi modeſte ?

UNE BERGERE.

C'eſt une couſine à moi, Madame, qui n'eſt ici que pour la noce.

LA COMTESSE.

Elle eſt jolie. Ne pouvant porter vingt bouquets, feſons honneur à l'étrangère. (*Elle prend le bouquet de Chérubin & le baiſe au front*). Elle en rougit! (*à Suzanne*,) ne trouves-tu pas, Suzon,.... qu'elle reſſemble à quelqu'un ?

SUZANNE.

A s'y méprendre, en vérité.

CHÉRUBIN *à part, les mains ſur ſon cœur.*

Ah! Ce baiſer-là m'a été bien loin!

SCENE V.

LES JEUNES FILLES, CHÉRUBIN *au milieu d'elles*, FANCHETTE, ANTONIO, LE COMTE, LA COMTESSE, SUZANNE.

ANTONIO.

Moi je vous dis, Monſeigneur, qu'il y eſt; elles l'ont habillé chez ma fille; toutes ſes hardes y ſont encor, & voilà ſon chapeau d'ordonnance que j'ai retiré du paquet. (*Il s'avance, & regardant toutes les filles il reconnaît Chérubin, lui enlève ſon bonnet de femme, ce qui fait retomber ſes longs cheveux en cadenette. Il lui met ſur la tête le chapeau d'ordonnance, & dit:*) Eh parguenne, v'la notre officier.

LA COMTESSE *recule.*

Ah ciel!

SUZANNE.

Ce friponneau!

ANTONIO.

Quand je diſais là haut que c'était lui!....

LE COMTE *en colère.*

Hé bien, Madame ?

LA COMTESSE.

Hé bien, Monfieur ! vous me voyez plus furprife que vous, &, pour le moins, auffi fâchée.

LE COMTE.

Oui ; mais tantôt, ce matin ?

LA COMTESSE.

Je ferais coupable en effet, fi je diffimulais encor. Il était defcendu chez moi. Nous entamions le badinage que ces enfans viennent d'achever ; vous nous avez furprifes l'habillant : votre premier mouvement eft fi vif! il s'eft fauvé, je me fuis troublée, l'effroi général a fait le refte.

LE COMTE *avec dépit à Chérubin.*

Pourquoi n'êtes-vous pas parti ?

CHÉRUBIN *ôtant fon chapeau brufquement.*

Monfeigneur.....

LE COMTE.

Je punirai ta défobéiffance.

FANCHETTE, *étourdiment.*

Ah, Monfeigneur, entendez-moi. Toutes les fois que vous venez m'embraffer, vous favez bien que vous dites toujours ; *fi tu veux m'aimer, petite Fanchette, je te donnerai ce que tu voudras.*

LE COMTE, *rougissant.*

Moi! j'ai dit cela?

FANCHETTE.

Oui, Monſeigneur. Au lieu de punir Chérubin, donnez-le moi en mariage, & je vous aimerai à la folie.

LE COMTE *(à part.)*

Être enſorcelé par un Page!

LA COMTESSE.

Hé bien! Monſieur, à votre tour; l'aveu de cette enfant, auſſi naïf que le mien, atteſte enfin deux vérités; que c'eſt toujours ſans le vouloir, ſi je vous cauſe des inquiétudes; pendant que vous épuiſez tout, pour augmenter & juſtifier les miennes.

ANTONIO.

Vous auſſi, Monſeigneur? Dame! je vous la redreſſerai comme feue ſa mere, qui eſt morte..... Ce n'eſt pas pour la conſéquence; mais c'eſt que Madame ſait bien que les petites filles, quand elles ſont grandes.....

LE COMTE *déconcerté, (à part.)*

Il y a un mauvais génie, qui tourne tout ici contre moi!

SCENE VI.

LES JEUNES FILLES, CHÉRUBIN, ANTONIO, FIGARO, LE COMTE, LA COMTESSE, SUZANNE.

FIGARO.

MONSEIGNEUR, ſi vous retenez nos filles, on ne pourra commencer ni la fête, ni la danſe.

LE COMTE.

Vous, danſer! vous n'y penſez pas. Après votre chûte de ce matin, qui vous a foulé le pied droit!

FIGARO *remuant la jambe.*

Je ſoufre encor un peu; ce n'eſt rien. (*aux jeunes filles.*) Allons mes belles, allons.

LE COMTE *le retourne.*

Vous avez été fort heureux que ces couches ne fuſſent que du terreau bien doux!

FIGARO.

Très-heureux, ſans doute, autrement....

ANTONIO *le retourne.*

Puis il s'eſt pelotonné en tombant juſqu'en bas.

FIGARO.

Un plus adroit, n'eſt-ce pas, ſerait reſté en l'air! (*aux jeunes filles.*) Venez-vous, Meſdemoiſelles?

ANTONIO *le retourne.*

Et pendant ce tems, le Petit page galopait ſur ſon cheval à Séville?

FIGARO.

Galopait, ou marchait au pas!....

LE COMTE *le retourne.*

Et vous aviez ſon brevet dans la poche?

FIGARO *un peu étonné.*

Aſſurément, mais quelle enquête? (*aux jeunes filles.*) Allons donc, jeunes filles!

ANTONIO, *attirant Chérubin par le bras.*

En voici une qui prétend que mon neveu futur n'eſt qu'un menteur.

FIGARO *ſurpris.*

Chérubin!..(*à part*) peſte du petit fat!

ANTONIO.

Y es-tu maintenant?

FIGARO, *cherchant.*

J'y ſuis... j'y ſuis.... Hé qu'eſt-ce qu'il chante?

LE COMTE *ſèchement.*

Il ne chante pas; il dit que c'eſt lui qui a ſauté ſur les giroflées.

FIGARO, *rêvant.*

Ah s'il le dit... cela ſe peut! je ne diſpute pas de ce que j'ignore.

LE COMTE.

Ainsi vous & lui?....

FIGARO.

Pourquoi non? la rage de sauter peut gagner: voyez les moutons de Panurge; & quand vous êtes en colère, il n'y a personne qui n'aime mieux risquer....

LE COMTE.

Comment, deux à la fois!...

FIGARO.

On aurait sauté deux douzaines; & qu'est-ce que cela fait, Monseigneur; dès qu'il n'y a personne de blessé? (*aux jeunes filles.*) Ah ça, voulez-vous venir, ou non?

LE COMTE *outré.*

Jouons-nous une Comédie? (*on entend un prélude de fanfare*).

FIGARO.

Voilà le signal de la marche. A vos postes, les belles, à vos postes. Allons, Suzanne, donne-moi le bras. (*Tous s'enfuient, Chérubin reste seul la tête baissée*).

SCENE VII.

CHÉRUBIN, LE COMTE, LA COMTESSE.

LE COMTE, *regardant aller Figaro.*

En voit-on de plus audacieux ? (*au Page.*) Pour vous, Monſieur le ſournois, qui faites le honteux ; allez vous r'habiller bien vîte ; & que je ne vous rencontre nulle part de la ſoirée.

LA COMTESSE.

Il va bien s'ennuyer.

CHÉRUBIN *étourdiment.*

M'ennuyer! j'emporte à mon front du bonheur pour plus de cent années de priſon. (*Il met ſon chapeau & s'enfuit*).



SCENE VIII.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE *s'évente fortement sans parler.*

LE COMTE.

Qu'A-T-IL au front de si heureux?

LA COMTESSE, *avec embarras.*

Son.... premier chapeau d'officier, sans doute; aux enfans tout sert de hochet.

(*Elle veut sortir.*

LE COMTE.

Vous ne nous restez pas, Comtesse?

LA COMTESSE.

Vous savez que je ne me porte pas bien.

LE COMTE.

Un instant pour votre protégée, ou je vous croirais en colère.

LA COMTESSE.

Voici les deux noces, asseyons-nous donc pour les recevoir.

LE COMTE (*à part.*)

La noce! il faut souffrir ce qu'on ne peut empêcher.

Le Comte & la Comtesse s'asseoient vers un des côtés de la galerie.

SCENE IX.

LE COMTE, LA COMTESSE, *assis, l'on joue les folies d'Espagne d'un mouvement de marche.* (Simphonie notée.)

MARCHE.

LES GARDES-CHASSE, *fusil sur l'épaule.*

L'ALGUAZIL. LES PRUD'HOMMES, BRID'OISON.

LES PAYSANS ET PAYSANNES *en habits de fête.*

DEUX JEUNES FILLES *portant la toque virginale à plumes blanches.*

DEUX AUTRES, *le voile blanc.*

DEUX AUTRES, *les gants & le bouquet de côté.*

ANTONIO *donne la main à* SUZANNE, *comme étant celui qui la marie à* FIGARO.

D'AUTRES JEUNES FILLES *portent une autre toque, un autre voile, un autre bouquet blanc, semblables aux premiers, pour* MARCELINE.

FIGARO *donne la main à* MARCELINE, *comme celui qui doit la remettre au* DOCTEUR, *lequel ferme la marche, un gros bouquet au côté. Les jeunes filles, en passant devant le Comte, remettent à ses valets tous les ajustemens destinés à* SUZANNE *& à* MARCELINE.

LES PAYSANS ET PAYSANNES *s'étant rangés sur deux colonnes à chaque côté du salon, on danse une reprise du fendango* (Air noté) *avec des castagnettes : puis on joue la ritournelle du Duo, pendant laquelle* ANTONIO *conduit* SUZANNE *au* COMTE; *elle se met à genoux devant lui.*

Pendant que le Comte lui pose la toque, le voile & lui donne le bouquet, deux jeunes filles chantent le Duo suivant. (Air noté.)

Jeune Epouse, chantez les bienfaits & la gloire
D'un Maître qui renonce aux droits qu'il eut sur vous :
Préférant au plaisir, la plus noble victoire,
Il vous rend chaste & pure aux mains de votre époux.

SUZANNE *est à genoux, &, pendant les derniers vers du Duo, elle tire le Comte par son manteau & lui montre le billet qu'elle tient: puis elle porte la main qu'elle a du côté des Spectateurs, à sa tête, ou le Comte a l'air d'ajuster sa toque, elle lui donne le billet.*

LE COMTE *le met furtivement dans son sein; on acheve de chanter le Duo; la Fiancée se relève, & lui fait une grande révérence.*

FIGARO *vient la recevoir des mains du Comte & se retire avec elle, à l'autre côté du salon, près de Marceline.*

(*On danse une autre reprise du fendango, pendant ce tems.*)

LE COMTE *pressé de lire ce qu'il a reçu, s'avance au bord du théâtre & tire le papier de son sein; mais en le sortant il fait le geste d'un homme qui s'est cruellement piqué le doigt; il le secoue, le presse, le suce, &, regardant le papier cacheté d'une épingle, il dit :*

LE COMTE.

(*Pendant qu'il parle, ainsi que* Figaro, *l'orchestre joue pianissimo.*)

DIANTRE soit des femmes; qui fourent des épingles par-tout! (*il la jette à terre, puis il lit le billet & le baise*).

FIGARO

F I G A R O *qui a tout vu, dit à sa mère & à Suzanne:*

C'est un billet doux, qu'une fillette aura glissé dans sa main en passant. Il était cacheté d'une épingle, qui l'a outrageusement piqué.

La danse reprend: le Comte qui a lu le billet le retourne, il y voit l'invitation de renvoyer le cachet pour réponse. Il cherche à terre, & retrouve enfin l'épingle qu'il attache à sa manche.

F I G A R O, *à Suzanne & Marceline.*

D'un objet aimé tout est cher. Le voilà qui ramasse l'épingle. Ah, c'est une drôle de tête!

Pendant ce tems, Suzanne a des signes d'intelligence avec la Comtesse. La danse finit, la ritournelle du duo recommence.

F I G A R O *conduit* Marceline *au* Comte, *ainsi qu'on a conduit* Suzanne; *à l'instant où le Comte prend la toque, & où l'on va chanter le duo, on est interrompu par les cris suivans;*

L'H U I S S I E R, *criant à la porte.*

Arrêtez donc, Messieurs, vous ne pouvez entrer tous... Ici les gardes, les gardes. (*Les gardes vont vîte à cette porte.*)

L E C O M T E, *se levant.*

Qu'est-ce qu'il y a?

L'H U I S S I E R.

Monseigneur, c'est Monsieur Bazile entouré d'un village entier, parce qu'il chante en marchant.

LE COMTE.

Qu'il entre seul.

LA COMTESSE.

Ordonnez-moi de me retirer.

LE COMTE.

Je n'oublie pas votre complaisance.

LA COMTESSE.

Suzanne? ... elle reviendra. *(à part à Suzanne).* Allons changer d'habits. *(Elle sort avec Suzanne).*

MARCELINE.

Il n'arrive jamais que pour nuire.

FIGARO.

Ah! je m'en vais vous le faire déchanter!

SCENE X.

TOUS LES ACTEURS PRÉCÉDENS, *excepté la Comtesse & Suzanne;* BAZILE *tenant sa guittare;* GRIPE-SOLEIL.

BAZILE *entre en chantant sur l'air du Vaudeville de la fin.* (Air noté.)

» Cœurs sensibles, cœurs fidèles,
» Qui blâmez l'amour léger;
» Cessez vos plaintes cruelles,
» Est-ce un crime de changer?

» Si l'amour porte des aîles,
» N'eſt-ce pas pour voltiger?
» N'eſt-ce pas pour voltiger?
» N'eſt-ce pas pour voltiger?

FIGARO *s'avance à lui.*

Oui, c'eſt pour cela juſtement qu'il a des aîles au dos; notre ami, qu'entendez-vous par cette muſique?

BAZILE, *montrant Gripe-Soleil.*

Qu'après avoir prouvé mon obéiſſance à Monſeigneur, en amuſant Monſieur, qui eſt de ſa compagnie, je pourrai à mon tour, réclamer ſa juſtice.

GRIPE-SOLEIL.

Bah! Monſigneu! il ne m'a pas amuſé du tout: avec leux guenilles d'ariettes.....

LE COMTE.

Enfin que demandez-vous, Bazile?

BAZILE.

Ce qui m'appartient, Monſeigneur, la main de Marceline; & je viens m'oppoſer....

FIGARO *s'approche.*

Y a-t-il long-tems que Monſieur n'a vu la figure d'un fou?

BAZILE.

Monſieur, en ce moment même.

FIGARO.

Puiſque mes yeux vous ſervent ſi bien de miroir,

étudiez-y l'effet de ma prédiction. Si vous faites mine seulement d'approximer Madame....

BARTHOLO, *en riant.*

Eh pourquoi? laisse le parler.

BRID'OISON *s'avance entre deux.*

Fau-aut-il que deux amis?....

FIGARO.

Nous amis!

BAZILE.

Quelle erreur!

FIGARO, *vite.*

Parce qu'il fait de plats airs de chapelle?

BAZILE, *vite.*

Et lui, des vers comme un Journal?

FIGARO, *vite.*

Un musicien de guinguette!

BAZILE, *vite.*

Un postillon de gazette!

FIGARO, *vite.*

Cuistre d'oratorio!

BAZILE, *vite.*

Jockey diplomatique!

LE COMTE, *assis.*

Insolens tous les deux!

BAZILE.

Il me manque en toute occafion.

FIGARO.

C'eft bien dit, fi cela fe pouvait!

BAZILE.

Difant par-tout que je ne fuis qu'un fot.

FIGARO.

Vous me prenez donc pour un écho?

BAZILE.

Tandis qu'il n'eft pas un chanteur que mon talent n'ait fait briller.

FIGARO.

Brailler.

BAZILE.

Il le répete!

FIGARO.

Et pourquoi non; fi cela eft vrai? es-tu un Prince pour qu'on te flagorne? fouffre la vérité, Coquin! puifque tu n'a pas de quoi gratifier un menteur: ou fi tu la crains de notre part, pourquoi viens-tu troubler nos noces?

BAZILE, *à Marceline.*

M'avez-vous promis, oui ou non, fi dans quatre ans, vous n'étiez pas pourvue, de me donner la préférence?

MARCELINE.

A quelle condition l'ai-je promis?

BAZILE.

Que si vous retrouviez un certain fils perdu, je l'adopterais par complaisance.

Tous ensemble.

Il est trouvé.

BAZILE.

Qu'à cela ne tienne?

Tous ensemble, montrant Figaro.

Et le voici.

BAZILE, *reculant de frayeur.*

J'ai vu le diable!

BRID'OISON, *à Bazile.*

Et vou-ous renoncez à sa chere mère!

BAZILE.

Qu'y aurait-il de plus fâcheux que d'être cru le père d'un garnement?

FIGARO.

D'en être cru le fils; tu te moques de moi!

BAZILE, *montrant Figaro.*

Dès que Monsieur est de quelque chose ici; je déclare moi, que je n'y suis plus de rien.

(Il sort).

SCENE XI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, *excepté Bazile.*

BARTHOLO, *riant.*

AH! ah! ah! ah!

FIGARO, *sautant de joie.*

Donc à la fin j'aurai ma femme!

LE COMTE (*à part.*)

Moi, ma maîtresse. (*Il se leve.*)

BRID'OISON, *à Marceline.*

Et tou - out le monde est satisfait.

LE COMTE.

Qu'on dresse les deux contrats; j'y signerai.

Tous ensemble.

Vivat. (*Ils sortent.*)

LE COMTE.

J'ai besoin d'une heure de retraite,
(*Il veut sortir avec les autres.*)

SCÈNE XII.

GRIPE-SOLEIL, FIGARO, MARCELINE, LE COMTE.

GRIPE-SOLEIL, *à Figaro.*

Et moi je vas aider à ranger le feu d'artifice ſous les grands maronniers; comme on l'a dit.

LE COMTE *revient en courant.*

Quel ſot a donné un tel ordre?

FIGARO.

Où eſt le mal?

LE COMTE, *vivement.*

Et la Comteſſe qui eſt incommodée, d'où le verra-t-elle l'artifice? c'eſt ſur la terraſſe qu'il le faut, vis-à-vis ſon appartement.

FIGARO.

Tu l'entens, Gripe-ſoleil? la terraſſe.

LE COMTE.

Sous les grands maronniers! belle idée! (*En s'en allant, à part*). Ils allaient incendier mon rendez-vous!

SCENE XIII.

FIGARO, MARCELINE.

FIGARO.

Quel excès d'attention, pour sa femme! *(Il veut sortir).*

MARCELINE *l'arrête.*

Deux mots, mon fils. Je veux m'acquitter avec toi : un sentiment mal dirigé, m'avait rendu injuste envers ta charmante femme : je la supposais d'accord avec le Comte, quoique j'eusse appris de Bazile, qu'elle l'avait toujours rebuté.

FIGARO.

Vous connaissiez mal votre fils, de le croire ébranlé par ces impulsions féminines. Je puis défier la plus rusée de m'en faire accroire.

MARCELINE.

Il est toujours heureux de le penser, mon fils; la jalousie.....

FIGARO.

.... N'est qu'un sot enfant de l'orgueil, ou c'est la maladie d'un fou. Oh! j'ai là-dessus, ma mère, une philosophie .... imperturbable; & si Suzanne doit me tromper un jour, je le lui pardonne d'avance; elle aura long-tems travaillé..... *(Il se retourne & apperçoit Fanchette qui cherche de côté & d'autre).*

SCENE XIV.

FIGARO, FANCHETTE, MARCELINE.

FIGARO.

EH, ... ma petite coufine qui nous écoute!

FANCHETTE.

Oh! pour ça non: on dit que c'eft malhonnête.

FIGARO.

Il eft vrai; mais comme cela eft utile, on fait aller fouvent l'un pour l'autre.

FANCHETTE.

Je regardais fi quelqu'un était là.

FIGARO.

Déja diffimulée, friponne! vous favez bien qu'il n'y peut être.

FANCHETTE.

Et qui donc?

FIGARO.

Chérubin.

FANCHETTE.

Ce n'eft pas lui que je cherche, car je fais fort bien où il eft; c'eft ma coufine Suzanne.

FIGARO.

Et que lui veut ma petite coufine?

FANCHETTE.

A vous, petit cousin, je le dirai. — C'est... ce n'est qu'une épingle que je veux lui remettre.

FIGARO, *vivement.*

Une épingle! une épingle!... & de quelle part, coquine? à votre âge vous faites déjà un met... (*Il se reprend, & dit d'un ton doux*). Vous faites déja très-bien tout ce que vous entreprenez, Fanchette; & ma jolie cousine est si obligeante....

FANCHETTE.

A qui donc en a-t-il de se fâcher? je m'en vais.

FIGARO, *l'arrêtant.*

Non non, je badine; tiens, ta petite épingle est celle que Monseigneur t'a dit de remettre à Suzanne, & qui servait à cachetter un petit papier, qu'il tenait; tu vois que je suis au fait.

FANCHETTE.

Pourquoi donc le demander, quand vous le savez si bien?

FIGARO, *cherchant.*

C'est qu'il est assez gai de savoir comment Monseigneur s'y est pris pour t'en donner la commission.

FANCHETTE, *naïvement.*

Pas autrement que vous le dites : *tiens petite Fanchette, rens cette épingle à ta belle cousine, & dis lui seulement que c'est le cachet des grands maronniers.*

FIGARO.

Des grands?....

FANCHETTE.

Maronniers. Il eſt vrai qu'il a ajouté : *prens garde que perſonne ne te voye.*

FIGARO.

Il faut obéir, ma couſine : heureuſement perſonne ne vous a vue. Faites donc joliment votre commiſſion ; & n'en dites pas plus à Suzanne, que Monſeigneur n'a ordonné.

FANCHETTE.

Et pourquoi lui en dirais-je ? il me prend pour un enfant, mon couſin. (*Elle ſort en ſautant*).

SCENE XV.

FIGARO, MARCELINE.

FIGARO.

Hé bien, ma mère ?

MARCELINE.

Hé bien, mon fils.

FIGARO, *comme étouffé.*

Pour celui-ci !.... il y a réellement des choſes !..

MARCELINE.

Il y a des choſes ! hé qu'eſt-ce qu'il y a ?

FIGARO, *les mains ſur la poitrine.*

Ce que je viens d'entendre, ma mère, je l'ai là comme un plomb.

MARCELINE, *riant.*

Ce cœur plein d'aſſurance, n'était donc qu'un ballon gonflé? une épingle a tout fait partir!

FIGARO *furieux.*

Mais cette épingle, ma mère, eſt celle qu'il a ramaſſée!....

MARCELINE, *rapellant ce qu'il a dit.*

La jalouſie! oh j'ai là-deſſus, ma mère, une philoſophie ..... imperturbable; & ſi Suzanne m'attrape un jour, je le lui pardonne....

FIGARO, *vivement.*

Oh, ma mère! on parle comme on ſent: mettez le plus glacé des Juges à plaider dans ſa propre cauſe, & voyez-le expliquer la loi! — Je ne m'étonne plus s'il avait tant d'humeur ſur ce feu! — Pour la mignonne aux fines épingles, elle n'en eſt pas où elle le croit, ma mère, avec ſes maronniers! ſi mon mariage eſt aſſez fait pour légitimer ma colère; en revanche, il ne l'eſt pas aſſez pour que je n'en puiſſe épouſer une autre, & l'abandonner...

MARCELINE.

Bien conclu! abîmons tout ſur un ſoupçon. Qui t'a prouvé, dis-moi, que c'eſt toi qu'elle joue, & non le Comte? L'as-tu étudiée de nouveau, pour la condamner ſans appel? ſais-tu ſi elle ſe rendra ſous les arbres, à quelle intention elle y va; ce

qu'elle y dira, ce qu'elle y fera? je te croyais plus fort en jugement!

FIGARO, *lui baisant la main avec respect.*

Elle a raison, ma mère, elle a raison, raison, toujours raison! mais accordons, maman, quelque chose à la nature; on en vaut mieux après. Examinons en effet avant d'accuser & d'agir. Je sais où est le rendez-vous. Adieu, ma mère.

(*Il sort*).

SCENE XVI.

MARCELINE *seule.*

ADIEU: & moi aussi, je le sais. Après l'avoir arrêté, veillons sur les voies de Suzanne; ou plutôt avertissons-la; elle est si jolie créature! Ah quand l'intérêt personnel ne nous arme pas les unes contre les autres, nous sommes toutes portées à soutenir notre pauvre sexe opprimé, contre ce fier, ce terrible.... (*en riant*) & pourtant un peu nigaud de sexe masculin. (*Elle sort.*)

Fin du quatrieme Acte.

St Quentin Del *Roi Sculp*

Ah, qu'est-ce que j'apperçois ?



ACTE CINQUIEME.

Le théâtre représente une salle de maronniers, dans un parc; deux pavillons, kiosques, ou temples de jardins, sont à droite & à gauche; le fond est une clarière ornée, un siége de gazon sur le devant. Le théâtre est obscur.

SCENE PREMIERE.

FANCHETTE *seule, tenant d'une main deux biscuits & une orange; & de l'autre une lanterne de papier, allumée.*

DANS le pavillon à gauche, a-t-il dit. C'est celui-ci.— S'il allait ne pas venir à présent; mon petit rôle.... Ces vilaines gens de l'office qui ne voulaient pas seulement me donner une orange & deux biscuits! — Pour qui, Mademoiselle? — Eh bien, Monsieur, c'est pour quelqu'un.—Oh nous savons— & quand ça serait: parce que Monseigneur ne veut pas le voir, faut-il qu'il meure de faim? — Tout çà pourtant m'a coûté un fier baiser, sur la joue!... que sait-on? il me le rendra peut-être! *(Elle voit Figaro qui vient l'examiner; elle fait un cri.)* Ah! ... *(Elle s'enfuit, & elle entre dans le pavillon à sa gauche).*

SCENE II.

FIGARO, *un grand manteau sur les épaules, un large chapeau rabattu.* BAZILE, ANTONIO, BARTHOLO, BRID'OISON, GRIPE-SOLEIL, TROUPE DE VALETS & DE TRAVAILLEURS.

FIGARO, *d'abord seul.*

C'EST Fanchette ! (*Il parcourt des yeux les autres à mesure qu'ils arrivent, & dit d'un ton farouche*) : bon jour, Messieurs; bon soir : êtes-vous tous ici ?

BAZILE.

Ceux que tu as pressé d'y venir.

FIGARO.

Quelle heure est-il bien à peu-près ?

ANTONIO *regarde en l'air.*

La lune devrait être levée.

BARTHOLO.

Eh quels noirs apprêts fais-tu donc ? Il a l'air d'un conspirateur !

FIGARO, *s'agitant.*

N'est-ce pas pour une noce, je vous prie, que vous êtes rassemblés au château ?

BRID'OISON

BRID'OISON.

Cè-ertainement.

ANTONIO.

Nous allions là bas, dans le parc, attendre un ſignal pour ta fête.

FIGARO.

Vous n'irez pas plus loin, Meſſieurs; c'eſt ici, ſous ces maronniers, que nous devons tous célébrer l'honnête fiancée que j'épouſe; & le loyal Seigneur qui ſe l'eſt deſtinée.

BAZILE, *ſe rappe[illegible] journée.*

Ah! vraiment je ſais ce que c'eſt. Retirons-nous, ſi vous m'en croyez: il eſt queſtion d'un rendez-vous: je vous conterai cela près d'ici.

BRID'OISON, *à Figaro.*

Nou-ous reviendrons.

FIGARO.

Quand vous m'entendrez appeller, ne manquez pas d'accourir tous, & dites du mal de Figaro, s'il ne vous fait voir une belle choſe.

BARTHOLO.

Souviens-toi qu'un homme ſage, ne ſe fait point d'affaire avec les grands.

FIGARO.

Je m'en ſouviens.

BARTHOLO.

Qu'ils ont quinze & bisque sur nous, par leur état.

FIGARO.

Sans leur industrie, que vous oubliez. Mais souvenez-vous aussi que l'homme qu'on fait timide, est dans la dépendance de tous les fripons.

BARTHOLO.

Fort bien.

FIGARO.

Et que j'ai nom *de Verte-allure*, du chef honoré de ma mère.

BARTHOLO.

Il a le diable au corps.

BRID'OISON.

I-il l'a.

BAZILE (*à part.*)

Le Comte & sa Suzanne se sont arrangés sans moi? Je ne suis pas fâché de l'algarade.

FIGARO, *aux Valets.*

Pour vous autres, coquins, à qui j'ai donné l'ordre; illuminez-moi ces entours; ou, par la mort que je voudrais tenir aux dents, si j'en saisis un par le bras.... (*Il secoue le bras de Gripe-Soleil*).

GRIPE-SOLEIL *s'en va en criant & pleurant.*

A, a, o, oh! Damné brutal!

BAZILE, *en s'en allant.*

Le ciel vous tienne en joie, Monſieur du marié!

(Ils ſortent.)

SCENE III.

FIGARO *ſeul, ſe promenant dans l'obſcurité, dit du ton le plus ſombre.*

O FEMME! femme! femme! créature faible & décevante!.... nul animal créé ne peut manquer à ſon inſtinct; le tien eſt-il donc de tromper?.... Après m'avoir obſtinément refuſé quand je l'en preſſais devant ſa maîtreſſe; à l'inſtant qu'elle me donne ſa parole; au milieu même de la cérémonie.... Il riait en liſant, le perfide! & moi comme un benêt!.... non, Monſieur le Comte, vous ne l'aurez pas.... vous ne l'aurez pas. Parce que vous êtes un grand Seigneur, vous vous croyez un grand génie!.... nobleſſe, fortune, un rang, des places; tout cela rend ſi fier! qu'avez-vous fait pour tant de biens? vous vous êtes donné la peine de naître, & rien de plus: du reſte homme aſſez ordinaire! tandis que moi, morbieu! perdu dans la foule obſcure, il m'a fallu déployer plus de ſcience & de calculs pour ſubſiſter ſeulement, qu'on n'en a mis depuis cent ans à gouverner toutes les Eſpagnes; & vous voulez jouter..... On vient.... c'eſt elle.... ce n'eſt perſonne — La nuit eſt noire en diable, & me voilà feſant le ſot métier de mari, quoique je ne le ſois qu'à moitié! (*Il s'aſſied ſur un banc*)

Eſt-il rien de plus bizare que ma deſtinée ! fils de je ne ſais pas qui ; volé par des bandits ! élevé dans leurs mœurs, je m'en dégoûte & veux courir une carriere honnête ; & par-tout je ſuis repouſſé ! J'apprens la Chimie, la Pharmacie, la Chirurgie ; & tout le crédit d'un grand Seigneur peut à peine me mettre à la main une lancette vétérinaire ! — Las d'attriſter des bêtes malades, & pour faire un métier contraire, je me jette à corps perdu dans le Théâtre ; me fuſſè-je mis une pierre au cou ! Je broche une comédie dans les mœurs du ſérail ; Auteur eſpagnol, je crois pouvoir y fronder Mahomet, ſans ſcrupule : à l'inſtant, un Envoyé..... de je ne ſais où, ſe plaint que j'offenſe dans mes vers, la ſublime Porte, la Perſe, une partie de la Preſqu'Iſle de l'Inde, toute l'Égypte, les Royaumes de Barca, de Tripoly, de Tunis, d'Alger & de Maroc : & voilà ma comédie flambée, pour plaire aux Princes mahométans, dont pas un, je crois, ne ſait lire, & qui nous meurtriſſent l'omoplate, en nous diſant : *chiens de Chrétiens !* — Ne pouvant avilir l'eſprit, on ſe venge en le maltraitant. — Mes joues creuſaient ; mon terme était échu : je voyais de loin arriver l'affreux record, la plume fichée dans ſa perruque ; en frémiſſant je m'évertue. Il s'éleve une queſtion ſur la nature des richeſſes ; & comme il n'eſt pas néceſſaire de tenir les choſes, pour en raiſonner ; n'ayant pas un ſol, j'écris ſur la valeur de l'argent, & ſur ſon produit net ; ſi-tôt je vois, du fond d'un fiacre, baiſſer pour moi le pont d'un Château fort, à l'entrée duquel je laiſſai l'eſpérance & la liberté. (*Il ſe leve.*) Que je voudrais bien tenir un de ces Puiſſans de quatre jours ; ſi légers ſur le mal qu'ils ordonnent ; quand une

bonne disgrace a cuvé son orgueil ! je lui dirais.... que les sottises imprimées n'ont d'importance, qu'aux lieux où l'on en gêne le cours ; que sans la liberté de blâmer, il n'est point d'éloge flatteur ; & qu'il n'y a que les petits hommes, qui redoutent les petits écrits — (*Il se rassied.*) Las de nourir un obscur pensionnaire, on me met un jour dans la rue ; & comme il faut dîner, quoiqu'on ne soit plus en prison ; je taille encor ma plume, & demande à chacun de quoi il est question : on me dit que pendant ma retraite économique, il s'est établi dans Madrid un système de liberté sur la vente des productions, qui s'étend même à celles de la presse ; & que, pourvu que je ne parle en mes écrits, ni de l'autorité, ni du culte, ni de la politique, ni de la morale, ni des gens en place, ni des corps en crédit, ni de l'Opéra, ni des autres spectacles, ni de personne qui tienne à quelque chose ; je puis tout imprimer librement, sous l'inspection de deux ou trois Censeurs. Pour profiter de cette douce liberté, j'annonce un écrit périodique, & croyant n'aller sur les brisées d'aucun autre, je le nomme *Journal inutile*. Pou-ou ! je vois s'élever contre moi, mille pauvres diables à la feuille ; on me supprime ; & me voilà de rechef sans emploi ! — Le désespoir m'allait saisir ; on pense à moi pour une place, mais par malheur j'y étais propre : il fallait un calculateur, ce fut un danseur qui l'obtint. Il ne me restait plus qu'à voler ; je me fais Banquier de Pharaon : alors, bonnes gens ! je soupe en ville, & les personnes dites, *comme il faut*, m'ouvrent poliment leur maison, en retenant pour elles les trois quarts du profit. J'aurais bien pu me remonter ; je commençais même à comprendre que pour

gagner du bien, le ſavoir-faire vaut mieux que le ſavoir. Mais comme chacun pillait autour de moi, en exigeant que je fuſſe honnête; il fallut bien périr encor. Pour le coup je quittais le monde; & vingt braſſes d'eau m'en allaient ſéparer : lorſqu'un Dieu bienfaiſant m'appelle à mon premier état. Je reprens ma trouſſe & mon cuir anglais; puis laiſſant la fumée aux ſots qui s'en nourriſſent, & la honte au milieu du chemin, comme trop lourde à un piéton, je vais razant de ville en ville, & je vis enfin ſans ſouci. Un grand Seigneur paſſe à Séville; il me reconnaît, je le marie; & pour prix d'avoir eu par mes ſoins ſon épouſe, il veut intercepter la mienne! intrigue, orage à ce ſujet. Prêt à tomber dans un abîme, au moment d'épouſer ma mère, mes parens m'arrivent à la file. (*Il ſe lève en s'échauffant.*) On ſe débat; c'eſt vous, c'eſt lui, c'eſt moi, c'eſt toi; non ce n'eſt pas nous; eh mais qui donc? (*Il retombe aſſis.*) O bizare ſuite d'évenemens! Comment cela m'eſt-il arrivé! Pourquoi ces choſes & non pas d'autres? Qui les a fixées ſur ma tête? Forcé de parcourir la route où je ſuis entré ſans le ſavoir, comme j'en ſortirai ſans le vouloir, je l'ai jonchée d'autant de fleurs que ma gaité me l'a permis; encor je dis ma gaité, ſans ſavoir ſi elle eſt à moi plus que le reſte, ni même quel eſt ce *Moi* dont je m'occupe : un aſſemblage informe de parties inconnues; puis un chétif être imbécile; un petit animal folâtre; un jeune homme ardent au plaiſir; ayant tous les goûts pour jouir; feſant tous les métiers pour vivre; maître ici, valet là, ſelon qu'il plaît à la fortune! ambitieux par vanité; laborieux par néceſſité; mais pareſſeux... avec délices! orateur ſelon

le danger; poëte par délaſſement; muſicien par occaſion ; amoureux par folles bouffées ; j'ai tout vu, tout fait, tout uſé. Puis l'illuſion s'eſt détruite, & trop déſabuſé..... Déſabuſé !..... Suzon, Suzon, Suzon ! que tu me donnes de tourmens ! — J'entens marcher... on vient. Voici l'inſtant de la criſe.

(*Il ſe retire près de la première couliſſe à ſa droite.*)

SCENE IV.

FIGARO, LA COMTESSE *avec les habits de Suzon*, SUZANNE *avec ceux de la Comteſſe*, MARCELINE.

SUZANNE, *bas, à la Comteſſe.*

OUI, Marceline m'a dit que Figaro y ſerait.

MARCELINE.

Il y eſt auſſi; baiſſe la voix.

SUZANNE.

Ainſi l'un nous écoute, & l'autre va venir me chercher ; commençons.

MARCELINE.

Pour n'en pas perdre un mot, je vais me cacher dans le pavillon. (*Elle entre dans le pavillon où eſt entrée Fanchette.*

SCENE V.

FIGARO, LA COMTESSE, SUZANNE.

SUZANNE, *haut.*

MADAME tremble! eſt-ce qu'elle aurait froid?

LA COMTESSE, *haut.*

La ſoirée eſt humide, je vais me retirer.

SUZANNE, *haut.*

Si Madame n'avait pas beſoin de moi, je prendrais l'air un moment, ſous ces arbres.

LA COMTESSE, *haut.*

C'eſt le ſerein que tu prendras.

SUZANNE, *haut.*

J'y ſuis toute faite.

FIGARO (*à part.*)

Ah oui, le ſerein!

(Suzanne ſe retire près de la couliſſe, du côté oppoſé à Figaro).

SCENE VI.

FIGARO, CHÉRUBIN, LE COMTE, LA COMTESSE, SUZANNE.

Figaro & Suzanne retirés de chaque côté sur le devant.

CHÉRUBIN *en habit d'Officier arrive en chantant gaiment la reprise de l'air de la romance.*

La, la, la, &c.

J'avais une maraine,
Que toujours adorai.

LA COMTESSE (*à part.*)

Le petit Page!

CHÉRUBIN *s'arrête.*

On se promene ici; gagnons vîte mon asyle, où la petite Fanchette.... C'est une femme!

LA COMTESSE *écoute.*

Ah grands Dieux!

CHÉRUBIN *se baisse en regardant de loin.*

Me trompai-je? à cette coëffure en plumes qui se dessine au loin dans le crépuscule, il me semble que c'est Suzon.

LA COMTESSE (*à part.*)

Si le Comte arrivait!....

LE COMTE *paraît dans le fond.*

CHÉRUBIN *s'approche & prend la main de la Comtesse, qui se défend.*

Oui, c'est la charmante fille qu'on nomme Suzanne : eh pourrais-je m'y méprendre à la douceur de cette main; à ce petit tremblement qui l'a saisie; sur-tout au battement de mon cœur! (*Il veut y appuyer le dos de la main de la Comtesse, elle la retire.*)

LA COMTESSE, *bas.*

Allez-vous-en.

CHÉRUBIN.

Si la compassion t'avait conduite exprès dans cet endroit du parc, où je suis caché depuis tantôt?

LA COMTESSE.

Figaro va venir.

LE COMTE *s'avançant, dit à part.*

N'est-ce pas Suzanne que j'apperçois?

CHÉRUBIN *à la Comtesse.*

Je ne crains point du tout Figaro, car ce n'est pas lui que tu attens.

LA COMTESSE.

Qui donc!

LE COMTE, (*à part.*)

Elle est avec quelqu'un.

CHÉRUBIN.

C'est Monseigneur, friponne, qui t'a demandé

ce rendez-vous, ce matin, quand j'étais derrière le fauteuil.

LE COMTE (*à part avec fureur.*)

C'est encor le Page infernal!

FIGARO (*à part.*)

On dit qu'il ne faut pas écouter!

SUZANNE (*à part.*)

Petit bavard!

LA COMTESSE, *au Page.*

Obligez-moi de vous retirer.

CHÉRUBIN.

Ce ne sera pas au moins sans avoir reçu le prix de mon obéissance.

LA COMTESSE *effrayée.*

Vous prétendez?....

CHÉRUBIN, *avec feu.*

D'abord vingt baisers, pour ton compte, & puis cent pour ta belle maîtresse.

LA COMTESSE.

Vous oseriez?

CHÉRUBIN.

Oh que oui, j'oserai; tu prens sa place auprès de Monseigneur, moi celle du Comte auprès de toi : le plus attrapé, c'est Figaro.

FIGARO (*à part.*)

Ce brigandeau!

SUZANNE (*à part.*)

Hardi comme un Page.

CHÉRUBIN *veut embrasser la Comtesse.*

LE COMTE *se met entre deux & reçoit le baiser.*

LA COMTESSE, *se retirant.*

Ah ciel!

FIGARO *à part, entendant le baiser.*

J'épousais une jolie mignone!

(*Il écoute.*)

CHÉRUBIN *tâtant les habits du Comte.*

(*A part.*) C'est Monseigneur. (*Il s'enfuit dans le pavillon où sont entrées Fanchette & Marceline.*)

SCENE VII.

FIGARO, LE COMTE, LA COMTESSE, SUZANNE.

FIGARO *s'approche.*

Je vais....

LE COMTE, *croyant parler au Page.*

Puisque vous ne redoublez-pas le baiser....

(*Il croit lui donner un souflet*).

FIGARO *qui est à portée, le reçoit.*

Ah!

LE COMTE.

.... Voilà toujours le premier payé.

FIGARO *à part, s'éloigne en se frottant la joue.*

Tout n'est pas gain non plus en écoutant.

SUZANNE *riant tout haut, de l'autre côté.*

Ah, ah, ah, ah!

LE COMTE, *à la Comtesse qu'il prend pour Suzanne.*

Enten-t-on quelque chose à ce Page! il reçoit le plus rude souflet, & s'enfuit en éclatant de rire.

FIGARO (*à part.*)

S'il s'affligeait de celui-ci!....

LE COMTE.

Comment! je ne pourrai faire un pas .... (*à la Comtesse,*) mais laissons cette bizarerie; elle empoisonnerait le plaisir que j'ai de te trouver dans cette salle.

LA COMTESSE, *imitant le parler de Suzanne.*

L'espériez-vous?

LE COMTE.

Après ton ingénieux billet! (*Il lui prend la main.*) Tu trembles?

LA COMTESSE.

J'ai eu peur.

LE COMTE.

Ce n'eſt pas pour te priver du baiſer, que je l'ai pris. (*Il la baiſe au front.*)

LA COMTESSE.

Des libertés !

FIGARO (*à part.*)

Coquine !

SUZANNE (*à part.*)

Charmante !

LE COMTE *prend la main de ſa femme.*

Mais quelle peau fine & douce, & qu'il s'en faut que la Comteſſe ait la main auſſi belle !

LA COMTESSE (*à part.*)

Oh ! la prévention !

LE COMTE.

A-t-elle ce bras ferme & rondelet ? ces jolis doigts pleins de grace & d'eſpiéglerie ?

LA COMTESSE, *de la voix de Suzanne.*

Ainſi l'amour ?....

LE COMTE.

L'amour.... n'eſt que le roman du cœur : c'eſt le plaiſir qui en eſt l'hiſtoire ; il m'amene à tes genoux.

LA COMTESSE.

Vous ne l'aimez plus ?

LE COMTE.

Je l'aime beaucoup ; mais trois ans d'union, rendent l'himen si respectable !

LA COMTESSE.

Que vouliez-vous en elle ?

LE COMTE, *la caressant.*

Ce que je trouve en toi, ma Beauté....

LA COMTESSE.

Mais dites donc.

LE COMTE.

..... Je ne sais : moins d'uniformité peut-être; plus de piquant dans les manières ; un je ne sais quoi, qui fait le charme; quelquefois un refus, que sais-je ? Nos femmes croyent tout accomplir en nous aimant : cela dit une fois, elles nous aiment, nous aiment ! (quand elles nous aiment.) Et sont si complaisantes, & si constamment obligeantes, & toujours, & sans relâche, qu'on est tout surpris un beau soir, de trouver la satiété, où l'on recherchait le bonheur.

LA COMTESSE (*à part.*)

Ah! quelle leçon!

LE COMTE.

En vérité, Suzon, j'ai pensé mille fois que si

nous pourſuivons ailleurs ce plaiſir qui nous fuit chez elles ; c'eſt qu'elles n'étudient pas aſſez l'art de ſoutenir notre goût, de ſe renouveller à l'amour, de ranimer, pour ainſi dire, le charme de leur poſſeſſion, par celui de la variété.

LA COMTESSE *piquée.*

Donc elles doivent tout ?....

LE COMTE, *riant.*

Et l'homme rien ? changerons-nous la marche de la nature ? notre tâche à nous, fut de les obtenir : la leur.....

LA COMTESSE.

La leur ?

LE COMTE.

Eſt de nous retenir : on l'oublie trop.

LA COMTESSE.

Ce ne ſera pas moi.

LE COMTE.

Ni moi.

FIGARO (*à part.*)

Ni moi.

SUZANNE (*à part.*)

Ni moi.

LE COMTE *prend la main de ſa femme.*

Il y a de l'écho ici ; parlons plus bas : Tu n'as nul beſoin d'y ſonger, toi que l'amour a faite, & ſi vive & ſi jolie! avec un grain de caprice tu ſeras la plus agaçante maîtreſſe ! (*Il la baiſe au front.*) Ma Suzanne, un

un Castillan n'a que sa parole. Voici tout l'or promis pour le rachat du droit que je n'ai plus sur le délicieux moment que tu m'accordes. Mais comme la grace que tu daignes y mettre, est sans prix ; j'y joindrai ce brillant, que tu porteras pour l'amour de moi.

LA COMTESSE, *une révérence.*

Suzanne accepte tout.

FIGARO (*à part.*)

On n'est pas plus coquine que cela.

SUZANNE (*à part.*)

Voilà du bon bien qui nous arrive.

LE COMTE (*à part.*)

Elle est intéressée ; tant mieux.

LA COMTESSE *regarde au fond.*

Je vois des flambeaux.

LE COMTE.

Ce sont les apprêts de ta noce : entrons-nous un moment dans l'un de ces pavillons, pour les laisser passer ?

LA COMTESSE.

Sans lumière ?

LE COMTE *l'entraîne doucement.*

A quoi bon ? nous n'avons rien à lire.

FIGARO (*à part.*)

Elle y va, ma foi ! je m'en doutais.

(*Il s'avance.*

LE COMTE *grossit sa voix en se retournant.*

Qui passe ici ?

FIGARO, *en colère.*

Passer ! on vient exprès.

LE COMTE, *bas à la Comtesse.*

C'est Figaro !... (*Il s'enfuit.*)

LA COMTESSE.

Je vous suis.

(*Elle entre dans le pavillon à sa droite, pendant que le Comte se perd dans le bois, au fond.*)

SCENE VIII.

FIGARO, SUZANNE, *dans l'obscurité.*

FIGARO *cherche à voir où vont le Comte & la Comtesse, qu'il prend pour Suzanne.*

Je n'entens plus rien ; ils sont entrés ; m'y voilà. (*D'un ton altéré*). Vous autres époux mal-à-droits, qui tenez des espions à gages, & tournez des mois entiers autour d'un soupçon, sans l'asseoir ; que ne m'imitez-vous? dès le premier jour je suis ma femme, & je l'écoute ; en un tour de main on est au fait : c'est charmant, plus de doutes ; on sait à quoi s'en tenir. (*Marchant vivement.*) Heureusement que je ne m'en soucie guère, & que sa trahison ne me fait plus rien du tout. Je les tiens donc enfin.

SUZANNE, *qui s'est avancée doucement dans l'obscurité.*

(A part) Tu vas payer tes beaux soupçons. (*Du ton de voix de la Comtesse.*) Qui va là?

FIGARO, *extravagant.*

Qui va là? Celui qui voudrait de bon cœur que la peste eût étouffé en naissant.....

SUZANNE, *du ton de la Comtesse.*

Eh! mais, c'est Figaro!

FIGARO *regarde, & dit vivement.*

Madame la Comtesse!

SUZANNE.

Parlez bas.

FIGARO, *vîte.*

Ah! Madame, que le ciel vous amene à propos! où croyez-vous qu'est Monseigneur?

SUZANNE.

Que m'importe un ingrat? Dis moi....

FIGARO, *plus vîte.*

Et Suzanne mon épousée, où croyez-vous qu'elle soit?

SUZANNE.

Mais parlez bas.

FIGARO, *très-vîte.*

Cette Suzon qu'on croyait si vertueuse, qui fesait de la réservée! Ils sont enfermés là-dedans. Je vais appeller.

SUZANNE, *lui fermant la bouche avec sa main, oublie de déguiser sa voix.*

N'appellez pas.

FIGARO (*à part.*)

Eh c'est Suzon! God-dam!

SUZANNE, *du ton de la Comtesse.*

Vous paraissez inquiet.

FIGARO (*à part.*)

Traîtresse! qui veut me surprendre!

SUZANNE.

Il faut nous venger, Figaro.

FIGARO.

En sentez-vous le vif desir?

SUZANNE.

Je ne serais donc pas de mon sexe! Mais les hommes en ont cent moyens.

FIGARO, *confidemment.*

Madame, il n'y a personne ici de trop. Celui des femmes .... les vaut tous.

SUZANNE (*à part.*)

Comme je le soufletterais!

FIGARO (*à part.*)

Il sera it bien gai qu'avant la noce!

SUZANNE.

Mais qu'est-ce qu'une telle vengeance, qu'un peu d'amour n'assaisonne pas ?

FIGARO.

Par-tout où vous n'en voyez point, croyez que le respect dissimule.

SUZANNE, *piquée.*

Je ne sais si vous le pensez de bonne foi, mais vous ne le dites pas de bonne grace.

FIGARO, *avec une chaleur comique, à genoux.*

Ah ! Madame, je vous adore. Examinez le tems, le lieu, les circonstances, & que le dépit supplée en vous, aux graces qui manquent à ma prière.

SUZANNE (*à part.*)

La main me brûle.

FIGARO (*à part.*)

Le cœur me bat.

SUZANNE.

Mais, Monsieur, avez-vous songé? ....

FIGARO.

Oui, Madame, oui, j'ai songé.

SUZANNE.

.... Que pour la colère & l'amour ....

FIGARO.

....Tout ce qui se diffère est perdu. Votre main, Madame?

SUZANNE *de sa voix naturelle, & lui donnant un soufflet.*

La voilà.

FIGARO.

Ah Demonio! quel soufflet!

SUZANNE *lui en donne un second.*

Quel soufflet! & celui-ci?

FIGARO.

Et *ques-à-quo*! de par le diable! est-ce ici la journée des tapes?

SUZANNE *le bat à chaque phrase.*

Ah! *ques-à-quo?* Suzanne: & voilà pour tes soupçons; voilà pour tes vengeances & pour tes trahisons, tes expédiens, tes injures & tes projets. C'est-il çà de l'amour? dis donc comme ce matin?

FIGARO *rit en se relevant.*

Santa barbara! oui c'est de l'amour. Oh bonheur! oh délices! ô cent fois heureux Figaro! frappe ma bien aimée, sans te lasser. Mais quand tu m'auras diapré tout le corps de meurtrissures, regarde avec bonté, Suzon, l'homme le plus fortuné, qui fut jamais battu par une femme.

SUZANNE.

Le plus fortuné ! bon fripon, vous n'en séduisiez pas moins la Comtesse, avec un si trompeur babil, que m'oubliant moi-même, en vérité, c'était pour elle que je cédais.

FIGARO.

Ai-je pu me méprendre, au son de ta jolie voix ?

SUZANNE, *en riant.*

Tu m'as reconnue ? Ah comme je m'en vengerai!

FIGARO.

Bien rosser & garder rancune, est aussi par trop féminin ! Mais dis-moi donc par quel bonheur je te vois là, quand je te croyais avec lui ; & comment cet habit, qui m'abusait, te montre enfin innocente.....

SUZANNE.

Eh c'est toi qui es un innocent, de venir te prendre au piége apprêté pour un autre! Est-ce notre faute à nous, si voulant muzeler un renard, nous en attrapons deux ?

FIGARO.

Qui donc prend l'autre ?

SUZANNE.

Sa femme.

FIGARO.

Sa femme?

SUZANNE.

Sa femme.

FIGARO, *follement.*

Ah Figaro, pends-toi; tu n'a pas deviné celui-là! - Sa femme? O douze ou quinze mille fois ſpirituelles femelles! — Ainſi les baiſers de cette ſalle?

SUZANNE.

Ont été donnés à Madame.

FIGARO.

Et celui du Page?

SUZANNE, *riant.*

A Monſieur.

FIGARO.

Et tantôt, derrière le fauteuil?

SUZANNE.

A perſonne.

FIGARO.

En êtes-vous ſûre?

SUZANNE, *riant.*

Il pleut de ſouflets, Figaro.

FIGARO *lui baiſe la main.*

Ce ſont des bijoux que les tiens. Mais celui du Comte, était de bonne guerre.

SUZANNE.

Allons, Superbe! humilie-toi.

FIGARO *fait tout ce qu'il annonce.*

Cela eſt juſte ; à genoux, bien courbé, proſterné, ventre à terre.

SUZANNE, *en riant.*

Ah ce pauvre Comte ! quelle peine il s'eſt donné.....

FIGARO *ſe releve ſur ſes genoux.*

.... Pour faire la conquête de ſa femme !

SCENE IX.

LE COMTE *entre par le fond du théâtre, & va droit au pavillon à ſa droite.* FIGARO, SUZANNE.

LE COMTE, *à lui-même.*

JE la cherche en vain dans le bois, elle eſt peut-être entrée ici.

SUZANNE, *à Figaro, parlant bas.*

C'eſt lui.

LE COMTE, *ouvrant le pavillon.*

Suzon, es-tu là-dedans ?

FIGARO, *bas.*

Il la cherche, & moi je croyais.....

SUZANNE, *bas.*

Il ne l'a pas reconnue.

FIGARO.

Achevons-le, veux-tu? (*Il lui baiſe la main.*)

LE COMTE *ſe retourne.*

Un homme aux pieds de la Comteſſe !.... Ah ! je ſuis ſans armes. (*Il s'avance.*)

FIGARO *ſe relève tout à fait en déguiſant ſa voix.*

Pardon, Madame, ſi je n'ai pas réfléchi que ce rendez-vous ordinaire, était deſtiné pour la noce.

LE COMTE *(à part.)*

C'eſt l'homme du cabinet de ce matin. (*Il ſe frappe le front.*)

FIGARO *continue.*

Mais il ne ſera pas dit qu'un obſtacle auſſi ſot, aura retardé nos plaiſirs.

LE COMTE *(à part.)*

Maſſacre, mort, enfer !

FIGARO, *la conduiſant au cabinet.*

(Bas.) Il jure. *(Haut.)* Preſſons-nous donc, Madame, & réparons le tort qu'on nous a fait tantôt, quand j'ai ſauté par la fenêtre.

LE COMTE *(à part.)*

Ah! tout ſe découvre enfin.

SUZANNE, *près du pavillon à sa gauche.*

Avant d'entrer, voyez si personne n'a suivi. (*Il la baise au front.*)

LE COMTE *s'écrie.*

Vengeance.

Suzanne s'enfuit dans le pavillon où sont entrés Fanchette, Marceline & Chérubin.

SCENE X.

LE COMTE, FIGARO.

LE COMTE *saisit le bras de Figaro.*

FIGARO, *jouant la frayeur excessive.*

C'EST mon maître.

LE COMTE *le reconnait.*

Ah scélérat, c'est toi! Holà quelqu'un, quelqu'un?

SCENE XI.

PÉDRILLE, LE COMTE, FIGARO.

PÉDRILLE *botté.*

MONSEIGNEUR, je vous trouve enfin.

LE COMTE.

Bon, c'est Pédrille. Es-tu tout seul?

PÉDRILLE.

Arrivant de Séville, à étripe cheval.

LE COMTE.

Approche-toi de moi, & crie bien fort.

PÉDRILLE, *criant à tue tête.*

Pas plus de Page que ſur ma main. Voilà le paquet.

LE COMTE *le repouſſe.*

Eh l'animal!

PÉDRILLE.

Monſeigneur me dit de crier.

LE COMTE, *tenant toujours Figaro.*

Pour appeller. — Holà quelqu'un; ſi l'on m'entend, accourez tous?

PÉDRILLE.

Figaro & moi, nous voilà deux; que peut-il donc vous arriver?



SCENE XII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, BRID'OISON, BARTHOLO, BAZILE, ANTONIO, GRIPE-SOLEIL, *toute la noce accourt avec des flambeaux.*

BARTHOLO, *à Figaro.*

Tu vois qu'à ton premier signal.....

LE COMTE, *montrant le pavillon à sa gauche.*

Pédrille, empare-toi de cette porte.

(Pédrille y va.)

BAZILE, *bas à Figaro.*

Tu l'as surpris avec Suzanne?

LE COMTE, *montrant Figaro.*

Et vous, tous mes vassaux, entourez-moi cet homme, & m'en répondez sur la vie.

BAZILE.

Ha! ha!

LE COMTE *furieux.*

Taisez-vous donc. (*A Figaro d'un ton glacé.*) Mon Cavalier, répondez-vous à mes questions?

FIGARO, *froidement.*

Eh! qui pourrait m'en exempter, Monseigneur? Vous commandez à tout ici, hors à vous-même.

LE COMTE, *se contenant.*

Hors à moi-même !

ANTONIO.

C'est çà parler.

LE COMTE *reprend sa colère.*

Non, si quelque chose pouvait augmenter ma fureur! ce serait l'air calme qu'il affecte.

FIGARO.

Sommes-nous des soldats qui tuent & se font tuer, pour des intérêts qu'ils ignorent! je veux savoir, moi, pourquoi je me fâche.

LE COMTE *hors de lui.*

O rage! (*se contenant.*) Homme de bien qui feignez d'ignorer! Nous ferez vous au moins la faveur de nous dire, quelle est la dame actuellement par vous amenée dans ce pavillon ?

FIGARO, *montrant l'autre avec malice.*

Dans celui-là ?

LE COMTE, *vîte.*

Dans celui-ci.

FIGARO, *froidement.*

C'est différent. Une jeune personne qui m'honore de ses bontés particulières.

BAZILE *étonné.*

Ha, ha!

LE COMTE, *vîte.*

Vous l'entendez, Meſſieurs.

BARTHOLO *étonné.*

Nous l'entendons ?

LE COMTE, *à Figaro.*

Et cette jeune perſonne a-t-elle un autre engagement que vous ſachiez ?

FIGARO, *froidement.*

Je ſais qu'un grand Seigneur s'en eſt occupé quelque tems : mais, ſoit qu'il l'ait négligée, ou que je lui plaiſe mieux qu'un plus aimable ; elle me donne aujourd'hui la préférence.

LE COMTE, *vivement.*

La préf..... (*ſe contenant.*) Au moins il eſt naïf! car ce qu'il avoue, Meſſieurs, je l'ai oui, je vous jure, de la bouche même de ſa complice.

BRID'OISON *ſtupéfait.*

Sa - a complice !

LE COMTE *avec fureur.*

Or quand le déshonneur eſt public, il faut que la vengeance le ſoit auſſi.

(*Il entre dans le pavillon.*)

SCENE XIII.

TOUS LES ACTEURS PRÉCÉDENS, *hors* LE COMTE.

ANTONIO.

C'EST juste.

BRID'OISON, *à Figaro.*

Qui-i donc a pris la femme de l'autre?

FIGARO, *en riant.*

Aucun n'a eu cette joie là.

SCENE XIV.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, LE COMTE, CHÉRUBIN.

LE COMTE *parlant dans le pavillon & attirant quelqu'un qu'on ne voit pas encor.*

TOUS vos efforts sont inutiles; vous êtes perdue, Madame; & votre heure est bien arrivée! (*il sort sans regarder*) Quel bonheur qu'aucun gage d'une union aussi détestée....

FIGARO

FIGARO *s'écrie.*

Chérubin !

LE COMTE.

Mon Page ?

BAZILE.

Ha, ha !

LE COMTE, *hors de lui.* (*à part.*)

Et toujours le Page endiablé ! (*A Chérubin.*) Que fesiez-vous dans ce sallon ?

CHÉRUBIN, *timidement.*

Je me cachais, comme vous l'avez ordonné.

PÉDRILLE.

Bien la peine de crever un cheval !

LE COMTE.

Entres-y toi, Antonio ; conduis devant son juge, l'infâme qui m'a deshonoré.

BRID'OISON.

C'est Madame que vous y-y cherchez ?

ANTONIO.

L'y a parguenne, une bonne Providence ; vous en avez tant fait dans le pays . . . .

LE COMTE *furieux.*

Entre donc. (*Antonio entre.*)

SCENE XV.

Les Acteurs précédens, *excepté* ANTONIO.

Le Comte.

Vous allez voir, Messieurs, que le Page n'y était pas seul.

Chérubin, *timidement.*

Mon sort eût été trop cruel, si quelqu'ame sensible n'en eût adouci l'amertume.

SCENE XVI.

Les Acteurs précédens, ANTONIO, FANCHETTE.

Antonio *attirant par le bras quelqu'un qu'on ne voit pas encor.*

Allons, Madame, il ne faut pas vous faire prier pour en sortir, puisqu'on sait que vous y êtes entrée.

Figaro *s'écrie.*

La petite cousine!

Bazile.

Ha, ha!

LE COMTE.

Fanchette !

ANTONIO *se retourne & s'écrie.*

Ah palſembleu ! Monſeigneur, il eſt gaillard de me choiſir, pour montrer à la compagnie que c'eſt ma fille qui cauſe tout ce train-là !

LE COMTE, *outré.*

Qui la ſavait là-dedans ?

(*Il veut rentrer.*)

BARTHOLO, *au-devant.*

Permettez Monſieur le Comte, ceci n'eſt pas plus clair. Je ſuis de ſang froid, moi.

(*Il entre.*)

BRID'OISON.

Voilà une affaire au - auſſi trop embrouillée.

SCENE XVII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, MARCELINE.

BARTHOLO, *parlant en dedans, & ſortant.*

Ne craignez rien, Madame, il ne vous ſera fait aucun mal. J'en répons. (*Il ſe retourne & s'écrie.*) Marceline ! . . . . -

BAZILE.

Ha, ha !

FIGARO, *riant.*

Hé quelle folie ! ma mère en est ?

ANTONIO.

A qui pis fera.

LE COMTE, *outré.*

Que m'importe à moi ? La Comtesse.... !

SCENE XVIII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, SUZANNE,

SUZANNE, *son éventail sur le visage.*

LE COMTE.

.... AH ! la voici qui sort. (*Il la prend violemment par le bras.*) Que croyez-vous, Messieurs, que mérite une odieuse.....

SUZANNE *se jette à genoux la tête baissée.*

LE COMTE.

Non, non.

FIGARO *se jette à genoux de l'autre côté.*

LE COMTE, *plus fort.*

Non, non.

MARCELINE *se jette à genoux devant lui.*

LE COMTE, *plus fort.*

Non, non.

TOUS *se mettent à genoux, excepté Brid'oison.*

LE COMTE, *hors de lui.*

Y fussiez-vous un cent !

SCENE XIX & *dernière.*

TOUS LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

LA COMTESSE *sort de l'autre pavillon.*

LA COMTESSE *se jette à genoux.*

Au moins je ferai nombre.

LE COMTE, *regardant la Comtesse & Suzanne.*

Ah, qu'est-ce que je vois !

BRID'OISON, *riant.*

Eh pardi c'è - est Madame.

LE COMTE *veut relever la Comtesse.*

Quoi c'était vous, Comtesse ? (*d'un ton suppliant*) : Il n'y a qu'un pardon bien généreux . . . .

LA COMTESSE, *en riant.*

Vous diriez, *non*, *non*, à ma place ; & moi pour la troisième fois d'aujourd'hui, je l'accorde sans condition. (*Elle se relève.*)

SUZANNE *se relève.*

Moi auſſi.

MARCELINE *se relève.*

Moi auſſi.

FIGARO *se relève.*

Moi auſſi ; il y a de l'écho ici !

Tous se relèvent.

LE COMTE.

De l'écho ! — J'ai voulu ruſer avec eux ; ils m'ont traité comme un enfant !

LA COMTESSE, *en riant.*

Ne le regrettez pas, Monſieur le Comte.

FIGARO, *s'eſſuyant les genoux avec ſon chapeau.*

Une petite journée comme celle-ci, forme bien un Ambaſſadeur !

LE COMTE, *à Suzanne.*

Ce billet fermé d'une épingle ? . . . .

SUZANNE.

C'eſt Madame qui l'avait dicté.

LE COMTE.

La réponſe lui en eſt bien due.

(*Il baiſe la main de la Comteſſe.*)

LA COMTESSE.

Chacun aura ce qui lui appartient.

(*Elle donne la bourse à Figaro & le diamant à Suzanne.*)

SUZANNE, *à Figaro.*

Encor une dot.

FIGARO, *frappant la bourse dans sa main.*

Et de trois. Celle-ci fut rude à arracher !

SUZANNE.

Comme notre mariage.

GRIPE-SOLEIL.

Et la jarretière de la mariée, l'aurons-je?

LA COMTESSE *arrache le ruban qu'elle a tant gardé dans son sein, & le jette à terre.*

La jarretière? Elle était avec ses habits; la voilà.

LES GARÇONS *de la noce veulent la ramasser.*

CHÉRUBIN, *plus alerte, court la prendre & dit:*

Que celui qui la veut, vienne me la disputer.

LE COMTE *en riant, au Page.*

Pour un Monsieur si chatouilleux, qu'avez-vous trouvé de gai à certain souflet de tantôt?

CHÉRUBIN *recule en tirant à moitié son épée.*

A moi, mon Colonel?

FIGARO, *avec une colère comique.*

C'est sur ma joue qu'il l'a reçu : voilà comme les grands font justice!

LE COMTE, *riant.*

C'est sur sa joue? Ah, ah, ah, qu'en dites-vous donc, ma chere Comtesse?

LA COMTESSE *absorbée revient à elle, & dit avec sensibilité.*

Ah! oui, cher Comte, & pour la vie, sans distraction, je vous le jure.

LE COMTE, *frappant sur l'épaule du Juge.*

Et vous Don-Brid'oison, votre avis maintenant?

BRID'OISON.

Su-ur tout ce que je vois, Monsieur le Comte?.. Ma-a foi, pour moi je-e ne sais que vous dire: voilà ma façon de penser.

TOUS ENSEMBLE.

Bien jugé.

FIGARO.

J'étais pauvre, on me méprisait. J'ai montré quelque esprit, la haine est accourue. Une jolie femme & de la fortune.....

BARTHOLO, *en riant.*

Les cœurs vont te revenir en foule.

FIGARO.

Est-il possible?

BARTHOLO.

Je les connais.

FIGARO, *ſaluant les Spectateurs.*

Ma femme & mon bien mis à part; tous me feront honneur & plaiſir.

On joue la ritournelle du Vaudeville. (Air noté.)

VAUDEVILLE.

BAZILE.

PREMIER COUPLET.

Triple dot, femme ſuperbe;
Que de biens pour un époux!
D'un Seigneur, d'un Page imberbe,
Quelque ſot ferait jaloux.
Du latin d'un vieux proverbe,
L'homme adroit fait ſon parti.

FIGARO.

Je le ſais . . . . .

(Il chante) *Gaudeant bene nati.*

BAZILE.

Non . . . . .

(Il chante) *Gaudeat bene* nanti.

SUZANNE.

II. COUPLET.

Qu'un mari ſa foi trahiſſe,
Il s'en vante, & chacun rit;
Que ſa femme ait un caprice,
S'il l'accuſe on la punit.

De cette abſurde injuſtice,
Faut-il dire le pourquoi ?
Les plus forts ont fait la loi. . . . . . *Bis.*

FIGARO.

III. COUPLET.

Jean Jeannot jaloux riſible,
Veut unir femme & repos ;
Il achete un chien terrible,
Et le lâche en ſon enclos.
La nuit, quel vacarme horrible !
Le chien court, tout eſt mordu ;
Hors l'amant qui l'a vendu . . . . . *Bis.*

LA COMTESSE.

IV. COUPLET.

Telle eſt fière & répond d'elle,
Qui n'aime plus ſon mari ;
Telle autre preſque infidèle,
Jure de n'aimer que lui.
La moins folle, hélas ! eſt celle
Qui ſe veille en ſon lien,
Sans oſer jurer de rien . . . . *Bis.*

LE COMTE.

V. COUPLET.

D'une femme de province,
A qui ſes devoirs ſont chers,
Le ſuccès eſt aſſez mince ;
Vive la femme aux bons airs !
Semblable à l'écu du Prince,
Sous le coin d'un ſeul époux,
Elle ſert au bien de tous . . . . . *Bis.*

MARCELINE.

VI. COUPLET.

Chacun ſait la tendre mère,
Dont-il a reçu le jour;
Tout le reſte eſt un myſtère,
C'eſt le ſecret de l'amour.

FIGARO *continue l'air.*

Ce ſecret met en lumière
Comment le fils d'un butor,
Vaut ſouvent ſon peſant d'or . . . . *Bis*

VII. COUPLET.

Par le ſort de la naiſſance,
L'un eſt Roi, l'autre eſt Berger;
Le hazard fit leur diſtance;
L'eſprit ſeul peut tout changer.
De vingt Rois que l'on encenſe,
Le trépas briſe l'autel;
Et Voltaire eſt immortel. . . . . *Bis.*

CHÉRUBIN.

VIII. COUPLET.

Sexe aimé, ſexe volage,
Qui tourmentez nos beaux jours;
Si de vous chacun dit rage,
Chacun vous revient toujours.
Le parterre eſt votre image;
Tel parait le dédaigner,
Qui fait tout pour le gagner . . . . . *Bis.*

SUZANNE.

IX. COUPLET.

Si ce gai, ce fol ouvrage,
Renfermait quelque leçon;
En faveur du badinage,
Faites grace à la raison.
Ainsi la nature sage
Nous conduit, dans nos desirs,
A son but, par les plaisirs. . . . . *Bis.*

BRID'OISON.

X. COUPLET.

Or Messieurs la Co-omédie,
Que l'on juge en cè-et instant;
Sauf erreur, nous pein-eint la vie
Du bon peuple qui l'entend.
Qu'on l'opprime il peste, il crie;
Il s'agite en cent fa-açons;
Tout fini-it par des chansons. . . . *Bis.*

BALLET GÉNÉRAL.

Fin du cinquieme & dernier Acte.

S'adresser pour la Musique de l'ouvrage, à M. BAUDRON, *Chef d'Orchestre du Théâtre Français.*

APPROBATIONS.

J'AI lu par ordre de Monſieur le Lieutenant de Police, la Piece intitulée : *la Folle Journée, ou le Mariage de Figaro ;* & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impreſſion & la repréſentation. A Paris, ce vingt-huit Février mil ſept cent quatre-vingt-quatre.

Signé COQUELEY DE CHAUSSEPIERRE.

J'AI lu par ordre de Monſieur le Lieutenant Général de Police, la Piece intitulée : *la Folle Journée, ou le Mariage de Figaro ;* & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher la repréſentation & l'impreſſion. A Paris, ce vingt-un Mars mil ſept cent quatre-vingt-quatre.

Signé BRET.

VU les Approbations ; Permis d'imprimer & repréſenter. A Paris, ce vingt-neuf Mars mil ſept cent quatre-vingt-quatre.

Signé LENOIR.

Achevé d'imprimer pour la première fois, le 28 Février 1785.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE PH.-D. PIERRES, Imprimeur Ordinaire du Roi, &c.